

DIX-SEPTIÈME ANNÉE

TOME XVII, n° 1

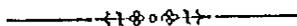
Prix : 8 francs

BULLETIN

DE

# l'Ecole Française

D'EXTRÊME-ORIENT



ANCIENS TOMBEAUX AU TONKIN

Par H. PARMENTIER,

*Architecte diplômé par le Gouvernement,*

*Chef du Service Archéologique de l'Ecole française d'Extrême-Orient.*



HANOI  
IMPRIMERIE D'EXTRÊME-ORIENT

1917

## BULLETIN DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT.

Le *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient* est en vente à Hanoi, à l'École française d'Extrême-Orient et à l'Imprimerie d'Extrême-Orient ; à Paris, chez E. LEROUX, 28, rue Bonaparte. Le prix de l'abonnement annuel est fixé à 20 francs, port compris.

Les volumes parus sont mis en vente au prix de 30 francs, pour les années 1901-1910 (tomes I-X) et de 25 francs pour les années suivantes. Toutefois les tomes I et III (1901 et 1903) ne sont plus vendus séparément.

Chaque numéro simple antérieur à l'année 1912 est vendu 7 fr. 50 ; chaque numéro double 15 francs.

A partir de l'année 1912, chaque numéro est vendu à un prix spécial, indiqué sur la couverture.

**Ce tarif annule les précédents.**

Toutes les communications concernant la rédaction du *Bulletin* doivent être adressées à M. le Directeur de l'École française d'Extrême-Orient, à Hanoi.

---

### Articles à paraître en 1917.

G. CÆDÈS. — Documents sur la dynastie de Sukhodaya.

N. PERI. — Hārīī, la Mère-de-démons.

L. FINOT. — Recherches philologiques sur le Laos.

H. PARMENTIER. — Notes sur quelques anciens tambours de bronze.

---

BULLETIN  
DE  
L'ÉCOLE FRANÇAISE  
D'EXTRÊME-ORIENT



BULLETIN

DE

# l'Ecole Française

D'EXTRÊME-ORIENT

---

TOME XVII. — 1917



HANOI

IMPRIMERIE D'EXTRÊME-ORIENT

1917

# ANCIENS TOMBEAUX AU TONKIN

Par H. PARMENTIER,

*Architecte diplômé par le Gouvernement.*

*Chef du Service archéologique de l'École française d'Extrême-Orient.*

---

Il existe au Tonkin de nombreux tumulus qui passent en général, dans les traditions du pays, pour contenir des trésors. Le hasard de fouilles accidentelles et quelques fouilles méthodiques ont révélé qu'ils recouvrent souvent des caveaux voûtés, dont la caractéristique est d'être construits en briques sèches, décorées sur la tranche de décors géométriques. Les objets, notamment les dépôts de sapèques, trouvés dans ces salles souterraines, semblent indiquer qu'elles sont dues aux Chinois, premiers maîtres du pays, et qu'elles ne sont pas postérieures aux Six Dynasties (III<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle après J.-C.). En Chine, les tombeaux antérieurs à l'époque des Song n'ayant subi aucune fouille méthodique, les découvertes faites au Tonkin sont d'un grand intérêt et peuvent apporter quelque lumière dans cette question encore assez obscure. Nous allons donc exposer ici en détail les renseignements recueillis à ce sujet.

Notons tout d'abord que ces sépultures paraissent avoir été en très grand nombre, car on rencontre fréquemment des briques de même caractère isolées; et s'il est possible qu'une part en ait été employée dans des constructions ordinaires, celles-ci ont dû être assez rares, puisque nulle part on n'en trouve de trace. Et cependant, comme à Sept-Pagodes où des tombeaux viennent d'être dégagés, les anciens remparts contiennent dans leur maçonnerie une quantité de briques de cette nature.

## DÉCOUVERTES ANTÉRIEURES À 1913.

La première découverte de ce genre, signalée à l'École, date de 1896. A cette époque, d'après M. Dumoutier (*BEFEO.*, I, p. 166), « le missionnaire français de Cò-nhuè (vulgo Ké-noi), gros village à proximité du Pont de papier, près de Hanoi, découvrit dans un tumulus dépendant de son presbytère des celules ou des galeries voûtées construites avec des briques à tranche ornée ». M. Dumoutier arriva trop tard pour examiner ces restes intéressants et ne put qu'en étudier les matériaux. « Ces briques sur lesquelles je relevai, dit-il, dix

dessins différents (1)... mesuraient 0 m. 40 de longueur sur 0 m. 25 de largeur ; les dessins étaient pour la plupart recouverts d'un émail grossier » (2).

Plus tard, je ne sais exactement à quelle date, le garde principal Brossard découvrit, en construisant le poste de milice de Tháp-miêu à mi-chemin de Viétri, des vestiges de tombeaux ornés également de briques décorées et qui contenaient des pièces de bronze (3).

Une trouvaille du même genre fut faite à Đàm-xuyên, province de Vinh-yên au mois de juin 1898. « En écrétant un mamelon pour y construire une habitation, des ouvriers . . . mirent à découvert . . . deux caveaux en maçonnerie formés de grandes briques dont la tranche tournée vers l'intérieur était ornée de dessins en losanges. Ces briques avaient 0 m. 31 de long, 0 m. 18 de large et 0 m. 055 d'épaisseur. La voûte de chacun de ces caveaux était à 3 m. 40 au-dessous du niveau du sol ; tous deux orientés E.-O. présentaient les dimensions ci-après : profondeur, 2 m. 50 ; longueur, 2 m. ; largeur, 1 m. 50. Leur pavage était effectué au moyen de carreaux semblables à ceux que les villages emploient pour recouvrir le sol des pagodes. Une entrée avait été ménagée à l'extrémité O. Ces caveaux ont dû être creusés en galeries et non en puits. Avant d'y pénétrer, les indigènes remarquèrent à l'intérieur et près de l'entrée, une espèce de petit autel en maçonnerie, abrité par un rideau léger et transparent, qui tomba en poussière au contact de l'air. Sur l'un de ces autels était placé un vase en terre, d'un blanc jaunâtre, qui put heureusement quoique un peu brisé, être conservé (4). . . . Le mamelon où cette trouvaille a été faite ne portait alors sur son sommet aucune trace d'habitation. L'on n'y remarquait ni stèle, ni piliers, ni tumulus » (5). Ces caveaux contenaient, mêlés aux

---

(1) Cf. *BEFEO.*, I, fig. 28, p. 166. Nous ne redonnerons pas ici ces dessins, car ils se trouvent tous, en combinaisons parfois plus simples, dans les caveaux que nous avons pu examiner, notamment dans le tombeau principal de Quảng-yên. Quelque précieux d'ailleurs que soit le document si heureusement conservé par M. Dumoutier, il y a lieu de ne s'en servir qu'avec une certaine prudence, car ces dessins donnent aux briques une proportion inusitée.

(2) Le jeu de couleurs que mentionne M. Dumoutier paraît résulter seulement de l'action du temps sur l'argile cuite, car des centaines et des centaines de briques de cette nature qui nous sont passées par les mains ou de celles que nous avons trouvées en place, aucune ne sortait des tons naturels, rouge ou noir, ou du vert sombre d'une brique ordinaire couverte d'un émail vitreux. Celles qui forment parement de murs ou de voûtes étaient toutes disposées au hasard, n'offrant jamais une composition voulue, et l'on voit mal, dans une construction supposée semblable, quel intérêt il y aurait eu à insister encore par des couleurs différentes sur l'irrégularité du décor. Aussi, jusqu'à la découverte de briques ou de tombeaux venant confirmer ces premières observations, n'en tiendrons-nous pas compte à ce point de vue spécial. De toute façon d'ailleurs, le fait n'aurait que la valeur d'une rare exception.

(3) Renseignements qui me fut donné par le colonel Grossin en 1903.

(4) C'est la pièce du Musée D 10, 1. Elle est d'une forme analogue à D 10, 62 (pl. v).

(5) Grossin, dans *BEFEO.*, I, p. 162.

terres qui s'y étaient infiltrées, « des vases de cuivre entièrement brisés et tombant en poussière à la moindre pression, des marmites en terre, des bagues en argent, un bracelet de même métal, une grosse perle triangulaire en agathe-onyx ainsi qu'un morceau de bronze finement moulé et d'une patine superbe » (1). La plupart de ces trouvailles furent dispersées par les Annamites, et seuls le vase de terre D 10, 1, le miroir D 163, 46 et la brique dont nous allons parler D 111, 30 (2) purent être déposés au Musée de l'École par les soins du colonel Grossin.

La brique D 111, 30, sculptée d'une face humaine et mesurant 0 m. 37 × 0 m. 32 × 0 m. 07, « n'a pas été trouvée dans les revêtements des caveaux ci-dessus désignés, mais en dehors du poste, en nivelant le terrain sur la première plate-forme. Ces briques étaient placées en ligne à la suite les unes des autres et serrées comme si on avait voulu représenter un homme couché. Cet emplacement n'avait aucune ressemblance avec les autres tombeaux; il n'y avait pas de maçonnerie. »

Deux autres briques, qui proviennent du tombeau même, sont entrées au Musée sous les cotes D 111, 31 et 32. La première, dont il ne reste qu'une moitié, mesurait  $x \times 0 \text{ m. } 18 \times 0 \text{ m. } 06$  et était décorée dans le type K, fig. 5 (Cf. BEFEO., I, fig. 27, p. 165); la seconde n'avait que 0 m. 052 d'épaisseur et avait le décor L, m. fig. 5.

Ces trouvailles, quelque intéressantes qu'elles fussent, ne fournissaient cependant aucune donnée définitive et la question demeura en suspens jusqu'au jour où une découverte importante mit l'École en mesure de l'aborder sérieusement.

#### TOMBEAU PRINCIPAL DE QUẢNG-YÈN.

Au début de l'année 1913 (3), des terrassiers qui prenaient du sable dans une petite butte voisine de l'hôpital de Quảng-yên, mirent au jour une excavation aux parois régulièrement garnies de briques ornées. Sur l'avis du Résident, M. Petitet, l'extraction du sable fut arrêtée en ce point et, par suite de diverses circonstances, les choses restèrent en l'état jusqu'au 27 février 1916, époque où l'École, informée enfin de l'existence de cette bizarre excavation, jugea nécessaire de la reconnaître. Les travaux durèrent près d'une semaine;

---

(1) D 163, 46, fragment de miroir (pl. 1) de 0 m. 15 de diamètre, décoré de dragons portant une inscription en caractères archaïques qui se lit en caractères modernes : 祿門闊天文宜孫子 . . . : « La porte du bonheur est vaste comme le ciel; les fils et les petits-fils seront versés dans les lettres »; ensuite commençait peut-être une date, par malheur perdue.

(2) Cf. BEFEO., I, fig. 25, 26 et 27, pp. 162 et 165.

(3) Lettre du docteur Le Ray, médecin-chef de l'hôpital au Directeur du Service de Santé, en date du 7 janvier 1913.

ils permirent de dégager une crypte assez importante et un grand nombre de poteries aux formes curieuses : une bonne part put en être sauvée et entra au Musée sous les cotes D 10, 9 à 43.

L'édifice, dont les parements extérieurs sont négligés, semble être le caveau intérieur d'un tumulus artificiel de sable, d'une trentaine de mètres de diamètre au moins. Le caveau paraît cependant avoir été en partie creusé dans le terrain en pente légère, sans doute à 1 m. ou 1 m. 20 de profondeur. L'édifice (fig. 1) est orienté exactement S-N. (1) et débute par un vestibule dont la porte extérieure fut murée par le dehors après l'utilisation des caveaux. Cette entrée donne accès dans une salle carrée de plus de 3 mètres de côté ; sur celle-ci s'ouvre à son tour une pièce étroite et longue que termine une niche profonde, relevée au-dessus du sol. Deux caveaux exi-

gus s'ouvrent l'un à l'O., l'autre à l'E., le premier dans la salle longue et le second dans la salle carrée. Toutes les salles sont voûtées, celle du centre en arc de cloître (fig. 2 et 3), les autres en berceau longitudinal pour les plus importantes, transversal pour les deux petits caveaux (fig. 3 et 4).

Chaque pièce est exhaussée d'une marche sur la voisine autour de la salle centrale, qui a le sol le plus

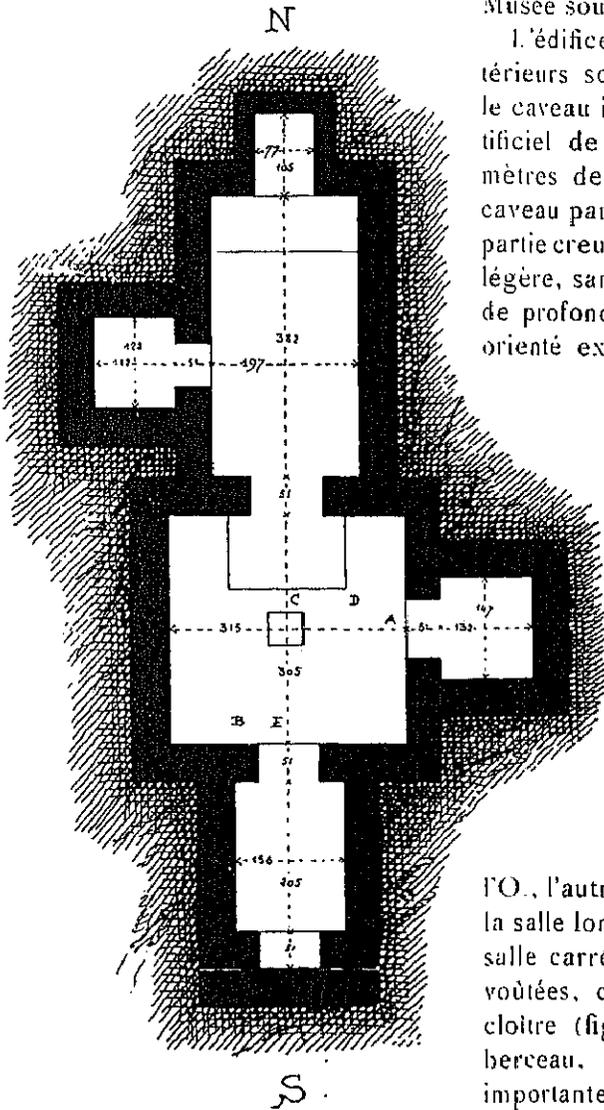


Fig. 1 -- TOMBEAU DE QUÁNG-YÊN.  
Plan Echelle: 0m 01 par mètre.

(1) Orientation magnétique, comme toutes celles qui suivront.

bas ; une grande marche précède le caveau principal et est de plain pied avec lui ; elle vient presque au milieu de la salle carrée, dont le centre est occupé

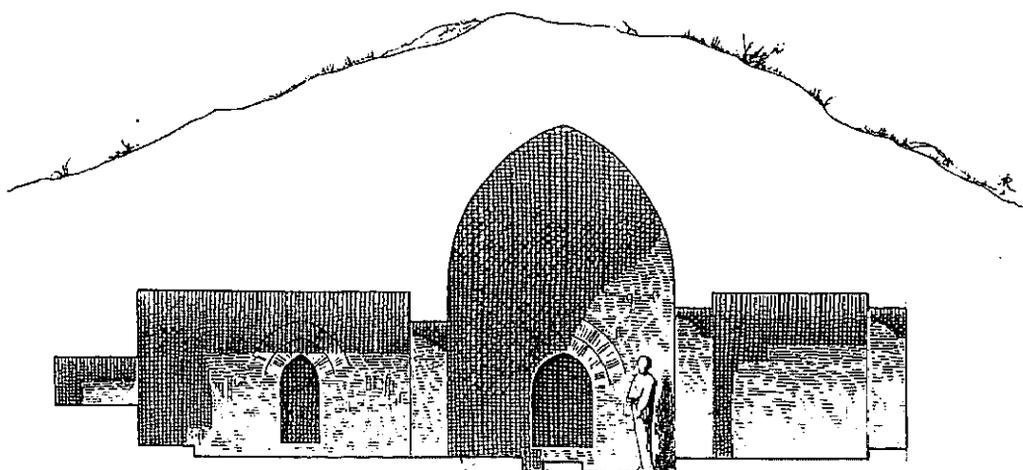


Fig. 2. — TOMBEAU DE QUANG-YÈN.

Coupe longitudinale. Echelle : 0 m. 01 par mètre.

(Pour éviter une coupe supplémentaire, l'ouverture de la chambre du N.-O. a été figurée au côté opposé.)

par un petit stylobate : il est formé de deux briques accolées par leur tranche longue.

La construction est faite de briques considérables dont la plus grande dimension règle les épaisseurs de murs, la plus petite celle des voûtes et des arcs. Les mesures moyennes sont

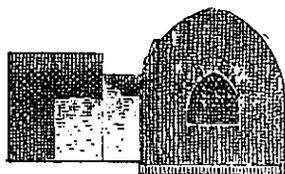


Fig. 4. — TOMBEAU DE QUANG-YÈN.

Coupe transversale postérieure. Echelle : 0 m. 01 par mètre.

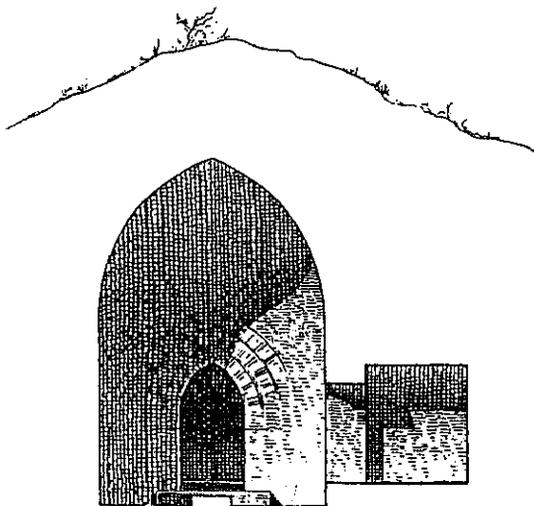


Fig. 3. — TOMBEAU DE QUANG-YÈN.

Coupe transversale antérieure. Echelle : 0 m. 01 par mètre.

om. 50 × om. 25 × om. 07 ; les briques les plus importantes ne paraissent pas dépasser om. 53. Elles semblent toutes ornées sur deux faces : la petite tranche présente un treillis de losanges ou quelque'une des figures suivantes ; la grande offre des motifs divers, qui se réduisent à quatre ou cinq types <sup>(1)</sup> généralement composés en trois parties (fig. 5 A-E et a-c) ; celle du centre est une sorte de

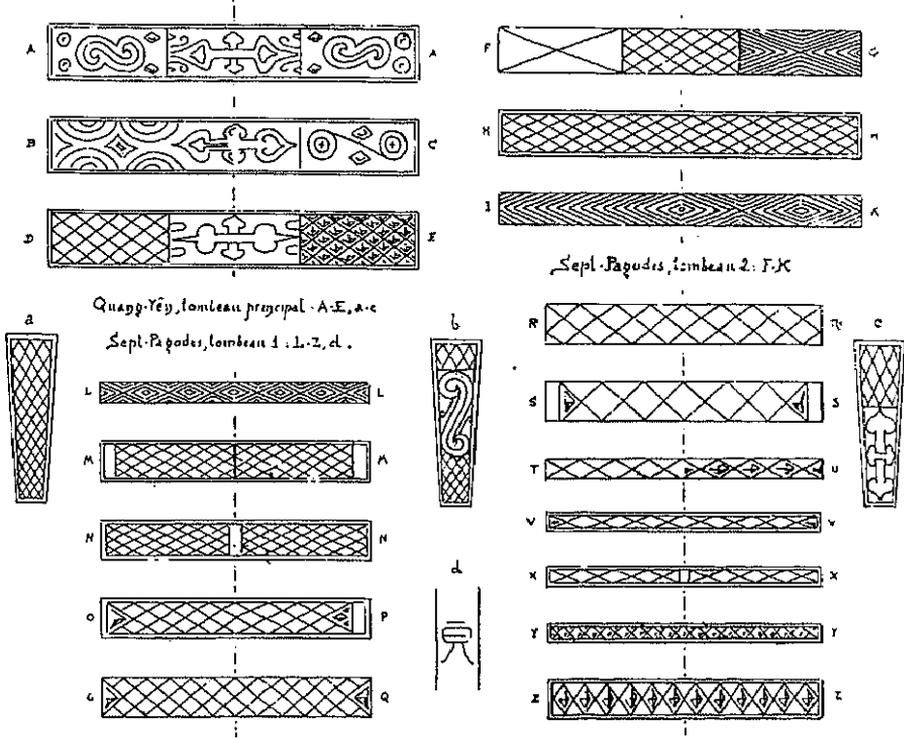


Fig. 5. — DÉCORS DES BRIQUES.

Echelle : om. 10 par mètre.

croix fleuronnée à branche horizontale longue ; les parties latérales sont occupées le plus souvent par le même treillis de losanges parfois remplis d'un petit bossage, par un motif en S couchée accompagné de sapèques, plus rarement enfin par des courbes concentriques, à base circulaire, dont les centres se trouvent soit sur l'axe horizontal de la tranche, soit sur les bords de celle-ci.

Les briques sont posées sans mortier ; leur adhérence est faible, au moins dans le mur qui vint clore la porte et dans la voûte du caveau long. Aussi celles

(1) Sur la figure 5, les types sont représentés en entier lorsque la lettre indicatrice se répète des deux côtés de la brique, par moitié quand les lettres sont différentes.

qui formaient la clef de la voûte, dans la salle carrée, sont-elles tombées. Leur entrecroisement ne paraît pas cherché dans les maçonneries verticales et les angles semblent médiocrement liaisonnés. Les voûtes sont indépendantes des murs de refend et ceux-ci, comme les murs de clôture, viennent finir sous l'intradós, sans former un contact continu ou une fermeture jointive. Pour obtenir la courbe des arcs et des voûtes, des briques spéciales en forme de coin ont été exécutées ; des briques ordinaires interposées dans l'ensemble de la courbe permettent d'en faire varier le rayon qui, autrement, serait unique et déterminé d'une façon absolue par le rapport des deux épaisseurs extrêmes, puisqu'aucun joint de mortier ne permet le moindre jeu. Les voûtes (1) se prolongent dans l'épaisseur des murs et les cintres des baies au-dessous se réduisent à la largeur nécessaire par un ou deux arcs en rouleau qui se rapprochent de plus en plus de l'ogive. Les briques du dallage paraissent semblables ; elles sont placées droites dans les niches, en diagonale dans les salles.

La face S. de la grande voûte manque presque en entier ; il ne reste que la dernière brique complète, voisine de la clef ; de même la baie qui donne communication du vestibule à cette salle carrée, a perdu les voussoirs supérieurs. Nous n'avons trouvé dans les terres intérieures qu'un nombre de briques très faible et bien inférieur à la quantité de celles qui composaient les parties ruinées de la construction. Il semble donc, par l'absence de tout objet précieux à l'intérieur de cet édifice, qu'il ait été violé par des chercheurs de trésors : ceux-ci ont dû creuser une galerie dans le tumulus et percer la voûte dans sa partie basse ; cette brèche s'agrandit sans doute dans la suite et par là pénétrèrent les sables du tumulus, qu'entraînèrent les pluies ; ils avaient ainsi rempli aux trois quarts les divers caveaux, ne laissant guère libre que le sommet des voûtes ; c'est dans ces parties seules que les briques décorées peuvent être examinées, car partout ailleurs, sous l'humidité du remblai, les parements se sont décomposés et il est presque impossible d'en décoller les terres sans enlever le décor ; seules quelques briques mieux cuites témoignent qu'il était général.

Nous avons trouvé quelques débris de vases en plusieurs points de la fouille, mais c'est presque exclusivement sur le sol de la salle carrée qu'ils étaient réunis, trop bouleversés, semble-t-il, pour qu'on puisse tenir grand compte du lieu exact de leur trouvaille : des lettres renvoient cependant sur le plan aux points de découverte des principaux (fig. 1). Ces poteries se décomposent ainsi :

1° De grandes jarres en terre rouge, épaisses et sans décor, au nombre d'une ou deux, sans doute de 0 m. 50 à 0 m. 60 de haut. La matière très friable

---

(1) La voûte du vestibule est formée de deux rangs de briques ; sa façade, autrefois cachée d'ailleurs, comportait donc trois rangs superposés, en comptant celui de la porte ; la grande voûte est construite en une seule épaisseur. Je n'ai pu voir la disposition des autres.

n'a permis de les extraire qu'en menus fragments ; la plupart proviennent de l'angle S.-E. Nous n'en avons gardé qu'un bouton de couvercle D 10, 9. D'une série voisine était un vase de terre moins rouge, couvert de rayures en dents de scie (fragment D 10, 10).

2° Une jarre, un peu plus petite, de terre grise, à surface réticulée sous couverte vert sombre D 10, 11. Brisée comme les précédentes, les fragments, en furent trouvés un peu partout, surtout du côté de l'Est.

3° Tout un mobilier funéraire en terre blanche légèrement vernie : le plus grand nombre des pièces ne montrent plus de couverte, mais des gouttes d'émail vitreux vert clair, que leur épaisseur a préservé de la décomposition, accusent sur quelques-unes l'existence ancienne de l'émail. L'intérieur présente souvent une épaisse couche d'un rouge éclatant qui s'enlève avec la terre et qui paraît le dépôt d'un liquide (1). Les plus grosses de ces pièces étaient voisines des murs, les plus petites placées dans les précédentes ou vers le centre de la salle. Ce sont :

des jarres (2) D 10, 12 (fig. 1 B), au nombre de deux au moins, décorées d'un simple filet assez analogues à D 10, 67 (pl. v) ;

d'autres (3) D 10, 13 avec deux anses horizontales unies par un double filet, deux seulement sans doute (fig. 1 A et 6) ;

plusieurs pièces d'un même service que caractérisent leurs petites anses verticales attachées aux vases par une tête de monstre cornu (4) et unies entre elles par une bande légèrement moulurée ;

un vase (pl. II) en forme de carafe (5) D 10, 14 : hauteur, environ 0 m. 25 ;

une aiguière D 10, 15 (6) à bec qui sort d'une tête de sanglier (m. pl.) ; au côté opposé est une petite anse du type indiqué. Il existait sans doute un autre vase de ce type. Les deux pièces 14 et 15 ont le pied traversé, avant

---

(1) Cependant quelques pièces présentent des traces de cette couleur à l'extérieur.

(2) *P'ou 甗*. Cf. *Po kou l'ou lou*, k. 20, 13 sqq. Les jarres appelées de ce nom servaient, d'après LAUFER (*Chinese pottery of the Han dynasty*, Leiden, 1909, p. 132), à conserver les viandes hachées et marinées. — Nous devons les identifications que l'on trouvera dans ces notes à notre collègue M. H. MASPERO, que nous sommes heureux d'en remercier ici ; son rappel en France l'a empêché de faire le même travail pour les tombeaux de Sept-Pagodes.

(3) *Kouan 罐*. Cf. LAUFER, *ibid.*, p. 135.

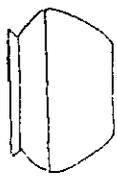
(4) Les Chinois y voient une tête de tigre. Cf. LAUFER, *ibid.*, p. 139.

(5) *Hou 瓠*. Cf. LAUFER, *ibid.*, p. 139 sqq. et pl. XXXVII-XLV, notamment XLI. Notre vase présente la caractéristique de cette pièce rare ; son fond est placé au sommet du tronc de cône et non au niveau inférieur de la pièce. Le tronc de cône est ici réduit par accident, mais la similitude de ce vase avec le beau vase complet D 10, 64 (pl. VII) trouvé à Sept-Pagodes montre qu'il faut considérer ce pied comme formé de deux troncs de cône curvilignes superposés dont l'inférieur est perdu.

(6) Peut-être un *houo 盃* ; mais ces vases sont sur trois pieds. Cf. *Po kou l'ou lou*, k. 19, p. 30 sqq.



D 10, 25



D 10, 32



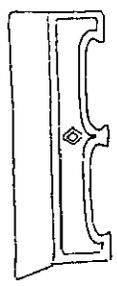
D 10, 33



D 10, 57



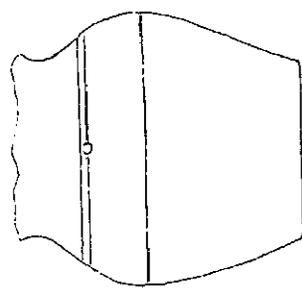
D 10, 34



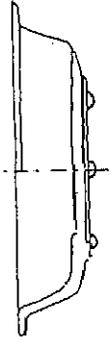
D 10, 24



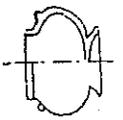
D 10, 19



D 10, 81



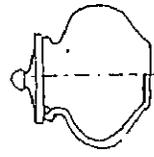
D 10, 31



D 10, 7



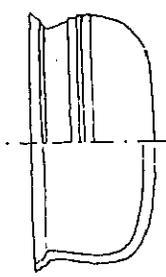
D 10, 73



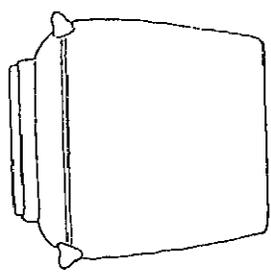
D 10, 5.6



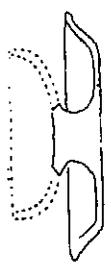
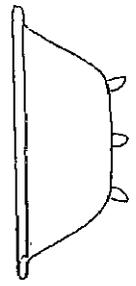
D 10, 24



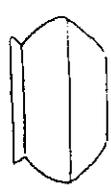
D 10, 20



D 10, 15 ↑ ↓ D 10, 70



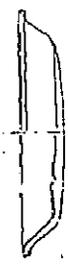
D 10, 35



D 10, 79



D 10, 72



D 10, 24

D 10, 23

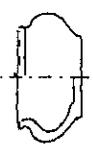


Fig. 6 — PIÈCES DIVERSES TROUVÉES DANS LES TOMBEAUX.  
Echelle: 0 m. 15 par mètre.

cuisson, par deux trous qui semblent permettre le passage d'une broche ou d'un lien; peut-être étaient-elles garnies de rotin, dont l'attache passerait par ce double trou. Hauteur: environ 0 m 20; (fig. 1 B).

D 10, 16, vase cylindrique à génératrices incurvées et qui pose sur trois pieds; hauteur: 0 m. 165 (fig 1 D et pl. III).

D'autres pièces sont intéressantes par leur forme. D 10, 17 est un récipient aplati porté par trois longs pieds cylindriques et qui était muni d'un manche latéral dont il ne reste que l'arrachement (1); l'écoulement se fait par une tête de coq et la panse est garnie tout autour d'un rebord saillant (2); hauteur: 0 m. 20 environ (fig. 1 C et pl. II). Un calice (3) D 10, 18, de 0 m. 115 de haut, offre un profil élégant (pl. III).

Les autres pièces sont plus simples de forme:

D 10, 19, jatte de 0 m. 23 de diamètre, avec filet double (fig. 6); D 10, 20, pot bombé de largeur voisine, orné d'une bande plate (4) (m. fig.); D 10, 21, jatte basse ou plat creux sur trois boutons (5) (m. fig.); D 10, 22, vases à bord droit, un peu rentré en haut, de 0 m. 15 de diamètre, au moins au nombre de trois (l'un en B fig. 1 et pl. IV); D 10, 23, petit pot bombé trouvé dans le caveau voisin de la salle principale (fig. 6); D 10, 24, plusieurs plats creux de 0 m. 21 maximum (m. fig.); D 10, 25, autre petit plat creux avec rebord saillant et peut-être couvercle, sur trois boutons; diamètre: 0 m. 22 (m. fig.); D 10, 26, divers fragments de vases, dont des morceaux de couvercle à simple bouton.

D 10, 27 et 28 sont des plateaux à léger rebord. Le premier, circulaire et porté sur trois pieds, est décoré de deux zones ornées d'une ligne ondulée; diamètre: 0 m. 305 (pl. V). Le second est rectangulaire (pl. IV et fig. 6 en haut, où il est marqué par erreur D 10. 24). Sur une face longue il ne présente pas de rebord. Il était porté par deux groupes de trois pieds unis ensemble et qui se retournent légèrement sur la face postérieure et non sur la face antérieure dépourvue de rebord (6). Les lames de terre cuite qui constituent ces supports étaient maintenues dans leur place par des chevilles disparues; détail curieux: ces trous, d'abord percés trop à l'intérieur, furent bouchés avec de la terre avant la cuisson.

---

(1) Nous avons trouvé des débris d'un récipient semblable, mais non le motif même de la tête. Une pièce assez analogue, mais en fonte et munie de son couvercle, est donnée dans le *Si ts'ing kou kien*, k. XXXV, p. 15; les pieds y sont plus petits.

(2) L'anneau horizontal si caractéristique se retrouve sur un vase en bronze des Han. Cf. LAUFER, *ibid.*, fig. 31, p. 130.

(3) *P'ea* . Cf. *Po kou l'ou loz*, k. 21, p. 26.

(4) Cf. *Si ts'ing kou kien*, k. XXXIII, p. 15.

(5) Il avait été couvert par un disque de far qui, rouillé, avait maintenu les terres au-dessus du fond, d'ailleurs vide.

(6) Un plateau analogue, au moins comme forme d'ensemble, figure, sous le nom de table de sacrifice, dans LAUFER, *ibid.*, pl. XXIV, p. 114.

D 10, 29 : ces pièces, qui furent trouvées en plus grand nombre, sont des sébiles ovales à deux petites ailes (1), qui varient de 9 à 15 cent. (pl. IV); plusieurs étaient l'une dans l'autre; nous en avons recueilli une quinzaine; presque autant étaient brisées. Toutes contenaient en couche épaisse le rouge signalé plus haut.

D 10, 30 est une cuiller de 0 m. 15 brisée en 3 morceaux; le manche est terminé par un petit décor qui paraît une tête d'animal (2) (fig. 1 D et fig. 7).

Il fut trouvé encore au moins quatre chandeliers (pl. 111), simples tiges de terre cuite, rétrécies au sommet et qui s'évasent en bas D 10, 31, et deux types de porte-cierges, à trois pieds avec pointe centrale: le premier type avec une petite poignée qui, dans

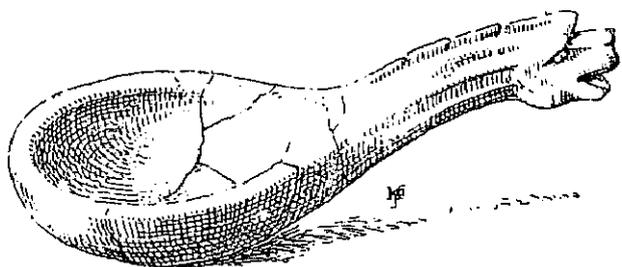


Fig. 7. — CUILLER D 10, 30.

aucun exemple, ne s'est conservée D 10, 32 (3); l'autre d'un modèle plus petit, qui n'a pas de poignée, mais porte au-dessous une douille circulaire un peu moins haute que les pieds D 10, 33 (fig. 1 E et pl. IV); 33 est sur le plateau, à gauche et renversé, 32 à droite et posé sur ses pieds).

Deux autres pièces sont de sens moins clair. Ce sont également deux sortes de soucoupes qui contiennent au centre: la première une douille légèrement ornée et dont il ne paraît pas manquer beaucoup D 10, 34 (fig. 6); l'autre, un pied qui supportait peut-être une coupe D 10, 35 (4) (m. fig.).

Nous avons dégagé également dix pieds D 10, 36, au décor bizarre (5), d'un objet disparu; la plupart sont d'une terre noire assez grossière, les autres sont en terre blanche (pl. 111). Parmi les nombreux débris se sont rencontrés encore plusieurs pieds cylindriques droits D 10, 37, comme ceux de la pièce

(1) Cf. LAUFER, *ibid.*, pl. XIII, 3 et 4 et p. 112. Voir également *T'ao tchai ki kin lou*, k. V, p. 3. Une sébile semblable, peut-être des Han, en bois laqué, qui fut trouvée dans un poste militaire, est reproduite dans la figure 173, 9 du tome II de *Ruins of desert Cathay* de A. STEIN (London, Macmillan, 1912). L'existence des deux oreillettes, qui rend si facile la présentation à deux mains d'une semblable pièce, pourrait indiquer qu'il s'agit de coupes d'offrande.

(2) Cf. LAUFER, *ibid.*, pl. XXII, 1, p. 106.

(3) Cf. *T'ao tchai ki kin lou*, k. VI, p. 50; la lampe, de bronze ici, est munie d'une poignée allongée.

(4) Cf. un brûle-parfum ou un brasero à soucoupe analogue dans *Si ts'ing kou kien*, k. XXXVIII, p. 43.

(5) Ces pieds ont de grands rapports avec les quatre pieds du plateau déjà cité d'après LAUFER, *ibid.*, pl. XXIV, p. 114.

D 10, 17, d'autres hexagonaux D 10, 38, avec un décor de quadrillage à la base. Nous n'avons pas trouvé les restes de la pièce à laquelle ils devaient se rapporter.

Parmi les débris furent découverts deux fragments D 10, 39 d'une fine torsade à trois brins, séparés avant la cuisson, en terre blanche et deux fragments d'une fine baguette de terre cuite D 10, 40, qui peut avoir été la traduction durable des baguettes à manger en bois.

4° Deux fragments d'une feuille de mica coupée en ovale D 10, 42 et un fer de lance en bronze D 10, 43, avec sa douille circulaire, qui contenait encore un peu du bois, peut-être consumé, de sa hampe, viennent compléter ce mobilier (fig. 1 E).

5° Un fragment D 10, 41 paraît être un morceau d'un petit toit qui évoque l'idée de ces modèles de maisons qu'on trouve dans les tombes des Han (1).

#### AUTRES TOMBEAUX DE QUẢNG-YÈN ET ENVIRONS.

Ce caveau n'est unique dans la région de Quảng-yên que par ses dimensions ; cinq autres déjà ont été reconnus dans la ville ou aux environs. Au camp des tirailleurs, deux salles souterraines furent trouvées autrefois : l'une creusée dans le sol rocheux du mamelon, mais garnie de briques, était au sommet du camp devant la vieille batterie ; l'autre en bas près d'un bâtiment de logement dans l'angle S.-O. La première servit de prison aux tirailleurs vers 1880 ; le *đôi* qui l'avait découverte et qui nous en montra l'emplacement, y trouva quatre jarres vides. Elle est aujourd'hui comblée. L'autre ne paraît être qu'une petite excavation et a disparu également, sans jamais avoir été visitée.

Un autre tombeau, découvert et démoli en 1915, existait dans la plaine de Quảng-yên, beaucoup plus à l'O., sur un terrain un peu relevé au-dessus des rizières, à 80 mètres au N. de la pagode de Yên-hưng. Il paraît avoir eu son ouverture exactement au N. D'après les renseignements que nous avons pu recueillir sur place en 1917, il aurait été formé seulement d'une salle longue, de 1 m. 50 à peine de large. Elle était construite en briques ornées, voûtée et garnie d'un dallage des mêmes matériaux. Les quelques débris de briques normales ou en coin qui nous furent présentés, portaient un quadrillage de losanges garnis de cabochons dans le genre de E, fig. 5. Celles des voûtes au moins étaient décorées sur les deux faces d'un de leurs angles. La bande la plus longue montrait à une extrémité, et sans doute aux deux, le dessin d'une sapèque. Ces briques, rouges et de fabrication ordinaire, mesuraient de 0 m. 20 à 0 m. 22 de largeur et les épaisseurs opposées étaient de 3 et de 5 centimètres.

---

(1) Cf. LAUFER, *ibid.*, fig. 10, p. 53.

Un certain nombre de vases furent découverts dans ce tombeau et partagés entre les habitants du voisinage. Nous avons pu en retrouver une dizaine. Ces pièces sont de deux époques différentes, les unes D 10, 91-94 se rattachent nettement aux nombreux types de céramique indigène du temps des Song, et nous n'en tiendrons pas compte <sup>(1)</sup>, les autres sont proches parentes des objets trouvés dans les tombeaux précédemment décrits. Ce sont : D 10, 85, un vase en cylindre bombé (hauteur : 0 m. 19), presque identique à D 10, 67 (pl. v) et aussi mal tourné, mais avec un filet unique ;

D 10, 86, un vase à long col et à petit pied qui fut rogné ; hauteur : 0.15 (pl. ix) ;

trois petits pots, dont l'un D 10, 88 sans col est de forme heureuse (fig. 6) ; un autre D 10, 89 est analogue à D 10, 62 (pl. v) et le troisième D 10, 90 est de terre noire et un peu plus allongé ; leurs hauteurs respectives sont de 0 m. 075, 0 m. 065 et 0 m. 08 ;

enfin la pièce la plus intéressante, un petit récipient large à trois pieds, qui dut porter un couvercle aujourd'hui perdu et dont la panse cylindrique est ornée d'un décor en dents de scie D 10, 87 (pl. ix) ; haut. 0 m. 07.

D'autres pièces en forme de sampans et de melons auraient été trouvées en ce point, mais cassées, et aucun débris ne put nous en être montré <sup>(2)</sup>.

Des deux autres tombeaux découverts aux environs de Quảng-yên, le premier est situé au milieu du village de Yên-trì, canton de Hà-bác, huyên de Yên-hưng, à 200 mètres droit à l'Ouest de l'église. Il fut entièrement détruit pour en extraire les briques, et nous n'avons vu que leur arrachement ; les terres qui le recouvraient furent en effet maintenues en place par les racines d'un arbre poussé sur la voûte et qui semble d'ailleurs l'avoir affaissée. Cette enveloppe même de terre et un bon croquis annamite, pris avant les déprédations indigènes, montrent que ce tombeau consistait également en une salle unique longue de 4 m. 75, large de 1 m. 30, et haute, sous les réserves exprimées ci-dessus, de 1 m. 10. Le caveau était orienté exactement à l'Ouest et, chose curieuse, placé au sommet d'une pente, était établi parallèlement à son arête. Les briques utilisées dans cette petite construction mesuraient 0 m. 35 × 0 m. 175 et avaient de 0 m. 053 à 0 m. 063 d'épaisseur. Leur décor consistait en losanges concentriques, assez simples du type de L, fig. 5.

Quelques rares débris du mobilier de ce tombeau, dispersé sans doute depuis longtemps, furent trouvés sur place par le résident de la province, M. Petitet, et grâce à lui entrèrent au Musée. Ce sont deux petits pots de terre rougeâtre

---

(1) L'état de l'émail finement craquelé et à peine attaqué confirme les indications fournies par la forme des pièces. Y a-t-il eu de la part des paysans confusion entre deux sépultures d'époques différentes, ou mieux, réutilisation, à l'époque des Song, d'une chambre sépulcrale plus ancienne ?

(2) Je doute beaucoup de l'exactitude de la comparaison, car on sait combien ce genre de renseignements est sujet à caution.

D 10, 44 (pl. vi) et 45, hauts de 0 m. 045 et 0 m. 050, au vernis jaune peu soigné, assez bien conservés et qui, de la même famille que les pièces du grand tombeau de Quảng-yên, quoique plus grossiers, apportent le premier élément sûr de datation : ils contenaient en effet quelques sapèques à grand trou, dont l'inscription fort nette, donnant l'indication du poids, fixe au plus tard aux Six Dynasties (III<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle) l'époque vraisemblable de la construction de ce caveau (1).

Par la suite, M. Peitiet réussit à se faire remettre une partie ou la totalité des pièces trouvées là et en fit don au Musée. Ce sont :

D 10, 95, pot noirâtre, à surface réticulée, analogue en plus haut à D 10, 80 (pl. v) avec la proportion de D 10, 85 (fig. 14) ; largeur : 0 m. 20. hauteur : 0 m. 21 ;

D 10, 96, petit pot du genre de D 10, 62 (pl. v) en plus haut ; 0 m. 11 × 0 m. 10 (dimensions données dans le même ordre) ;

D 10, 97, vase du genre de D 10, 5 (fig. 6) où il reste un peu d'émail craquelé blanc ; 0 m. 10 × 0 m. 085 ;

D 10, 98, vase du genre de D 10, 55 (pl. vi) émaillé d'un ton jaune gris et orné d'un filet gravé au tour ; 0 m. 105 × 0 m. 065 ;

D 10, 99, coupe du genre de D 10, 18 (pl. iii), de même émail ; 0 m. 125 × 0 m. 075 (2).

Un autre tombeau, que nous avons vu en partie effondré, se trouve au pied de l'extrémité occidentale des premières collines qui s'allongent au Nord de Quảng-yên (3), au hameau du Khê-nữ, du village de Khoái-lạc, même canton. Ce tombeau orienté S. 30° O. était encore de plan simple et mesurait 1 m. 85 de largeur sur 2 m. 90 ou plus de longueur. La voûte était sans doute en plein cintre. Les briques offrent le dessin de losanges concentriques ordinaires (L. fig. 5) et paraissent avoir les dimensions de celles du tombeau précédent (4).

---

(1) Au-dessous du village s'étend une plaine de patétuviers qui, d'après le missionnaire de Yèn-tri, contiendrait de nombreux vestiges de tombeaux en briques.

(2) Un certain nombre de vases bols, tasses, écuelles D 10, 100-112 ont été indiqués comme provenant de ce tombeau ; leur émail blanc ou brun, leur décor de fleurs grossières gravées ou peintes dans les bleus habituels, semblent marquer nettement que ces pièces sont postérieures. Voir note 1 p. 13.

(3) Sa position exacte est déterminée par la triple visée suivante : église, S. 6° E. ; grand rocher, le Núi U-bo, en avant des rochers du Trùng Kinh, S. 40° O. ; poste de milice de Ương-bi, N.-O., soit approximativement : lat. 23 G 32. 7 ; long. 116 G 07.

(4) Ce sépulcre aurait été pillé par un inconnu vers le milieu de 1916, à la suite des commérages nés de la fouille du grand tombeau de Quảng-yên. Cette violation ne fut sans doute pas la première, car nous avons trouvé, appuyée aux parois, une vieille termitière, et les termites s'installent rarement, à ma connaissance du moins, dans les lieux complètement obscurs.

### TOMBEAU DE U'ONG-BI.

Dans la même région, mais 5 ou 6 kil. plus loin, un autre tombeau fut trouvé, et malheureusement remblayé, pour l'établissement de l'usine électrique d'adduction des eaux à Haiphong, au kil. 27.700, près de U'ong-bi (1). Il comportait deux caveaux qui, semble-t-il, étaient voûtés en berceau ogival ; les briques en étaient décorées dans le système des losanges concentriques. Des nombreuses poteries qu'il contenait, sept seulement nous parvinrent, les seules que M. Trombert, directeur de l'Usine électrique, avait pu recueillir et qu'il offrit gracieusement au Musée. Elles sont d'ailleurs des plus intéressantes. Les unes nous renseignent sur l'aspect des pièces de Quảng-yên. Ce sont deux petits pots et deux couvercles, dont l'un peut s'ajuster sur l'un des pots D 10, 5-8 (fig. 6) : hauteur sans couvercle : D 10, 5 : 0 m. 09 ; D 10, 7 : 0 m. 06. Plus curieux est un petit trépied D 10, 4 de 0 m. 05 de haut (pl. vi). Ces pièces sont d'un blanc légèrement jaunâtre ou verdâtre, craquelées naturellement, et présentent des épaissements d'émail, identiques aux gouttes seules demeurées sur les pièces de Quảng-yên (2). Deux objets sont d'un intérêt particulier. L'un D 10, 2 est un fourneau à deux places (m. pl.), en modèle naturellement, et qui semble demi-grandeur (long. : 0 m. 26). Il diffère des fourneaux à trois supports utilisés maintenant en Indochine et a les plus grands rapports avec un fourneau funéraire des Han postérieurs (25-220 A. D.) entré au Musée sous la cote D 611, 1 (3). La dernière pièce D 10, 3 enfin, représentée par un débris analogue à Quảng-yên D 10, 41, est un petit toit (m. pl.) à huit arêtières de bambou, couvert, semble-t-il, de simples palmes et terminé au sommet par une pièce qui put servir de poignée, qui peut n'être qu'un simple décor et qui éveille l'idée du toit courbe, dit en toit de charrette, des arts hindou et indochinois (longueur du côté : 0 m. 16).

### TOMBEAUX DE SEPT-PAGODES.

Enfin une dernière découverte vint éclairer complètement la question. Un groupe de tombeaux fut rencontré accidentellement au camp de Sept-

---

(1) Ce tombeau fut mis au jour en 1915, je crois ; l'Ecole n'a eu connaissance de cette découverte que lorsqu'il n'en restait plus trace.

(2) N'ayant pas vu le tombeau de U'ong-bi, nous ne pouvons expliquer la conservation meilleure des vernis sur ces pièces. Peut-être la terre très rouge y était-elle moins corrosive, peut-être les caveaux étaient-ils restés inviolés ; cependant l'absence de toute rumeur au sujet de trouvailles d'objets précieux en ce lieu semble indiquer, si l'on tient compte de la facilité avec laquelle ces racontars se développent en ce pays, qu'ils avaient été déjà pillés avant leur ouverture et leur remblai.

(3) C'est également en plus simple et à la réserve des petits dômes qui recouvrent les trous de chauffe, la forme des fourneaux donnés par LAUFER, *ibid.*, pl. XVII, p. 28.

Pagodes (1) en avril 1917 et l'École en fut immédiatement prévenue par notre correspondant le colonel Bonifacy qui commande en ce point; des fouilles y furent aussitôt entreprises.

Les caveaux se trouvent sur les deux versants du mamelon dit Crête N. : ce ne sont pas les seuls tombeaux anciens du pays. La colline qui vient baigner dans le fleuve et qui sépare au Nord la célèbre pagode de Hưng-đạo du Camp, est elle-même bosselée par une dizaine de tumulus dont l'un est assez important; ils ne portent pas de traces apparentes de pillage; bien entendu, aucune hypothèse ne peut être faite sur leur date que l'on peut seulement supposer vénérable, en raison du manque de traditions à leur égard.

Des caveaux étudiés, l'un, la sépulture 1, est creusé à mi-hauteur de la colline sur sa face Sud, les autres font partie d'un front de tumulus qui occupait le bas du versant Nord. De ceux-ci quatre ou cinq sont encore reconnaissables. Le plus à l'Ouest est celui qui contenait le caveau 2. Il a son entrée sur la limite méridionale du nouveau cimetière des tirailleurs. Un autre tumulus plus important et immédiatement voisin est dans l'axe transversal du cimetière européen; il n'a rien donné à une fouille méthodiquement tracée. L'aspect des terres qui ont été profondément remuées et la présence de rares briques ciselées ou d'épaisseur anormale, semblent indiquer en ce point l'existence ancienne de caveaux complètement démolis pour en extraire les briques (2).

Les autres monticules, qui avoisinent vers l'Est le chemin du cimetière, sont peu importants, et le dernier, carrière de sable attaquée de tous côtés, montre les restes de deux murs de briques qui durent faire partie d'un caveau; il en restait trop peu pour que la fouille promît d'être rémunératrice.

Quatre caveaux furent dégagés complètement : les tombeaux 1 et 2 déjà indiqués, le premier important mais complètement pillé, le second moindre mais qui, par miracle, semble avoir échappé à toute profanation; le troisième moindre encore, était plus bas et un peu au Nord-Ouest du tombeau 2, dans la première rangée de tombes préparées pour les tirailleurs; le quatrième intermédiaire comme dimensions, était plus au Nord encore et sa voûte apparaissait sous la route voisine, à 10 mètres à l'Est de l'axe du cimetière européen

---

(1) Le camp de Sept-Pagodes occupe un emplacement historique dont le nom annamite, Phao-thành, rappelle l'existence d'une vieille citadelle, et mériterait une monographie détaillée. Ces tombeaux mêmes indiquent que le point stratégique important fut occupé par les Chinois à une époque fort reculée.

(2) Peut-être la fouille, bien que profonde déjà, n'a-t-elle pas été menée à un niveau assez bas; cependant elle fut conduite bien au-dessous de la voûte du caveau 2 et rencontra le sol vierge dans le haut du tumulus, sur une bonne part de la surface où les terres de remblai venaient s'appuyer à la pente de la colline. Or ces caveaux étant forcément construits à ciel ouvert, il est difficile que la plus grosse partie de leur maçonnerie ne soit pas hors de la pente naturelle et notre fouille ne pouvait guère manquer de rencontrer les parties hautes de l'extrados, fussent-elles même très peu élevées.

TOMBEAU 1.

Le tombeau 1 s'ouvre O. 25° S. Il est composé (fig. 8) de deux caveaux de faible hauteur unis dans le fond par un soupirail à ras de terre ; ils ont chacun leur entrée dans un vestibule commun transversal, seule partie du

sépulcre où l'on puisse se tenir debout. Deux niches, de la hauteur et de la largeur des caveaux, leur font face et l'une, par laquelle nous avons pénétré après avoir démoli le mur de remplissage, semble avoir fermé l'unique entrée ancienne. Ce caveau, qui fut pillé par le trou *a*, fut découvert grâce au percement accidentel du trou *b* sous la rigole haute du chemin qui passe immédiatement à côté. La construction est exécutée en briques de 0 m. 36 sur 0 m. 18, d'épaisseur variable. La plus forte, 0 m. 055, est employée pour les parties de murs formant support de la voûte. La plus petite, qui descend sur une tranche jusqu'à 0 m. 025, est taillée en sifflet et se rencontre seulement dans les voûtes où elle est mêlée à la précédente. Les murs présentent, fait assez exceptionnel en Orient, une alternance régulière et voulue de joints, bien que les angles ne paraissent pas liaisonnés. Les voûtes au contraire sont élevées par tranches indépendantes et il a suffi aux pilliers d'enlever une seule de ces tranches dans le vestibule

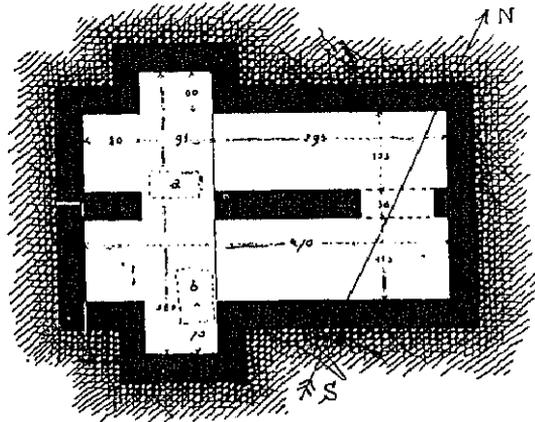
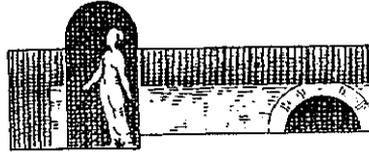
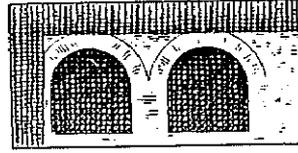


Fig. 8. — TOMBEAU 1 DE SEPT-PAGODES.

Coupe transversale sur le vestibule, coupe longitudinale et plan.  
Echelle : 0 m. 01 par mètre.

pour obtenir un passage très suffisant. Nulle part, ici encore, n'apparaît trace de mortier. Les briques sont décorées seulement sur une face longue. Le principe de leur décor est une combinaison de losanges généralement couchés, moins souvent remplis par un cabochon, exceptionnellement verticaux ou

présentant des losanges concentriques <sup>(1)</sup> (fig. 5, L-Z). Une seule dans le caveau N., paroi S. vers le milieu, à la base de la voûte, présentait un caractère en relief qui paraît assez mal tracé (même fig., d). Les extrémités sont souvent garnies d'un demi-caboçon et parfois de trois. Toutes ces briques, de bonne exécution, sont rouges; un très petit nombre paraît verni en vert sombre. Les briques de carrelage sont un peu plus petites, 0 m. 32 sur 0 m. 16; elles sont plus minces et n'ont que trois ou quatre centimètres d'épaisseur; leur couleur est noire.

Ce tombeau fut envahi par les terres qui coulèrent du trou *a* (fig. 8); aussi le vestibule, surtout au-dessous de ce point, était-il presque comblé, tandis que le dallage affleurait au fond sous quelques centimètres seulement de terre. Les caveaux avaient été complètement pillés; par bonheur les maraudeurs rejetèrent un récipient en forme de maison en terre cuite dont ils n'avaient que l'aire et négligèrent quelques petits vases, toutes pièces qui se retrouvèrent dans la partie N.-O. et que nous avons recueillies au Musée.

La maison <sup>(2)</sup> D 10, 58, (pl. vi) est rectangulaire et possède deux pignons à faibles pentes; elle est précédée sur un de ses murs goutterois par une petite cour fermée d'une murette. Sur cette face s'ouvre la porte ou une fenêtre dont l'encadrement forme saillie et dont les montants viennent mourir en oblique au-dessus et au-dessous. Le décor des murs est simple et constitué par des panneaux rectangulaires; nous n'avons retrouvé aucun fragment du toit qui formait couvercle. Les dimensions maxima de cette intéressante pièce sont 0 m. 24 de long, 0 m. 20 de large et 0 m. 17 de haut. Elle est de terre cuite rouge foncé et ne montre aucune trace d'émail.

Parmi les autres objets découverts en ce point est une sébile D 10, 54 (pl. iv) analogue à celles si nombreuses de Quáng-yên D 10, 29, mais couverte d'un vernis vert sombre (longueur 0 m. 09) deux petits récipients à col évasé en terre rouge de 0 m. 05 de haut D 10, 55 (pl. vi) et 56; un autre analogue à D 10, 62 (pl. v.) en terre grise, brisé, de 0 m. 08 de haut sur 0 m. 10 de large; enfin les débris d'un plateau circulaire de même terre, à rebord, muni de trois pieds, D 10, 57 (fig. 6); il devait avoir environ 0 m. 22 de diamètre. Quelques autres fragments rappelaient l'existence dans ces caveaux de vases plus grossiers.

---

(1) Si l'on remarque que ces formes de décor à caboçons paraissent avoir complètement disparu dans les briques que nous trouvons aux environs de Hanoi, contemporaines sans doute des Song, et qu'on ne les rencontre ni dans le tombeau 2, ni dans ceux de Quáng-yên, approximativement datés, peut-être faudrait-il considérer ce caveau 1 comme plus ancien que les autres.

(2) Cf. LAUFER, *ibid.*, pl. VII., p. 42.

TOMBEAU 2.

Il est extraordinaire que le tombeau 2, ouvert depuis plus de trois ans quand on installa le nouveau cimetière des tirailleurs, à la suite du cimetière européen, n'ait pas été fouillé par les indigènes : il dut sans doute ce respect à sa position dans les limites du camp. Cette chance est d'autant plus appréciable que la valeur intrinsèque des objets qui y furent trouvés et leur position parfois spéciale garantissent qu'il avait échappé déjà à tout pillage ancien. Il nous fournit ainsi une occasion, qui restera peut-être unique en Indochine, de connaître exactement les dispositions de ces vénérables sépultures.

Le caveau est simple (fig. 9) et peu profondément enterré ; son extradoss est à un peu plus d'un mètre au dessous du sommet du tumulus qui n'a guère dû baisser, en raison de la dureté de cette terre, même en remblai (1). Le petit tumulus qui l'entourait et qui n'a pas une dizaine de mètres de diamètre ne faisait qu'une faible saillie sur le versant. Ce caveau se compose seulement d'une petite salle voûtée en berceau, précédée d'un vestibule de même, le tout juste

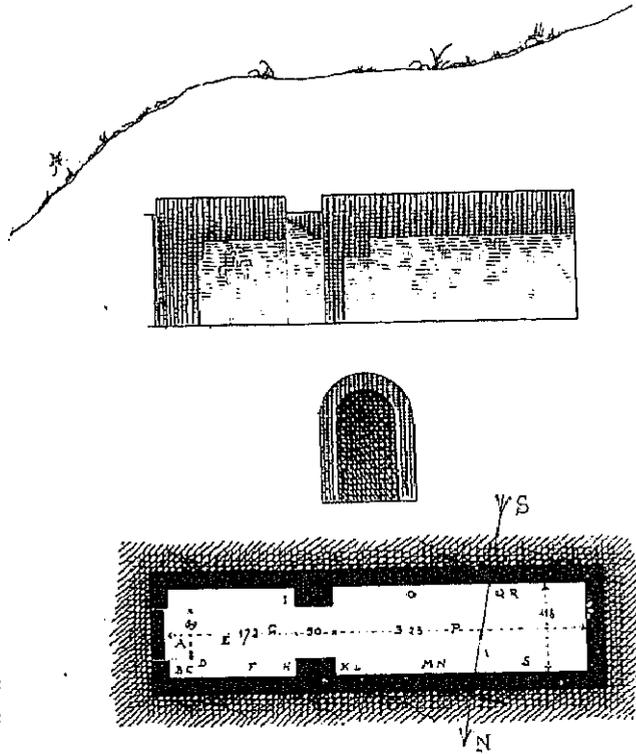


Fig. 9. — TOMBEAU 2 DE SEPT-PAGODES.

Coupes longitudinale et transversale, plan.  
Echelle: 0 m. 01 par mètre.

(1) Des fosses, au cimetière, retaillées dans le remblai d'une fouille antérieure, ont gardé la verticalité de leurs parois nouvelles. C'est dire s'il est aisé de rendre ce remblai compact.

de hauteur d'homme. Il paraît s'être rempli assez régulièrement (1) par les infiltrations de terre dissoute, entre les briques non liaisonnées de la voûte (2).

Ce petit édifice est orienté E. 10° N. Il ne donne lieu à aucune observation nouvelle de construction. Notons seulement que le sol est fait ici des mêmes briques que la voûte ; elles ont un décor différent de celles du tombeau précédent et paraissent se rapprocher davantage des nombreuses briques ornées que nous trouvons dans les environs de Hanoi. Elles présentent le type à losanges concentriques et souvent divisées en trois, opposant à un quadrillage de losanges les diagonales d'un rectangle, soit simples, soit redoublées par des traits parallèles (fig. 5, F-K).

Nous allons donner minutieusement le détail des pièces extraites de ce tombeau avec leur place exacte ; le numéro est la cote qu'elles ont reçue au Musée, la lettre se rapporte au plan (fig. 9) et indique le point où elles furent trouvées ; elles étaient réparties entre le vestibule et le caveau proprement dit (3).

Le vestibule contenait dans l'angle N.-E. en A, un petit vase à large ouverture de 0 m. 08 de haut D 10, 60 ;

en B, un autre D 10, 61, plus élancé, de 0 m. 095 de haut ;

en C, un autre D 10, 62, analogue, mais un peu plus bas, 0 m. 09 (pl. v) ;

en D, un vase sphérique D 10, 63, à ouverture étroite, muni de deux petites anses à rotin unies par un filet gravé ; hauteur 0 m. 13 (pl. vii).

Plus loin, du même côté du vestibule, en F, se trouvait le beau vase D 10, 64, (m. pl.) analogue à D 10, 14 de Quảng-yên (pl. ii), mais plus complet ; il n'y manque qu'un petit morceau du col. Comme celui de Quảng-yên, il est percé de deux trous qui se font face à la base, naturellement au-dessous du fond relevé. Sa hauteur est de 0 m. 265.

Dans l'angle N.-O., près de la baie intérieure, fut découvert un bassin de bronze D 10, 69 (fig. 10) en très mauvais état et dont les bords relevés en doucine se fondirent avec l'argile gluante qui y adhérait ; le fond seul put être partiellement sauvé. Il est orné (fig. 11) d'un carré dont les angles opposés offrent

---

(1) Il y a là une indication utile pour le premier examen d'autres caveaux, lorsqu'on y pénétrera accidentellement, l'irrégularité du remblai indiquant naturellement la présence d'une percée de pillage alors même que ce trou soit tout d'abord invisible, comme ce fut le cas au tombeau 1.

(2) L'argile entraînée par les pluies, très pure, presque sans trace de sable, s'était déposée sur une hauteur régulière de 50 à 60 centimètres, et son adhérence humide aux outils et aux objets rendit la fouille assez difficile, comme elle empêcha les recherches ultérieures dans les déblais, ceux-ci s'étant reconstitués rapidement en un bloc compact.

(3) Faut-il inférer de là que leur réunion dans la salle centrale au tombeau de Quảng-yên est le fait des pilleurs plutôt qu'une disposition primitive ? Peut-être les maraudeurs vinrent-ils les examiner ou les vider, toujours à la recherche de trésors, dans le seul point où le jour pouvait pénétrer, après leur effraction ?

le dessin de la sapèque si longtemps employée, celle même qui fut découverte en rouleaux dans ce même caveau. Les deux autres angles opposés sont constitués par des poissons courts, à barbillons sinueux, et le centre est occupé par un oiseau. Le dessous du plateau (fig. 10), est renforcé par une surépaisseur en zone qui a contribué à le sauver ; trois filets saillants dirigés suivant les rayons unissaient ainsi au centre le cercle de renfort qui est muni d'un bouton en face du bout de chaque filet. Ce bassin contenait des débris noirâtres qui peuvent être des restes de charbon, mais trop mêlés de terre pour que leur nature soit certaine.

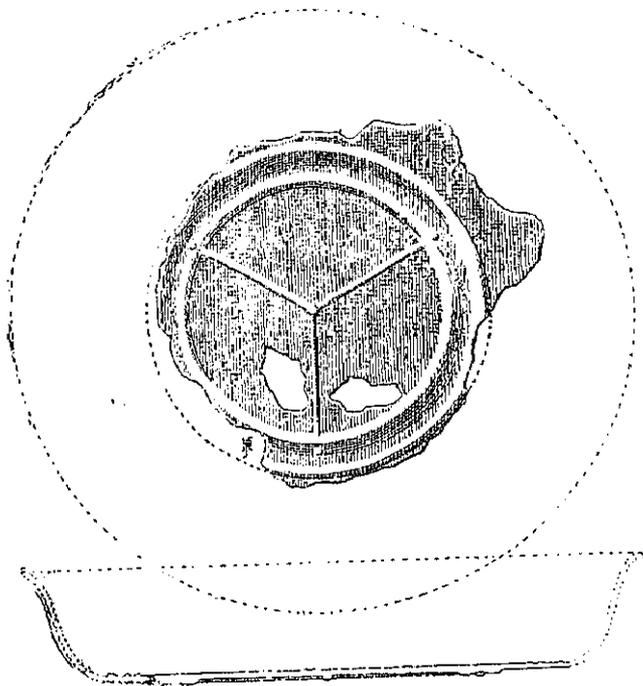


Fig. 10. — BASSIN D 10, 63.

Dessous et coupe, 1/4 grandeur.

En E, presque au centre du vestibule, se trouvait un pot D 10, 65 à cinq anses (pl. VII), complet et de terre extrêmement

fine. Un couvercle qui semble s'y rapporter fut trouvé un peu plus loin D 10, 66. En arrière, en G, devant la porte intermédiaire, fut recueilli un premier rouleau de sapèques D 10, 59.

Contre l'arête N.-E, du piédroit S., en I, était dressée une tige circulaire de fer D 10, 72, dont le gros bout, de deux à trois centimètres, était en haut et qui, brisée dans cette partie, conserve encore une longueur de 1 m. 12 ; avec le morceau qui semble s'y ajuster, elle ne dépasse pas 1 m. 25. Si l'on suppose que la tige mince entrerait dans un manche de bois, la pièce entière, en raison de sa place et de la courbure de la voûte, ne pouvait pas avoir plus de 1 m. 60. Il est difficile de savoir ce que représentait cet objet de métal, trop frêle pour être une masse, trop court pour être une pique.

Dans le caveau lui-même étaient disposés le long de la face N. en allant vers le fond : — en K, un bassin de fer D 10, 70, muni de trois pieds, brisé, qui devait avoir 40 à 45 centimètres (fig. 6) ;

en L, une marmite de fer D 10, 71 (pl. vi) de 0 m. 18 de diamètre, à large col conique qui s'évase; elle était munie de deux anses simples, verticales, dont une manque; la pièce autrement serait complète, mais elle est fortement oxydée



Fig. 11. — BASSIN D 10, 69.

Fond du bassin, 1/2 grandeur.

en M, N, deux lances de fer D 10, 73 et 74, paraissant avoir été placées dans une position légèrement croisée; leur forme est analogue à celle de certaines armes moï, mais ce contour n'a rien de très spécial; avec la tige qui pénétrait dans le manche, la plus longue actuellement des deux, peut-être encore incomplète, mesure 1 m. 10 (fig. 6).

Près du fond, en S, furent trouvés des débris de fer d'une lame qui s'est brisée au moment de l'extraction et où l'on peut voir sans difficulté une dague ou un grand poignard D 10, 75.

Le long du côté opposé S., vers le milieu, était en O le vase D 10, 67 complet, de 0 m. 20 de hauteur (pl. v).

Plus près du fond, en Q, était couché un sabre à deux mains D 10, 76 qui, avec sa pointe, brisée, dépassait 1 m. 20. La lame en était droite, la poignée, d'environ 0 m. 17 terminée, en plus de cette dimension, par un large anneau ovale de 5 centimètres. Cette poignée était gainée de bois et garnie d'une cordelette très serrée. Le fourreau arrêté par une virole d'argent incrusté d'or et ciselée (fig. 12), était de bois recouvert d'une fine étoffe. Ces indications sont fournies par la surface de la rouille qui a gardé l'empreinte des brins de la corde et de la trame du tissu.



Fig. 12. — SABRE D 10, 76.

Virole du fourreau, au double.

Près du sabre, en R, était un nouveau groupe de sapèques plus important D 10, 59.

Enfin au centre même du caveau, en P, était un miroir de bronze D 10, 68 (pl. VIII), qui put être sauvé en grande partie malgré l'état de décomposition d'un de ses segments. Il est circulaire et mesure 0 m. 13 de diamètre. Comme d'ordinaire, lisse sur une face, il est muni sur l'autre d'un ombilic circonscrit par une zone richement ciselée, qu'à son tour une bordure en relief vient enfermer. Ces différentes zones ont reçu des ornements qui ne subissent pas la même règle de division. La zone extérieure montre un décor varié où se distinguent, parmi d'autres motifs indiscernables, des oiseaux. Elle se détache sur la zone intérieure par le nombre bizarre de onze petits demi-cercles nus qui encadrent onze carrés chargés chacun de quatre caractères (1) dont la plupart, quoique minuscules, sont très nets. La zone intérieure, la plus large et la plus riche, montre huit petits cercles qui semblent avoir enchassé des perles (2) et qui se composent avec quatre personnages, dont un au moins est accompagné de deux assistants, tandis qu'entre chaque groupe un lion ou un dragon vient mordre une barre qui semble sortir tangentiellement de l'ombilic central. Il ne manque qu'un des carrés de caractères et deux des demi-cercles décoratifs avec la plus grosse partie d'un des personnages, dont il ne subsiste que la tête. Cette pièce est remarquablement ciselée et d'une finesse de travail extraordinaire.

---

(1) Bien qu'ils en aient l'apparence, ce ne seraient pas d'anciens caractères chinois. L'étude de ces caractères n'est pas terminée. Nous en donnerons plus tard le résultat, s'il y a lieu, dans une note additionnelle.

(2) Nous préférons l'hypothèse des perles à toute autre, car seules les perles sont susceptibles de disparaître complètement.

Tous les vases trouvés dans ce tombeau sont de terre jaunâtre (1); ils avaient été recouverts d'un émail vitreux fort mince, qui a laissé dans le col de D 10, 65 une grosse perle de verre comme celles de Quáng-yên. A l'état de neuf ils devaient avoir l'aspect de grosses porcelaines blanches. Tous paraissent, autant qu'on peut s'en rendre compte dans une fouille où l'espace était aussi exigu et qui fut exécutée par des ouvriers nullement préparés à ce genre de travail, avoir été trouvés debout.

Les sapèques D 10, 59, au nombre de 150 environ, ont un large carré d'évidement et portent toutes la même inscription que celles du tombeau de Yén-ti. Les deux caractères 五銖, cinq vingt-quatrièmes d'une once, l'autre face étant nue comme d'ordinaire dans les vieilles sapèques. Elles étaient enfilées sur un cordon de fine étoffe roulée sur elle-même et doivent être au moins de deux frappes différentes.

#### TOMBEAU 3.

Le tombeau 3 est d'importance bien moindre. Il donne l'impression de la fosse étroite, maçonnée et voûtée, qui aurait enfermé un cercueil; mais, bien qu'il ne semble pas avoir été pillé, il ne contenait aucune trace d'un corps ni de son enveloppe. Sa largeur est de 0 m. 62, sa longueur de 3 m. 25 environ. Il n'est pas pavé et la hauteur, du sol vierge à la clef, est de 0 m. 65. Il est couvert par une voûte demi-circulaire et les briques, de qualité plus médiocre qu'ailleurs, sont rouges, minces et décorées, sur une tranche longue, de losanges concentriques (type K, fig. 5). Son orientation était N. 40° E.

Quelques vases furent trouvés dans cette tombe par les tirailleurs qui creusèrent les fosses voisines et entamèrent l'extrémité S. de ce sépulcre. L'Ecole en possède deux D 10, 77 (pl. v.) et 78; ce sont des bols bas, sans pied, en sphères aplaties, d'émail blanc craquelé dont il reste quelques traces. L'une D 10, 77 porte à l'intérieur la trace de trois supports d'empilage à la cuisson. Un troisième vase, en terre noire, était en débris; il avait une forme voisine de D 10, 55 (pl. vi.)

#### TOMBEAU 4.

Le tombeau 4 répétait en plus grand les formes du tombeau 3. Il mesurait 1 m. 25 de large sur 4 m. 20 de long et sa voûte demi-cylindrique laissait libre une hauteur juste égale à sa largeur. Il s'ouvrait au N. 30° O. Les briques, au moins le tout petit nombre qui purent être examinées, étaient dans le système à losanges concentriques (type K, fig. 5). Le tympan N. peut avoir été éventré dans le haut et rebouché ensuite; mais cette ouverture, si elle

---

(1) Elle peut avoir été en partie colorée par l'argile jaune humide qui les a recouverts.

a existé, n'eût pas permis de le remblayer comme il l'était. En effet, il s'est révélé à nous bourré d'une terre fortement tassée jusqu'à l'intrados même, où elle adhérait sans laisser le moindre vide. Dans ce remblai très dur se trouvaient quelques briques jetées de travers sur la tranche et des tessons. Il y a là un problème déconcertant.

Une dizaine de pièces plus ou moins complètes furent trouvées aux deux extrémités. C'est à l'entrée E. :

un petit vase vernissé D 10, 79, de 0 m. 085 de hauteur (fig. 6) ;

un vase en terre cuite D 10, 80, à surface réticulée, de 0 m. 155 de haut, (pl. v) ;

plus quelques débris dans le genre de D 10, 79, ou informes.

A l'autre bout fut dégagé un grand vase D 10, 81 (fig. 6), orné de deux filets avec deux boutons plats sur la mince bande que déterminent ces traits ; il portait une large coulée d'émail bleu pâle ; sa forme est très voisine de D 10, 67 (pl. v) ; hauteur : plus de 0 m. 25 ;

un vase bombé D 10, 82, de 0 m. 095 de haut, avec un filet (fig. 6) ; à côté, un peu plus bas, un autre semblable en morceaux ;

puis la moitié d'un petit vase analogue D 10, 84 (hauteur : 0 m. 05) et la moitié D 10, 83, d'un vase semblable à D 10, 82, et portant une large tache d'émail vitreux.

Les tombeaux 3 et 4 durent être remblayés et la voûte du tombeau 4, devenue informe sous les coups de pioche, dut être éventrée, pour ne pas créer une poche dangereuse sous la route. Par contre les tombeaux 1 et 2 ont été l'objet de mesures de conservation.

#### TOMBEAUX D'ANNAM.

Plus récents que les précédents sans doute sont les tombeaux qui vont suivre, notamment ceux de Qui-chính, au Quảng-bình.

La région de Mậu-lâm, notamment Trảng-đê, offre de nombreux vestiges de sépultures grossières consistant en vases de terre presque sphériques d'une vingtaine de centimètres de hauteur.

Plus au S., dans le voisinage de la concession Villarcent, on trouve une série de tombeaux soigneusement construits et voûtés en briques. Le P. Barbier, de Mậu-lâm, qui, soit par lui-même, soit par un de ses chrétiens fort intelligent, en a fait fouiller plusieurs, nous a fourni les renseignements très précis suivants.

Ces tombeaux sont orientés de telle sorte que l'extrémité soit toujours tournée du côté du centre de la colline. Ils sont rectangulaires, fort longs pour leur largeur, de peu de hauteur et voûtés de briques en forme de coins. L'une de celles-ci qui portait des caractères trop usés pour être déchiffrés, a été envoyée à l'École. Le fond est formé par un ou trois rangs de briques carrées, disposées en losangés. Les petits murs latéraux ont une hauteur de moins de 0 m. 40 et la voûte paraît en cintre surbaissé.

Un des tombeaux fouillés par le catéchiste est décrit exactement avec un petit plan (fig. 13) :

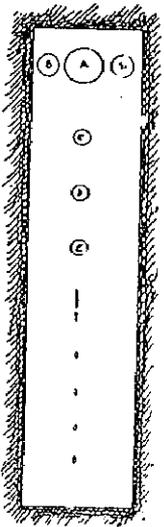


Fig. 13. — TOM-  
BEAU DE QUI-  
CHINH.

Echelle: 0 m 025  
par mètre.

A. Jarre à quatre anses, comme celle entrée au Musée sous la cote D 10, 47. Celle-ci était plus petite, n'ayant que 0.23 de haut ; elle était couverte par un bol peu profond. En B étaient deux assiettes ; en C et en E, un bol plat renversé ; en D, un bol plat droit. En F furent trouvés cinq morceaux de fer, le premier ayant l'apparence vague d'un long clou (1).

Un autre tombeau, fouillé par le même catéchiste, s'élargissait à la tête et contenait deux jarres, au lieu d'une. Une de celles-ci est D 10, 47 (fig. 14). Chacune était recouverte d'une assiette en bronze qui s'effrita au toucher. Devant, se trouvait la série des bols placés à peu près de même. Ces divers tombeaux contenaient de petits morceaux noirs analogues à du charbon.

Parmi les vases trouvés, un certain nombre furent donnés au Musée par le P. Barbier. Ce sont : la grande jarre D 10, 47, en émail blanc craquelé ; deux bols D 10, 52 et D 10, 51 de même, l'un avec un décor de phénix (2) qui servait de couvercle à une jarre du genre de D 10, 47 ; un vase noir D 10, 48 ; ils vont souvent par paire et semblent destinés à s'emboîter l'un dans l'autre, le haut entrant facilement dans le bas. Notons encore un *liên*, vase à contenir le riz D 10, 49 d'émail blanc craquelé ; un plat crème verdâtre à larges cannelures D 10, 50, et la brique à caractères D 10, 53, (fig. 14).

Les tombeaux de Qui-chinh ont été démolis par les chrétiens du voisinage qui les recherchaient pour construire l'église. Il en reste encore sans doute beaucoup sous terre.

D'autre part nous avons recueilli à Vinh, le 12 avril 1916, un vase funéraire très apparenté comme forme à certains vases des vestiges de Đai-la-thành.

Dans les extractions de terre qui fournissent les remblais de la ligne du chemin de fer, dans la ville même, non loin du marché, on a trouvé en effet un certain nombre de vases qui contenaient des ossements. Les Annamites qui les ont découverts avaient laissé des masses de terre autour et ces monticules avaient ainsi l'aspect des tombeaux dans les rizières. L'un de ces vases qu'on a ressorti devant nous et qui avait été vidé en partie puis rempli de terre à

(1) Peut-être ces divers objets étaient-ils sur le cercueil, dans le vide sous la voûte, tandis que la jarre aurait occupé l'autre espace laissé vide au bout. Mais y avait-il un cercueil ? Nulle trace de bois et nul reste d'os ne paraissent avoir été découverts dans ces sépultures.

(2) Ce modèle est fréquent dans les débris de vases trouvés sur l'emplacement de Đai-la-thành, près de Hanoi et qui paraissent pour la plupart remonter à l'époque des Song.

nouveau, comme l'indiquait la présence dans le sable d'une feuille verte, contenait un lit de débris d'os encore agglomérés et adhérents au fond. Ce vase en faïence d'émail blanc, à couvercle, avec collerette de lotus autour du

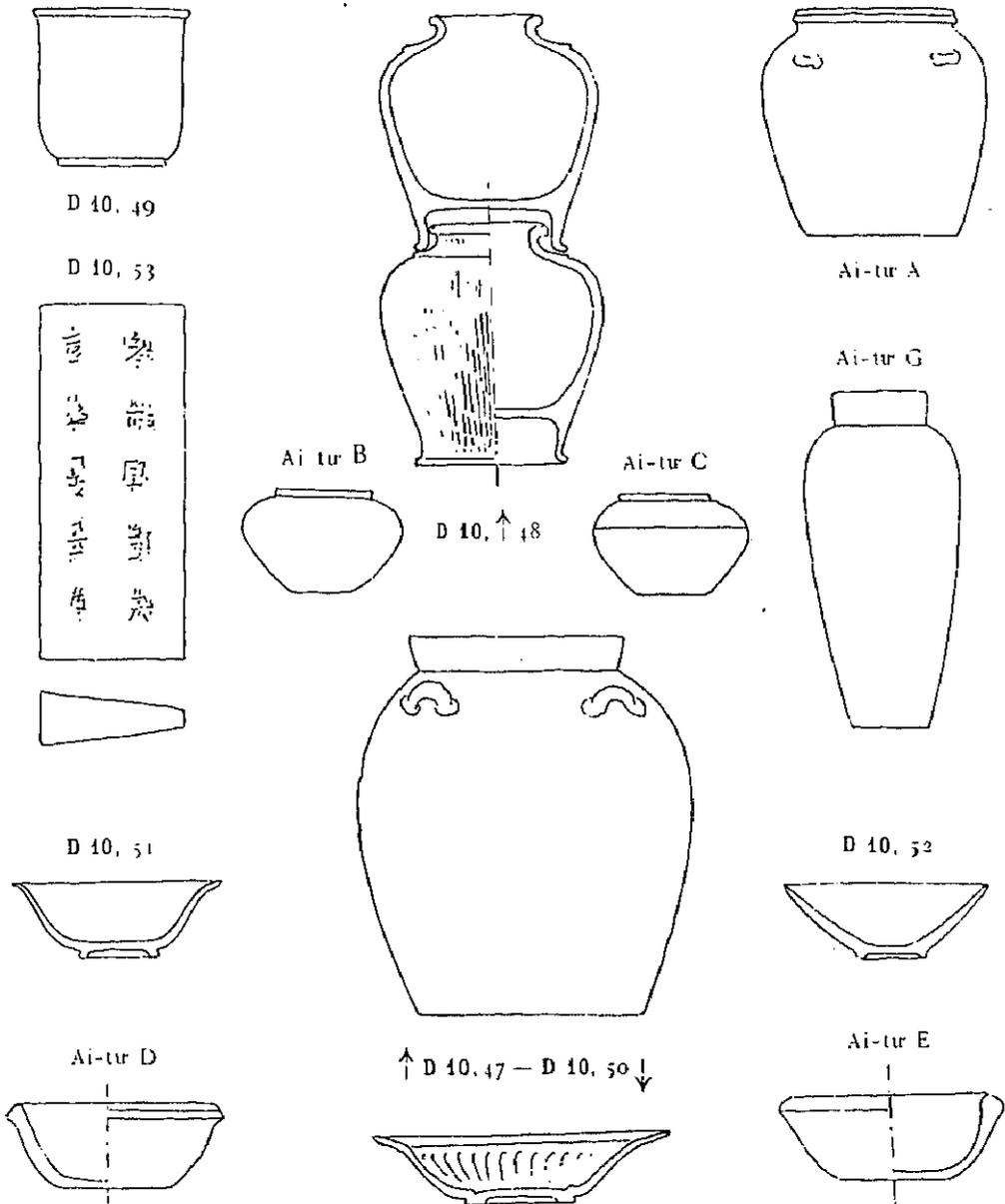


Fig. 14. — PIÈCES DE QUI-CHIN ET DE AI-TU.

Echelle : 0 m. 15 par mètre.

col; haut de 0 m. 24, est entré au Musée sous la cote D 10, 46 (pl. ix). D'autres que nous avons vus étaient simplement des pots cylindriques, de hauteur égale à la largeur, en terre rouge, sans couvercle. Cet endroit passe pour un très ancien cimetière chinois, mais rien ne prouve que l'hypothèse ne soit pas propre aux coulis qui ont trouvé ces vases (profondeur probable sous terre, 0 m. 50).

Un autre tombeau plus au Sud encore fut découvert au Quảng-trị, à Ai-từ, le 10 mai 1915, au lieu dit les Ba Gò, « les trois collines », dans les dunes, exactement par G 62 de latitude et G 116 de longitude. C'était une fosse carrée de 1 m. 60 de côté et de 1 m. à 1 m. 20 de profondeur, construite en briques, dont l'une, type des autres, rapportée à la Mission de Bò-liêu, est en terre grise et mesure 0 m. 37 × 0 m. 19 × 0 m. 05. Cette fosse contenait plusieurs vases qui furent recueillis à la Mission (fig. 14) :

A, jarre en terre blanche légèrement vernie avec quatre anses horizontales, à rotin; hauteur : 0 m. 21, largeur : 0 m. 19 ;

B, pot en terre blanche à couverture grise, avec émail verdâtre, conservé par places en grosses larmes craquelées; hauteur : 0 m. 09, largeur : 0 m. 14 ;

C, pot en terre blanche, comme celle du tombeau de Quảng-yên, mais sans trace d'émail; même forme bombée que le précédent, mais avec un trait venu au tour; hauteur : 0 m. 08, largeur : 0 m. 12 ;

D, jatte grisâtre; hauteur : 0 m. 075, largeur : 0 m. 19 ;

E, jatte semblable comme ton et dimensions, mais de profil un peu différent ;

F, fond de vase conique très épais en terre rouge légèrement quadrillée ;

G, vase allongé, en terre grise, mal tourné; hauteur : 0 m. 305, largeur : 0 m. 13.

A un mètre de la fosse les indigènes auraient trouvé encore de vieilles sapèques et un pot bombé qui contenait, paraît-il, des barres d'or; il était couvert par un disque de grès d'une vingtaine de centimètres de diamètre et d'une épaisseur de 2 à 3 centimètres (1).

#### OBSERVATIONS.

Si ces dernières découvertes sont peu instructives en raison du doute qui règne sur l'époque même de ces tombeaux, les premières où la présence des sapèques et les caractères des miroirs introduisent un élément chronologique suffisant, fournissent quelques observations précises.

La première remarque qui résulte de la comparaison de ces caveaux est que jamais nul vestige de cercueil, de corps, ni même de cendres ne fut rencontré, et dans deux cas au moins il n'eût pu passer inaperçu : ce sont la

---

(1) Ces renseignements nous furent donnés par le P. H. de Pirey, qui a vu pot et dalle, mais non les problématiques barres d'or.

fouille du caveau 2 de Sept-Pagodes, où le corps eût dû se retrouver, et la découverte de Đàm-xuyên, où la moindre trace d'ossements eût profondément troublé la population indigène. Or la destruction complète des os, notamment de la masse épaisse du crâne, n'est pas admissible : il y a des ossements qui comptent des milliers d'années et se sont conservés dans des conditions bien moins favorables. Si d'autres observations ne viennent pas contredire celles-ci, il est impossible de ne pas considérer ces caveaux comme des cénotaphes et peut-être la demeure même du mort, mais non le lieu de dépôt de son corps. Cette conception, il faut bien le reconnaître d'ailleurs, rend assez mal compte de la forme allongée du caveau 3 de Sept-Pagodes, et des tombes de Qui-chính qui semble disposées à la demande d'un cercueil : mais le fait est patent, aucune trace de corps n'y a été découverte.

Observons ensuite qu'une orientation spéciale ne paraît pas nécessaire. Cependant la direction exacte, dans trois cas sur huit, vers un point cardinal, différent d'ailleurs, peut difficilement être un fait de hasard.

Notons encore l'emploi simultané dans les armes du bronze et du fer, car les tombeaux de Quảng-yên et de Sept-Pagodes ne doivent pas être d'époque bien éloignée, si l'on considère la similitude de certaines pièces de leur mobilier funéraire.

Cette céramique, bien que très apparentée à celle des Han, présente cependant quelques caractères spéciaux. Les vases des Han offrent d'ordinaire des émaux verts que le temps seul a adoucis et ce n'est guère qu'une fois, p. 115, que Laufer signale un ton ivoire. Ce dernier est, à une exception près, D 10, 54, le seul ton employé ici. De même la forme, rare en Chine, de vase à fond relevé D 10, 14 et 64, est au contraire la seule représentée dans nos tombeaux. D'autre part la décoration par bandes de scènes de chasse, si fréquente dans la faïence des Han, manque ici, de même que les faux anneaux dont l'absence est rare en Chine. Ces faits ne pourront trouver un sens que si le chiffre des observations s'accroît ; elles sont encore trop peu nombreuses pour autoriser le moindre essai d'explication.

Enfin, dernière remarque qui au point de vue architectural n'est pas sans intérêt, il est fort curieux de voir ces tombeaux, exposés à l'infiltration des terres, être construits en briques sèches qui dès les premiers jours durent laisser couler le sable et l'eau de pluie à travers le remblai ; peut-être d'ailleurs peut-on supposer les voûtes recouvertes à l'origine d'une couche d'argile qui les eût rendues imperméables ; néanmoins une telle négligence dans des édifices qui visiblement étaient élevés pour une durée considérable et peut-être voulus éternels, semble indiquer que l'emploi du mortier comme mode de liaison entre les matériaux était à cette époque probablement inconnu.

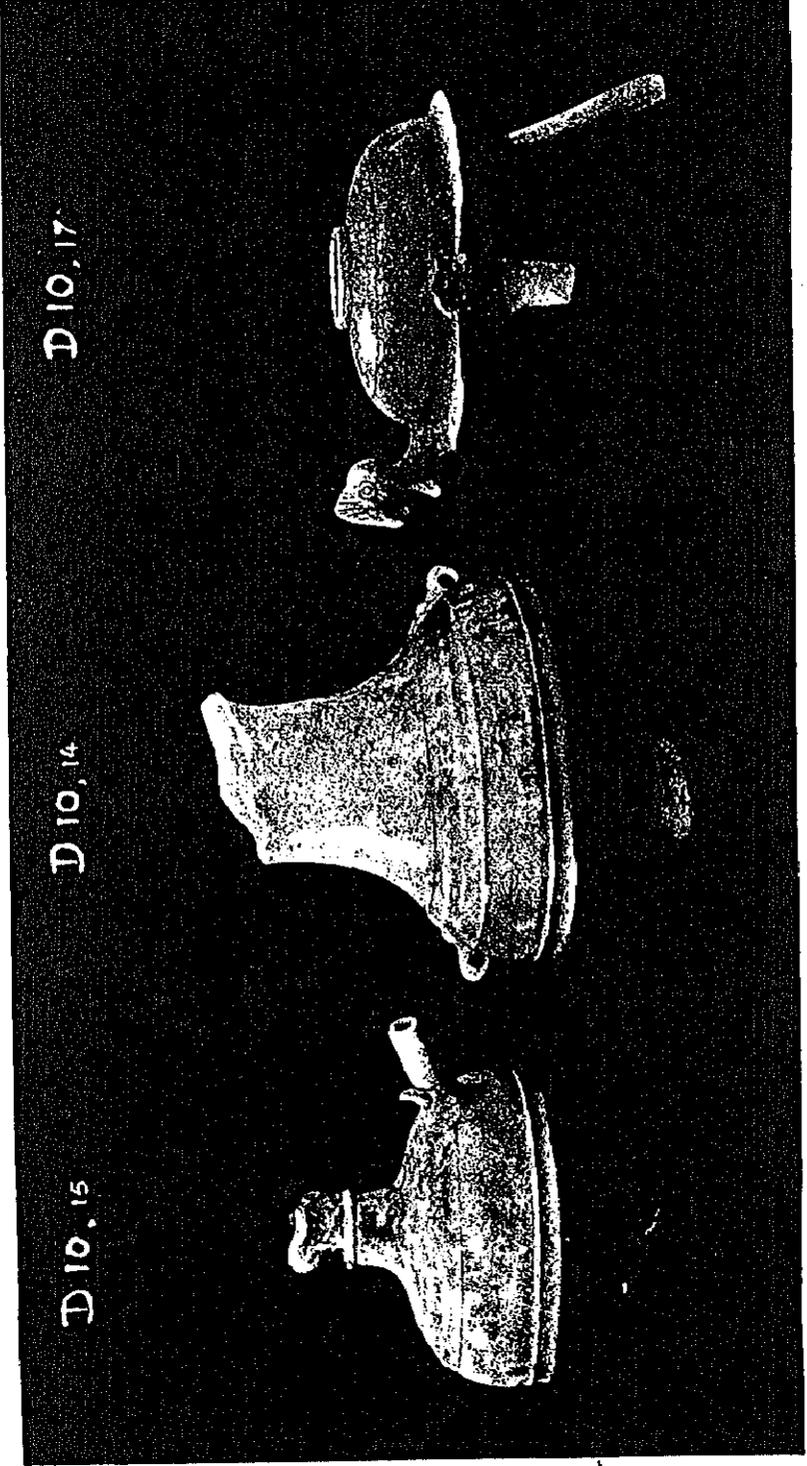
RÉPERTOIRE DES PIÈCES TROUVÉES DANS LES TOMBEAUX.

Tombeau	N <sup>o</sup> du Musée	Planche ou figure	Renvoi au texte
Đàm-xuyèn, p. 2	D 163. 46	I	p. 3 note 1
»	D 10. 1		p. 2 » 4
Ương-bi, p. 15	D 10. 2-4	VI	p. 15
	5-7	6	»
	8		»
Quảng-yèn, tombeau principal, pp. 3-12	D 10. 9-12		p. 8
	13	6	»
	14-15	II	»
	16	III	p. 10
	17	II	»
	18	III	»
	19-21	6	»
	22	IV	»
	23-25	6	»
	26		»
	27	V	»
	28	IV, 6 (faux D 10. 24)	»
	29	IV	p. 11
	30	7	»
	31	III	»
	32-33	IV, 6	»
	34-35	6	»
	36	III	»
	37		»
	38-43		p. 12
Yèn-tri, pp. 13-14; première série	D 10. 44	VI	p. 14
	45		»
Vinh, p. 26-28	D 10. 46	IX	p. 28
Qui-chính, p. 25-26	D 10. 47-53	14	p. 26
Sept-Pagodes 1, pp. 17 18	D 10. 54	IV	p. 18
	55	VI	»
	56		»
	57	6	»
	58	VI (faux D 10. 59)	»
Sept-Pagodes 2, pp. 19-24	D 10. 59		p. 24
	60-61		p. 22
	62	V	»

Tombeau	N <sup>o</sup> du Musée	Planche ou figure	Renvoi au texte
Sept-Pagodes 2	63-66	VII	p. 20 et 21
	67	V	23
	68	VIII	»
	69	10, 11	20
	70	6	21
	71	VI	22
	72		21
	73	6	22
	74-75		22
	76 (partie)	12	23
	Sept-Pagodes 3, p. 24	D 10. 77	V
78			»
79		6	25
Sept-Pagodes 4, p. 24-25	D 10. 80	V	»
	81-82	6	»
	83-84		»
	D 10. 85		p. 13
	86-87	IX	»
Yèn-hung, p. 12-13	88-94		»
	D 10. 95-99		p. 14
Yèn-tri, pp. 13-14; deuxième série	100-112		» note 2
		14	p. 28



MIROIR D 163. 46 DU TOMBEAU DE ĐÀM-XUYÊN.



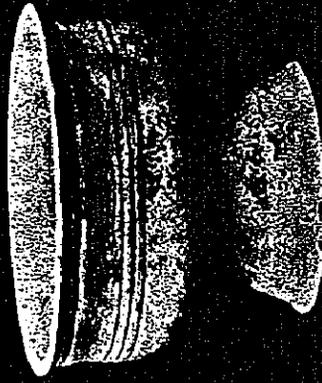
D 10, 15

D 10, 14

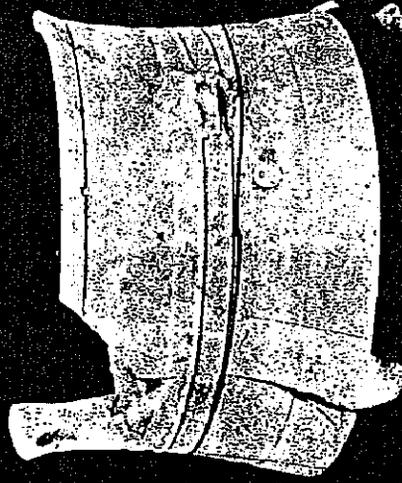
D 10, 17

PIÈCES DU TOMBEAU DE QUÀNG-YÈN.

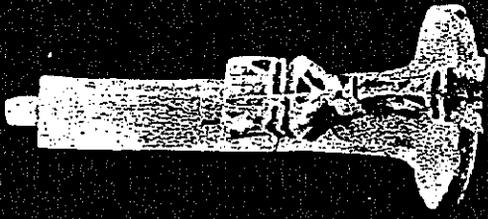
D10.18



D10.16



D10.31.36



PIÈCES DU TOMBEAU DE QUANG-YEN.

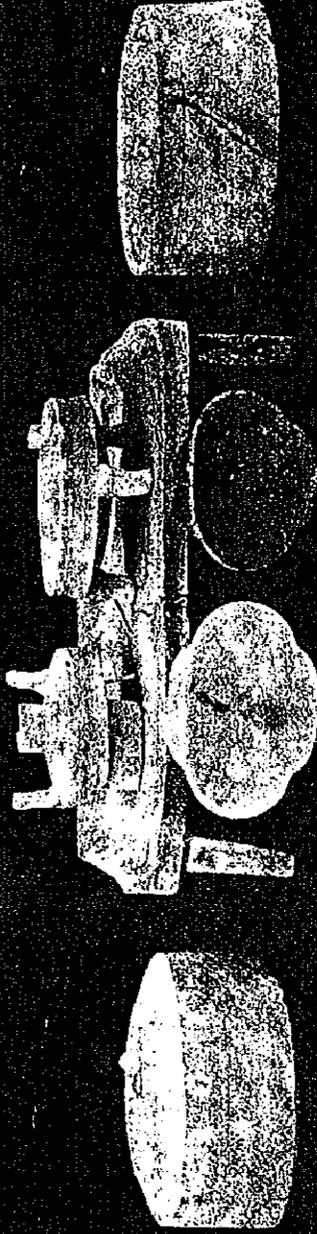
D10,22

D10,33 et 32

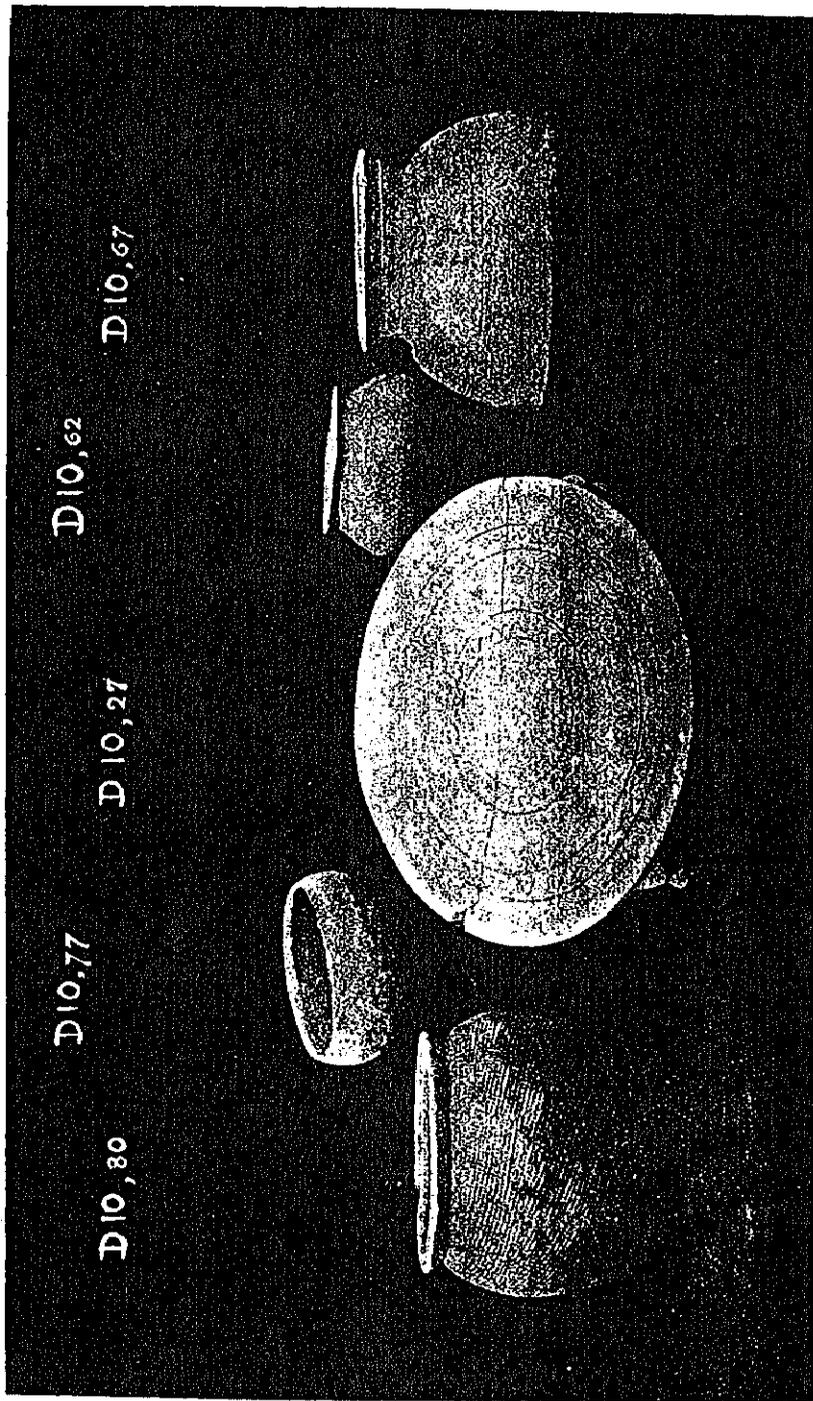
D10,28

D10,29. D10,54

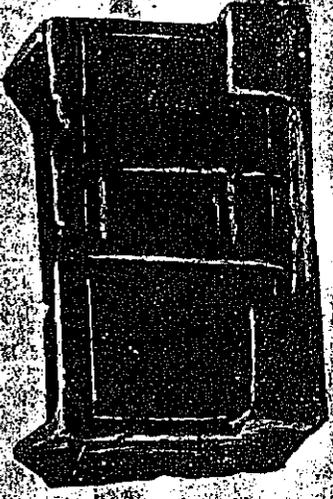
D10,22



PIÈCES DU TOMBEAU DE QUÁNG-YÉN.



PIÈCES DU TOMBEAU DE QUÁNG-YÊN.



D 10, 59



D 10, 3



D 10, 44

D 10, 7



D 10, 4



D 10, 3



D 10, 55

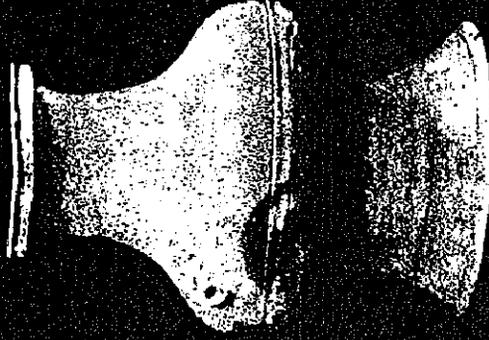
DIO. 65



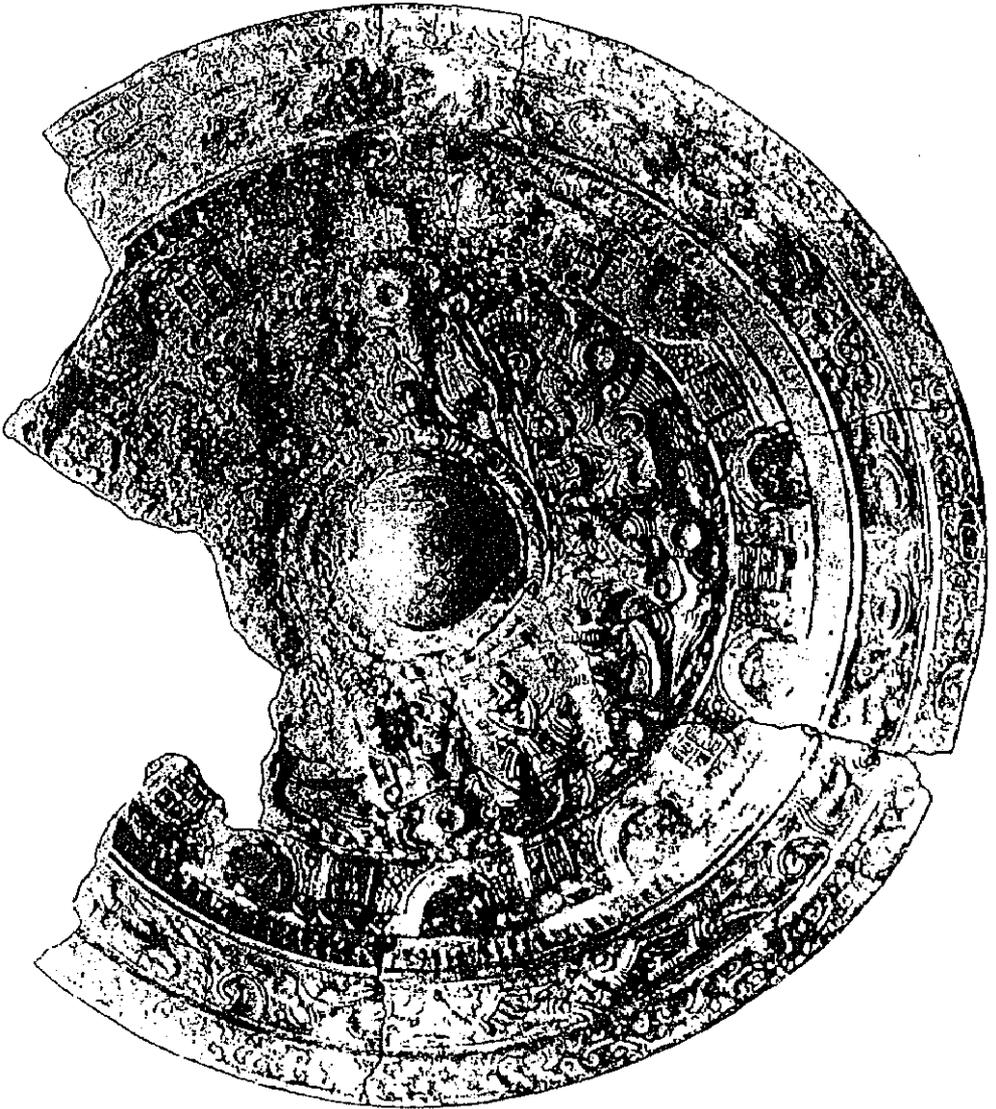
DIO. 63



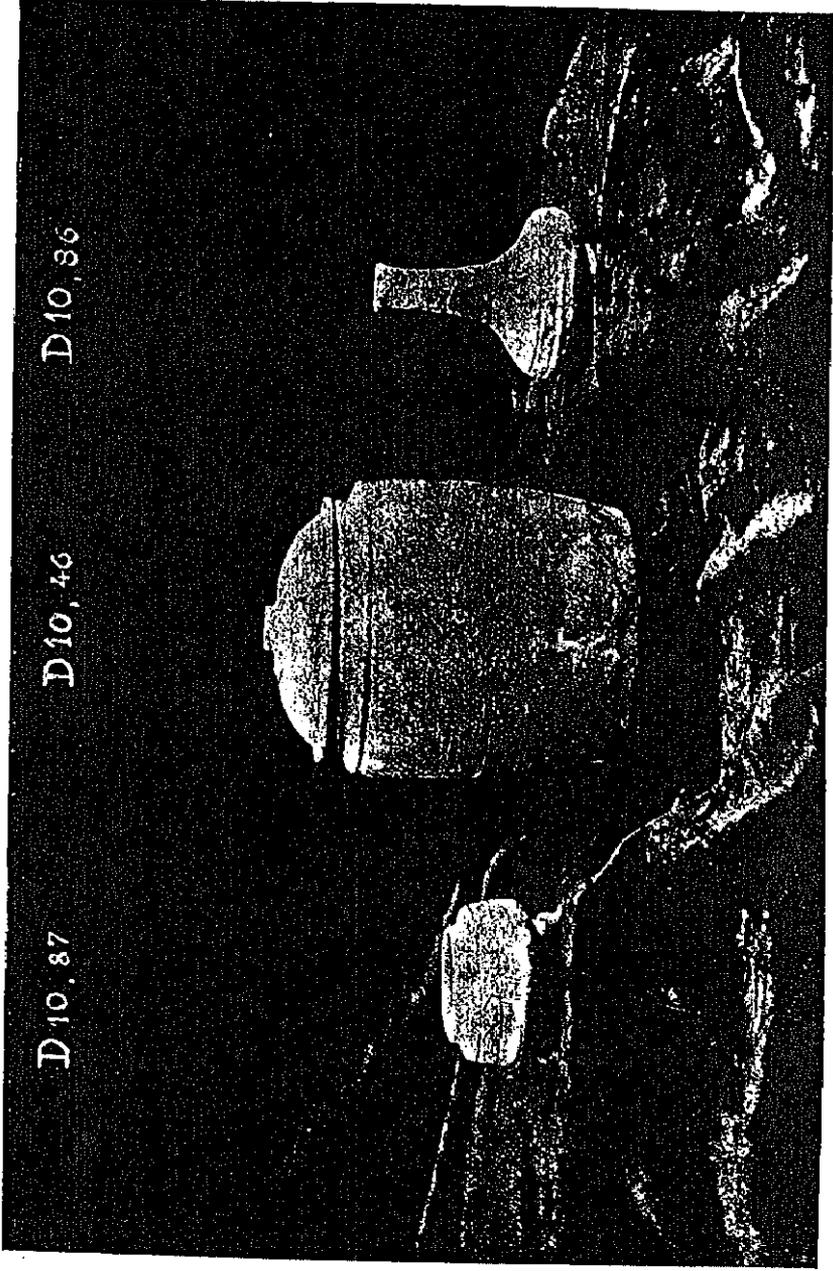
DIO. 64



PIÈCES DU TOMBEAU 2 DE SEPT-PACODES



MIROIR D 10, 68 DU TOMBEAU 2 DE SEPT-PAGODES.



PIÈCES DE DIVERS TOMBEAUX.

PUBLICATIONS DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT.

Les Publications de l'École française d'Extrême-Orient sont en vente : à Hanoi, à l'École française d'Extrême-Orient ; à Paris, chez l'éditeur, E. Leroux, 28, rue Bonaparte.

I. — Numismatique annamite. Par Désiré LACROIX, capitaine d'Artillerie de marine. Saïgon, 1900, 1 vol. in-8°, accompagné d'un album de 40 planches . . . . . Épuisé

II. — Nouvelles recherches sur les Chams. Par ANTOINE CABATON, attaché à la Bibliothèque Nationale. Paris, Leroux, 1901, in-8°. . . . . 10 fr.

III. — Phonétique annamite (DIALECTE DU HAUT-ANNAM). Par L. CADIÈRE, de la Société des Missions étrangères. Paris, Leroux, 1902, in-8°. . . . . 7 fr. 50

IV. — Inventaire archéologique de l'Indochine. I. Monuments du Cambodge. Par E. LUNET DE LAJONQUIÈRE, chef de bataillon d'Infanterie coloniale. TOME 1er. Paris, Leroux, 1902, in-8°. . . . . 15 fr.

V. — L'Art gréco-bouddhique du Gandhâra. ÉTUDE SUR L'ORIGINE DES INFLUENCES CLASSIQUES DANS L'ART BOUDDHIQUE DE L'INDE ET DE L'EXTRÊME-ORIENT. Par A. FOUCHER, docteur ès-lettres. TOME 1er. INTRODUCTION. — LES EDIFICES. — LES BAS-RELIEFS. Paris, Leroux, 1905, in-8°. . . . . 15 fr.

VI. — Le même. TOME II. (Sous presse.)

VII. — Dictionnaire cham-français. Par ETIENNE AYMONIER, ancien directeur de l'École coloniale, et ANTOINE CABATON, attaché à la Bibliothèque Nationale. Paris, Leroux, 1906, in-8°. . . . . 40 fr.

VIII. — Inventaire archéologique de l'Indochine. I. Monuments du Cambodge. Par E. LUNET DE LAJONQUIÈRE chef de bataillon d'Infanterie coloniale. TOME II. Paris, Leroux, 1907, in-8°. . . . . 15 fr.

IX. — Le même. TOME III. Avec un cartable. Paris, Leroux, 1912, in-8°. . . . . 20 fr.

X. — Répertoire d'Épigraphie jaina, PRÉCÉDÉ D'UNE ESQUISSE DE L'HISTOIRE DU JAINISME D'APRÈS LES INSCRIPTIONS. Par A. GUÉRINOT. Paris, Leroux, 1908, in-8°. . . . . 15 fr.

XI. — Inventaire archéologique de l'Indochine. II. Monuments chams de l'Annam. Par H. PARMENTIER, chef du Service archéologique de l'École française d'Extrême-Orient. TOME 1er. DESCRIPTION DES MONUMENTS. Paris, Leroux, 1909, in-8°. . . . . 16 fr.

XI<sup>bis</sup>. — Le même. PLANCHES, D'APRÈS LES RELEVÉS ET LES DESSINS DE L'AUTEUR. 1 album in-8°, comprenant 114 planches. Paris, Leroux, 1909. . . . . 16 fr.

XII et XII<sup>bis</sup>. — Le même. TOME II et Album de Planches. (Sous presse.)

XIII. — Mission archéologique dans la Chine du Nord. Par EDOUARD CHAVANNES, membre de l'Institut. TOME 1er. PREMIÈRE PARTIE. LA SCULPTURE A L'ÉPOQUE DES HAN. Paris, Leroux, 1913, in-8°.

DEUXIÈME PARTIE. LA SCULPTURE BOUDDHIQUE, Paris, Leroux, 1915, in-8°.

XIV. — Le même. TOME II. (En préparation.)

XIII<sup>bis</sup>-XIV<sup>bis</sup>. — Le même. PLANCHES. 2 albums in-4°, comprenant 488 planches. Paris, Leroux, 1909. (Ne se vendent pas séparément. Prix de souscription à l'ouvrage complet : 150 fr.)

XV. — Bibliotheca Indosinica. DICTIONNAIRE BIBLIOGRAPHIQUE DES OUVRAGES RELATIFS À L'INDOCHINE. Par HENRI CORDIER, membre de l'Institut. TOME 1er. BIRMANIE, ASSAM, SIAM ET LAOS. Paris, Leroux, 1912, in-8°. . . . . 50 fr.

XVI. — Le même. TOME II. PÉNINSULE MALAISE. Paris, Leroux, 1913, in-8°. . . . . 15 fr.

XVII. — Le même. TOME III. INDOCHINE FRANÇAISE. Paris, Leroux, 1914, in-8°. . . . . 40 fr.

XVIII. — Le même. TOME IV. INDOCHINE FRANÇAISE. Paris, Leroux, 1914, in-8°. . . . . 40 fr.

Atlas archéologique de l'Indochine. MONUMENTS DU CHAMPA ET DU CAMBODGE. Par le capitaine E. LUNET DE LAJONQUIÈRE, attaché à l'École française d'Extrême-Orient. Paris, Leroux, 1901. 1 vol. in-f°. . . . . 12 fr.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT.

I. — Éléments de sanscrit classique. Par VICTOR HENRY, professeur à l'Université de Paris. Paris, Leroux, 1902, in-8°. . . . . 10 fr.

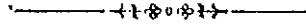
II. — Précis de grammaire pâlie, ACCOMPAGNÉ D'UN CHOIX DE TEXTES GRADUÉS. Par VICTOR HENRY, professeur à l'Université de Paris. Paris, Leroux, 1904, in-8°. . . . . 10 fr.

DIX-SEPTIÈME ANNÉE

TOME XVII, n° 2

Prix : 2 fr. 50

BULLETIN  
DE  
l'Ecole Française  
D'EXTRÊME-ORIENT



DOCUMENTS SUR LA DYNASTIE DE SUKHODAYA

Par GEORGE CÉDÈS,

*Professeur à l'Ecole française d'Extrême-Orient.*



HANOI  
IMPRIMERIE D'EXTRÊME-ORIENT

## BULLETIN DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT.

Le *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient* est en vente à Hanoi, à l'École française d'Extrême-Orient et à l'Imprimerie d'Extrême-Orient; à Paris, chez E. LEROUX, 28, rue Bonaparte. Le prix de l'abonnement annuel est fixé à 20 francs, port compris.

Les volumes parus sont mis en vente au prix de 30 francs, pour les années 1901-1910 (tomes I-X) et de 25 francs pour les années suivantes. Toutefois les tomes I et III (1901 et 1903) ne sont plus vendus séparément.

Chaque numéro simple antérieur à l'année 1912 est vendu 7 fr. 50; chaque numéro double 15 francs.

A partir de l'année 1912, chaque numéro est vendu à un prix spécial, indiqué sur la couverture.

**Ce tarif annule les précédents.**

Toutes les communications concernant la rédaction du *Bulletin* doivent être adressées à M. le Directeur de l'École française d'Extrême-Orient, à Hanoi.

---

### Articles parus en 1917.

- I. — H. PARMENTIER. — Anciens tombeaux au Tonkin. . . . . 3 fr. 00

---

### Articles à paraître en 1917.

- N. PERI. — HĀRĪI, la Mère-de-démons.  
L. FINOT. — Recherches philologiques sur le Laos.  
H. PARMENTIER. — Notes sur quelques anciens tambours de bronze.
-

BULLETIN  
DE  
L'ÉCOLE FRANÇAISE  
D'EXTRÊME-ORIENT

BULLETIN

DE

# l'Ecole Française

D'EXTRÊME-ORIENT

---

TOME XVI. — 1916



HANOI

IMPRIMERIE D'EXTRÊME-ORIENT

1917



# DOCUMENTS SUR LA DYNASTIE DE SUKHODAYA

Par G. CŒDÈS,

*Professeur à l'École française d'Extrême-Orient.*

## I. — L'INSCRIPTION KHMÈRE

La stèle khmère trouvée par le roi Mähá Môngkût en 1834, dans le Vät Jăi de Sukhodaya, et rapportée à Bangkok dans le Vät Phra: Kèo, fut signalée pour la première fois en 1884 par M. PAVIE dans une lettre au Gouverneur de la Cochinchine. Cette lettre, publiée dans les *Excursions et Reconnaissances* de la même année<sup>(1)</sup>, était accompagnée de la reproduction, d'après un mauvais calque, des lignes 10 à 53 de la face B (la seconde des quatre faces), suivie d'une transcription et d'une traduction du même passage, dues toutes deux au P. SCHMITT<sup>(2)</sup>. Ce dernier s'était malheureusement mépris sur la langue même employée dans cette inscription, et avait cru y reconnaître du siamois. D'autre part la date 1283 *çaka*, tronquée du dernier chiffre, était devenue 128 *de l'ère du Buddha*. Aussi devine-t-on les résultats extravagants auxquels avait abouti le digne missionnaire. Son erreur ne tarda pas à être relevée par M. AYMONIER, qui n'eut pas de peine à démontrer que l'inscription était en khmèr, et proposa à son tour une traduction du passage reproduit par le P. Schmitt<sup>(3)</sup>. Ce n'est qu'une dizaine d'années plus tard que le P. Schmitt reprit la publication de ce texte, à la fois dans un des volumes de la Mission Pavie<sup>(4)</sup> et dans le *Siam ancien* de FOURNEREAU<sup>(5)</sup>. Le fac-simile des faces B et D parait avoir été exécuté d'après un estampage à la chinoise, ou un frottis, légèrement retouché. La transcription, malgré un certain nombre de mauvaises lectures, est, dans l'ensemble,

(1) T. VII, n° 18, p. 429.

(2) *Ibid.*, p. 435.

(3) *L'épigraphie cambodjienne. Ibid.*, t. VIII, n° 20, p. 253.

(4) *Etudes diverses*, t. II. *Recherches sur l'histoire...*, p. 203. Ce volume a paru en 1898. Il a été précédé, en 1894, par un autre volume intitulé *Archéologie et histoire*, où notre inscription figure p. 27. Dans les deux volumes elle porte le n° II.

(5) T. I, p. 161, n° V.

à peu près exacte. Mais la traduction n'est pas celle du texte transcrit : c'est celle d'« une ancienne traduction thaïe qui est déposée à la bibliothèque du palais et qui fut faite avant la détérioration de la pierre ». C'est à M. Aymonier qu'est due la première traduction fidèle des parties conservées de cette stèle (1). Quant à la version siamoise utilisée par le P. Schmitt, elle semble avoir été faite sur une sorte de fac-simile de la stèle, consistant en un pilier de bois colorié en noir, portant des caractères écrits à l'encre jaune, conservé autrefois à la Bibliothèque royale de Bangkok (2). Elle est l'œuvre d'une commission de lettrés nommée par le roi Mōngkūt et présidée par le Prince Pavaresvariyālaṅkarā (3) : elle a été publiée en 1884 dans le *Vajirañāṇa Rai Dwen* (4). M. Aymonier, qui a vu le soi-disant fac-simile, déclare que « la hardiesse avec laquelle les lettrés ont altéré les parties lisibles et restauré les parties dégradées de l'inscription indienne suffisamment qu'ils n'ont pas compris le texte » (5). Quant à l'assertion du P. Schmitt, que la traduction siamoise fut faite « avant la détérioration de la pierre », M. Aymonier en démontre l'inexactitude d'une façon qui paraît convaincante : « L'opinion commune des indigènes étant que la stèle a été découverte par le prince royal en 1834, comment la version serait-elle antérieure à cette date ? Le futur roi Mahā Mōngkūt, lettré quelque peu féru d'instruction européenne, a pu alors s'intéresser à ce monument ; mais qui donc s'en serait soucié auparavant ? D'un autre côté, il est à présumer qu'à cette époque la stèle était déjà détériorée et à peu près telle que nous la voyons aujourd'hui. Dire que le transport en jonque ou sur de mauvais chariots a pu la dégrader, c'est faire une supposition que ne confirme pas l'examen de la pierre. Les deux faces perdues sont opposées l'une à l'autre ; elles sont rasées totalement, de haut en bas ; cette usure fut lente, sans éclats ni cassures importantes. Arrivée au Palais, la stèle fut probablement conservée à l'abri des intempéries. Bref, il est à craindre que la copie de cette inscription n'ait été qu'une restauration fantaisiste » (6). La comparaison du texte khmère avec la version siamoise confirme pleinement l'opinion de M. Aymonier. Si la traduction de la dernière face suit assez fidèlement l'original, celle des parties conservées de la première face est pleine d'inexactitudes. Voici, par exemple, comment débute cette version siamoise (je cite la traduction qu'en a donnée récemment M. Petithuguenin (7), et qui est plus exacte que celle du P. Schmitt) :

---

(1) *Cambodge*, t. II, p. 83.

(2) *Exc. et Rec.*, t. VIII, p. 257. Ce pilier semble avoir disparu.

(3) Cf. *Prāxām Phōngsāvādān*, t. I (Bangkok, 1914), p. 8 de la préface.

(4) T. I, p. 239 Réimprimé dans *Rūḍāg Muvāng Sākhōthāi*, Bangkok, 1908, p. 10, et *Prāxām Ph.*, I, 152, en même temps qu'une transcription médiocre, en caractères siamois, des parties lisibles de la stèle khmère.

(5) *Exc. et Rec.*, *ibid.*

(6) *Cambodge*, t. II, p. 90-91.

(7) *BEFEO*, XVI (3), p. 14.

« En çaka 1269, année du Porc, Phrah Somdet Prah Kamrateñ At (1) Çrī Dharmarāja, fils de Phrah Bāt Somdet Kamrateñ At Hṛdaya Jaya Jeṭṭha du « Murañ Sukhōdaya était Phrah Mahā Uparāja à Çrī Sajanālaya ; le Phrah Mahā Uparāja, ayant appris que son père était gravement malade, leva une armée. . »

Or le texte khmèr original, assez bien conservé, dit simplement ceci ;

« En 1269 çaka, année du Porc, Brah Pāda Kamrateñ Añ Līdaiya rāja, « qui est le petit-fils de B. P. K. A. Çrī Rāmarāja, conduisit toutes ses troupes « hors de Çrī Sajanālaya... »

On voit que dans l'interprétation de ce passage capital les auteurs de la version siamoise se sont complètement mépris, et ont entassé erreurs sur erreurs. Je n'aurais même pas tant insisté sur les défauts de cette version, si des travaux récents ne risquaient de consacrer quelques-unes de ses fantaisies (2). Il est à souhaiter que le crédit qu'on a cru parfois pouvoir lui accorder soit définitivement ruiné par la publication du texte khmèr original.

De celui-ci il existe cependant une version thaïe ancienne. Elle est gravée sur une stèle de grès assez semblable, comme forme et comme dimensions, à la stèle khmère. Les caractères sont du type de l'inscription dite « de Jum » (3), et il n'est pas douteux que le texte thaï n'ait été gravé en même temps que le texte cambodgien. Cette stèle, que ni le P. Schmitt, ni M. Aymonier n'ont pu connaître, a été découverte par le Phraja Boran dans une pagode d'Ayuthyā, et conservée pendant un certain temps au Musée de cette ville, où M. de Lajonquière la signale dans un de ses rapports (4). Elle a été depuis lors transportée à Bangkok et érigée dans le Vāt Phra: Kēo, à côté de l'inscription khmère. C'est au Prince Damrong que revient le mérite d'avoir reconnu que les deux stèles constituaient en quelque sorte un document bilingue (5). Bien que les lacunes coïncident en partie, on verra que le texte thaï complète sur certains points le texte khmèr et contribue parfois à l'élucider.

A en croire la traduction que M. Aymonier donne des dernières lignes, la stèle khmère qui fut, ai-je dit, découverte dans le Vāt Jāi, au centre même de Sukhodaya, aurait été primitivement placée au Bois des Manguiers, à l'Ouest

---

(1) Cette fausse lecture Kamrateñ At a eu une fortune singulière. On la retrouve jusque dans la belle étude de M. BRADLEY, *The oldest known writing in Siamese* (J. Siam Soc., VI, 1903, p. 7) et les Siamois parlent aujourd'hui couramment de la stèle de Kāmārādeng At.

(2) Le Prince DAMRONG, *Phra: Rāxāphōngsāvādan*, 2<sup>e</sup> éd. (Bangkok, 1914), p. 94-95, et M. PETITHUGUENIN, *Notes critiques pour servir à l'histoire du Siam*, BEFEO, XVI (3), p. 15, 21, admettent l'existence de Hṛdaya Jaya Jeṭṭha qu'ils identifient avec Phra: Sūra Thāi de l'inscription de Jum, et dont ils placent la mort en m. s. 1276 (1354 A. D.). Mais le nom de Hṛdaya Jaya Jeṭṭha et la date 1276 sont deux inventions des pandits du roi Mōngkūl.

(3) N<sup>o</sup> III de la Mission Pavie et de M. Petithuguenin, *loc. cit.*; n<sup>o</sup> XV de FOURNEREAU, *Siam ancien*, t. II.

(4) *Essai d'inventaire archéologique du Siam*, BCAI, 1912, p. 52 (n<sup>o</sup> 11).

(5) *Loc. cit.*, p. 2 ; *Pra:sām Phōngsāvādan*, t. I, préface, p. 8.

et en dehors de la ville (1). Il est probable en effet que cette stèle fut primitivement placée en ce Bois des Manguiers où, ainsi qu'on va le voir, eurent lieu les événements qu'elle a pour but de commémorer (2). Mais ce n'est sûrement pas d'elle qu'il est question dans les dernières lignes de la face D. Voici ce que dit le passage visé : « Le Mahāthera versé dans les Saintes Ecritures, qui est venu de l'île de Laṅkā et réside à... sidol, au Sud du Bois des Manguiers, a composé de saintes gāthās, écrit la gloire et la renommée du roi là où celui-ci est entré dans les ordres ; il a gravé une stèle et l'a placée dans l'enceinte consacrée du Bois des Manguiers, à l'Ouest de cette ville de Sukhodaya. » Ainsi le texte parle bien de l'érection d'une stèle au Bois des Manguiers, mais non de « cette » stèle : le démonstratif a été ajouté par M. Aymonier. De plus, le terme *brah̄ gāthā* ne saurait s'appliquer à un morceau en langue vulgaire et en prose. Il désigne sûrement une composition en pâli et en vers. J'hésite d'autant moins à l'affirmer que la stèle où le Mahāthera fit graver ses gāthās existe encore : découverte à Sukhodaya au Vāt Pā Ma:mùàng (Bois des Manguiers), elle est actuellement conservée à la Bibliothèque nationale Vajirañāṇa. J'en donne plus loin le texte et la traduction.

. . .

Cette inscription khmère est un panégyrique du roi Lidaiya. Elle a plus spécialement pour objet de commémorer la venue à Sukhodaya, en m. s. 1283 (1361 A. D.), d'un moine de Ceylan et l'ordination du roi au monastère du Bois des Manguiers. Est-ce en cette même année que l'inscription fut composée et gravée ? La ruine presque totale de la troisième face, qui pouvait contenir une autre date, empêche de rien affirmer (3).

Le roi Lidaiya, dont les dates extrêmes données par le texte khmèr sont m. s. 1269 (1347 A. D.) et 1283 (1361 A. D.), était un *petit-fils de Rāmarāja* (l. 2). C'est donc bien le même prince que l'auteur de l'inscription de Jum, régnant en m. s. 1279 (1357 A. D.), qui était fils d'un roi nommé jusqu'à présent Sīrā Thāi, et *petit-fils de Rāmarāja* (l. 3). Et c'est très vraisemblablement l'auteur de ce traité cosmologique appelé communément « Trāiphum de Phra: Rùàng » : cet ouvrage, d'après l'introduction, a en effet pour compilateur un

---

(1) *Cambodge*. t. II, p. 90 : « (Mahāsāmi, le grand) Ancien et (les recueils de) la Triple Corbeille qui nous viennent de Laṅkādvīpa sont à... Sidol. Au Sud du bois des Manguiers, on place cette sainte stèle où sont écrites la gloire et la renommée du roi qui entra dans les Saints Ordres. On la conserve dans l'enceinte des bornes sacrées en ce bois des Manguiers, à l'Ouest de cette (ville de) Sukhodaya. »

(2) Cf. Face A., l. 53 : *brai svāy neh, ce Bois des Manguiers-ci*.

(3) M. Petithuguenin, *loc. cit.* p. 15, dit que « cette inscription est manifestement postérieure au règne du roi dont elle relate les vertus ». Cette opinion est fondée sur une interprétation de la phrase où figure la date 1283, interprétation que je discuterai plus loin.

prince de Sajjanālaya nommé Ledaiya, fils de Lelidaiya (je vais revenir sur ce nom), et *petit-fils de Rāmarāja* (1). Il n'y a pas de raison de douter que le Rāmarāja nommé dans ces trois documents soit identique à Rāma Khāmhēng. Comme la stèle khmère (l. 9 ; version thaïe, l. 7) ajoute que Līdaiya fut sacré pour succéder à son père et à son grand-père, ce roi est bien le deuxième successeur de Rāma Khāmhēng, et la généalogie :

Rāma Khāmhēng

↓  
Hṛdaya Jaya Jettha = Phra:ja Sūrā Thāi

↓  
Hṛdayarāja

adoptée par les derniers auteurs qui se soient occupés de cette question (2), est conforme aux données de l'inscription khmère.

Mais si le tableau généalogique est exact, les noms qui le composent sont à reprendre. On a vu plus haut que le nom de Hṛdaya Jaya Jettha est une invention des pandits du roi Mōngkūt. Quant à celui de Sūrā Thāi, je crains qu'il ne soit le résultat d'une fausse lecture. Après un examen attentif de la stèle de Jum conservée à la Bibliothèque nationale de Bangkok, je crois pouvoir affirmer que le caractère lu *s* est en réalité un *l*. Dans cette écriture, *s*

se distingue de *l* par un petit trait horizontal légèrement courbé : 

Or le caractère qui figure dans le mot lu *Sūrā*, présente, au lieu de ce trait horizontal, un trait oblique, très mal venu, qui est manifestement une éraflure

de la pierre.  , et qui a été singulièrement retouché sur le fac-simile

publié par le P. Schmitt dans la *Mission Pavie* et le *Siam ancien*. Je lis donc ce caractère *l*, d'accord sur ce point avec les lettrés siamois qui ont publié l'inscription de Jum dans le *Vajirañña Rai Duen* (3). Mais alors, que faire de ce nom, en apparence absurde, de *Lwà Thāi* (*Lwa daiya*) ? Deux solutions apparaissent comme possibles. Les amateurs du nom, évidemment poétique, de Sūrā thāi, corrigeront *l* en *s*, correction toujours facile, et rien ne sera changé. Mais quelque regret que j'aie, moi aussi, à voir disparaître ce « Tigre des

---

(1) *Traibhumi, Buddhist Cosmogony ascribed to Phraya Lidaya...* Bangkok, 1912, p. 3. — L'identité de ce Lidaiya et du Līdaiya des inscriptions est admise par le Prince Damrong (*Phra: Rāxaphōngsāvdān*, p. 97). Leur communauté de nom et de filiation se double d'une certaine communauté de goûts : la composition d'un traité de cosmologie n'a rien de surprenant de la part d'un prince tel que Līdaiya, versé dans les Écritures et surtout dans l'astronomie.

(2) Prince Damrong, *loc. cit.*, p. 94-97, et Peiithuguenin, *loc. cit.*, p. 21.

(3) T. I, p. 160 ; réimprimé dans *Rivāng Mirāng Sīkhōthāi*, p. 20.

Thaïs », je penche en faveur de la seconde solution qui consiste à lire ce nom *Lothāi* (*Lordaiya*). On a, dans l'épigraphie de cette période, des exemples de confusion entre les voyelles *o* (𑄣 ou 𑄣𑄮) et *ua* (𑄣𑄮). C'est ainsi que le mot 𑄣𑄮 (sūk), écrit 𑄣𑄮 sōk à la l. 114 de l'inscription de Rāma Khāmhēng, est écrit 𑄣𑄮 srek à la l. 31, et que 𑄣𑄮 (dūrē), écrit correctement à la l. 27-28 de la même inscription, devient 𑄣𑄮 tot dans la version thaïe de la stèle khmère (A, l. 18). Mieux que cela, dans l'inscription de Jum (l. 13 et 60), le mot cambodgien 𑄣𑄮 smō (écrit 𑄣𑄮 samō dans l'inscription de Rāma Khāmhēng, l. 113), est orthographié 𑄣𑄮 samurā. De même, 𑄣𑄮 lūrā peut fort bien n'être autre chose qu'une graphie du khmère 𑄣𑄮 lor, écrit actuellement en siamois 𑄣𑄮 lor. Le nom *Lo Thāi*, moins harmonieux que *Sūrā Thāi*, n'est cependant pas dénué de sens. Le lexique siamois *Vacanānukrama* glose *lor* par *sūng* (élevé), *nūrā* (supérieur), *jōt* (sommet), *lōt* (supérieur). De même que Pallegoix traduit l'expression *lōt lōk* par « excellent, qui n'a pas son pareil dans tout l'univers », de même je traduis *Lo Thāi* par « supérieur parmi les Thaïs, premier d'entre les Thaïs », ce qui n'a rien d'impossible comme nom de roi (1). Si j'adopte la leçon *Lo Thāi* (*Lordaiya*), ce n'est pas seulement parce qu'elle est la seule que je puisse lire sur la pierre, c'est encore parce qu'elle répond mieux que la leçon *Sūrā Thāi* à *Lelidaiya* du Trāiphum Phra: Rūang (2) et à *Līdeyya* des textes pâlis (3).

Le nom de Hṛdaya, donné couramment au roi régnant de l'inscription khmère et de celle de Jum, est un autre *idolum libri*. Dans l'inscription khmère (l. 1) il est clairement écrit *Lidaiya* avec le signe 𑄣𑄮 li, bien distinct du 𑄣𑄮 ri qui figure dans 𑄣𑄮 rikṣa (B, l. 38). Dans l'inscription de Jum, la première

---

(1) Noter que les termes *jōt* et *lōt*, donnés comme équivalents de *lor*, figurent dans les noms des deux premiers rois de la dynastie régnante.

(2) Cette forme 𑄣𑄮 Lelidaiya pour 𑄣𑄮 Lordaiya procède probablement d'une diplographie. A moins encore qu'elle ne représente la forme 𑄣𑄮 lēiṭhāi avec confusion entre 𑄣 et 𑄣. Un autre exemple d'une telle confusion nous est fourni par le nom de ce roi de Xieng-māi que les textes pâlis appellent 𑄣𑄮 Kilana (*Jinakālamālini*, p. 122) et les textes thaïs 𑄣𑄮 Kūna (*Phōngsāvādan Yānok*, p. 190).

(3) Cf. *infra*, p. 35 sqq.



Se fondant sur la soi-disant traduction siamoise de l'inscription khmère, le Prince Damrong <sup>(1)</sup> et M. Pelithuguenin <sup>(2)</sup> ont cru pouvoir placer en m. s. 1276 (1354 A. D.) l'avènement de Lidaïya. Cette date 1276 ne se trouve ni dans le texte khmèr original, ni dans la version siamoise ancienne. Malgré les lacunes du texte khmèr, il est clair que c'est à l'*abhiṣeka* du roi que se rapporte la date m. s. 1269 (1347 A. D.) par laquelle il débute. Mais cette date, qui est celle du sacre solennel, celle à laquelle les Thāos et les Phra:jas reconnurent Lidaïya comme Thāo et Phra:ja et lui donnèrent les titres de Sūryavaṃṣa Rāma Mahādharmaṛājādhirāja, n'est pas celle de son premier avènement au pouvoir, lequel eut lieu six ans plus tôt. C'est du moins le seul sens que je puisse tirer de cette phrase de l'inscription khmère : « (Face B, l. 10) *stac gañ taṃrañ svey rājavibhaba ta* (11) *çrī Sajjanālaya-Sukhodaya nau chnām 22 lvaḥ ta 1283 çaka chlū saṃtec* (12) *pavitra pre...* » M. Pelithuguenin, qui admet que Lidaïya devint roi en m. s. 1276, est obligé de couper la phrase en deux et de traduire : « Sa Majesté régna dans le royaume de Çrī Sajjanālaya Sukhōdaya pendant 22 ans. En M. S. 1283, année du Bœuf, Sa Majesté le Roi ordonna à un paṇḍit d'aller inviter un Mahāsāmi Saṅgharāja » <sup>(3)</sup>. Cette traduction, qui laisse entendre que le roi eut un règne total de 22 ans, au cours duquel, en m. s. 1283, eurent lieu certains événements, me paraît impossible parce qu'elle méconnaît la valeur de *lvaḥ ta*. Soit que l'on coupe la phrase après *chlū*, comme le fait M. Aymonier, soit qu'on la coupe après 22, comme je le fais, cette expression *lvaḥ ta* marque dans tous les cas une liaison intime entre le nombre d'années de règne et la date 1283. *Lvaḥ* a le sens de « jusqu'à, arrivé à » ; il indique un événement postérieur aux événements relatés précédemment. Dans le cas présent, l'auteur de l'inscription, employant cette particule, veut certainement dire que c'est après 22 ans de règne que le roi envoya chercher le Maître versé dans les saintes écritures.

Il en résulte qu'en m. s. 1283 (1361 A. D.) Lidaïya était dans la vingt-deuxième année de règne, autrement dit que son avènement remonte à m. s. 1262 (1340. A. D.). Cette date, qui est suffisamment établie par le texte khmèr, coïncide d'une façon curieuse avec les données chronologiques du *Trāiphum Phra: Rùàng*. D'après l'exorde de cet ouvrage (p. 3), le roi Ledaiya régnait à Sajjanālaya depuis 6 ans, quand il le fit compiler, en l'an 25 d'une ère inconnue <sup>(4)</sup>.

<sup>(1)</sup> *Loc. cit.*, p. 94.

<sup>(2)</sup> *Loc. cit.*, p. 15, 21.

<sup>(3)</sup> *Ibid.*, p. 15. M. Pelithuguenin dit qu'il traduit « d'accord avec M. Aymonier ». Il semble qu'il y ait là une méprise. M. Aymonier, *Cambodge*, t. II, p. 87, traduit en effet : « S. M. résida 22 ans à Çrī Sajjanālaya Sukhodaya jusqu'en 1283 çaka. Alors Sa Seigneurie envoya... » C'est moi qui suis d'accord avec M. Aymonier.

<sup>(4)</sup> Si ce n'est pas une interpolation tardive, datant d'une époque où l'on attribuait déjà le *Trāiphum* à Phra: Rùàng, inventeur de la petite ère (l'année c. s. 23 est en effet une année du Coq), il s'agit soit de la 23<sup>e</sup> année d'une ère nouvelle inventée par le roi,

*l'année du Coq* (1). Or, si l'avènement de Lidaiya date de m. s. 1262 (1340 A. D.), la 6<sup>e</sup> année de son règne tombe en m. s. 1267 (1345 A. D.), *qui est précisément une année du Coq*.

Mais puisqu'il ne reçut l'abhiṣeka qu'en m. s. 1269 (1347 A. D.), aurait-il donc été, comme l'a supposé M. Aymonier (2), associé au pouvoir du vivant de son père, en qualité d'uparāja ? On verra que sur ce point les textes pâlis étudiés plus loin complètent d'une manière intéressante les données un peu maigres de l'épigraphie.

Tels sont les problèmes historiques que pose la stèle khmère de Sukhodaya. Cette stèle, qui est toujours conservée au Vāt Phra; Kèo (3), a été suffisamment décrite par le P. Schmitt et par M. Aymonier pour qu'il soit inutile de revenir sur ses caractéristiques extérieures.

Au point de vue phonétique, cette inscription, du milieu du XIV<sup>e</sup> siècle, en est au stade des vieilles inscriptions khmères. L'*o* (𑄢) et l'*è* (𑄣) ne sont pas encore différenciés de l'*e* (𑄡) : 𑄢𑄣 kòl est encore écrit 𑄢𑄣 kel, 𑄢𑄣 dèl est encore écrit 𑄢𑄣 tel. On trouve l'occlusive simple dans des groupes de consonnes où elle est aujourd'hui aspirée : *kse. bnek*, actuellement *khsè, phnèk*.

soit de la 23<sup>e</sup> année depuis sa naissance. L'inscription du Buddhapada de Sukhodaya (FOURNÈREAU, *Siam ancien*, t. I, p. 249) donne un exemple de cette dernière manière de compter.

(1) Les autres éléments de cette date sont entachés d'inexactitude. A la p. 3 on lit : jeudi, pleine lune du 4<sup>e</sup> mois (phāḡuna). Mais à la fin de l'ouvrage (p. 243), où cet exorde se trouve répété, on lit : jeudi, pleine lune du 10<sup>e</sup> mois (*bhādrapada*, *mṛgaçīranakṣatra*).

(2) *Cambodge*, III, p. 714. M. Aymonier avait été amené à formuler cette théorie pour concilier les termes de l'inscription khmère avec ceux de l'inscription de Jum, qui, d'après la traduction du P. Schmitt, dit qu'en m. s. 1279 (A. D. 1357), le roi Hṛdaya (Lidaiya) ne régnait plus, et qu'on avait déjà sacré roi (son successeur) *Dharmarājādhirāja*. D'après lui, le successeur de Sūrā Thāi, Hṛdaya, ayant pris le pouvoir en 1340 A. D., aurait fait sacrer en même temps comme vice-roi le fils auquel il destinait sa succession (le futur *Dharmarājādhirāja*), ce qui permettait à ce dernier de dire en 1361 A. D. qu'il régnait depuis 22 ans. — On voit que M. Aymonier distinguait Hṛdaya, successeur de Sūrā Thāi, de Sūryavāṃṣa Dharmarāja, successeur de Hṛdaya. Mais cette théorie n'a plus de raison d'être, puisque la traduction du P. Schmitt repose sur un contresens, et que l'inscription de Jum dit nettement qu'en m. s. 1279 (1357 A. D.) le roi Lidaiya régnait à Sājjanālaya-Sukhodaya, avait été sacré et avait reçu le nom de Çri Sūrya Braḥ Māha Dharmarājādhirāja. (Cf la correction de M. Pelliot à la traduction du P. Schmitt, *BFEEO*, IV, p. 259, correction adoptée par M. Petithuguenin, *loc. cit.*, p. 17, et qui s'impose en effet).

(3) Et non à la Bibliothèque Vajirañāṇa, comme le dit M. Petithuguenin, *loc. cit.*, p. 13

Si la langue nous paraît plus souple, plus claire, plus compréhensible que celle des autres inscriptions khmères, c'est apparemment parce que cette stèle traite de sujets qui nous sont plus familiers.

Sauf deux exceptions (*olārika*, B, 2; *thera*, passim), les mots savants sont sanskrits (1) et non pâlis, bien que le bouddhisme dont tout le texte est imprégné soit le bouddhisme singhalais à canon pâli. A l'heure actuelle encore, la langue bouddhique, au Siam comme au Cambodge, emploie plus de mots sanskrits que de mots pâlis.

Ainsi que l'avait déjà remarqué Bergaigne (2), l'écriture est très voisine de celle de la grande stèle sanskrite d'Ankor Vat. A part la difficulté qu'il y a souvent à distinguer le *c* du *p* et du *b*, le déchiffrement en est assez aisé. Ce déchiffrement a été fait à la fois sur l'original et sur les deux estampages de l'École (Camb. 409 et n. 214). Les lectures douteuses sont en italique.

TEXTE

Face A

(1) 1269 çaka kur brah pāda kamrateñ añ Ḷidaiya (2) rāja ta jā brah cau  
 ta brah pāda kamrateñ añ çrī Rāma(3)rāja nām senā bala byūha phon amvi  
 çrī Sajanālaiya — (4) k *erat* phgat phgañ — — bala carat — — brah — lai  
 — — au (5) pañcamī ket jeṣṭha çukrabāra nu kāla stac pandval — — — (6) *nām*  
*balu phon* — — — *jhām cap* grap dvāra tiñ — prahāra sa (7) *tu* — — — —  
 hoñ ° *ton* noḥ dep stac li (8) lā — — — — — brah rājahṛdaya aiçvaryyā — —  
 ya — — ra — (9) *Sukhodaya neḥ* snoñ janaka brah ji viñ — — — — — (10) —  
 — — *ta mān ta çaturdiça* syaṅ mān — — — — — (11) — — — — —  
 — — n — y çrī ya — svetachatra — — (12) abhiṣeka oy nāma brah pāda kam-  
 rateñ añ çrī Çūryya(13)bañça Rāma Mahādharmmarājādhirāja svey — — — —  
 — — — — (14) . . . . . (15) — — — yā — syaṅ thve *saukhya* — — — — —  
 — — — — (16) — — — — — jana — — *phgūñ* barṇa — — — — —  
 — — — — (17) . . . . . neḥ . . . . . (18) . . . . . syaṅ — — — — — (19) — — — — —  
 (20) — — — — — saṃtac pavitra — — — — — — — — — — (21) — — — — —  
 oy dāna jivitra noḥ viñ syaṅ cren — — — — — (22) . . . . . *prāñi* — — — — —  
 (23) . . . . . (24) — — — — — — chloñ — — saṅsāradukha — — — — —  
 — — — — (25-27) . . . . . (28) . . . . . stac . . . . . (29-32) . . . . . (33) . . .  
 [brah pāda kamrateñ a]ñ çrī Çūryyabañça Rāma [Ma](34) hādharmmarājādhirā-  
 ja . . . . . (35-37) . . . . . (38) . . . . . jya . . . . . (39) . . . . . (40) . . . . . phon

(1) Les principales incorrections procèdent d'une confusion constante entre les trois sifflantes ç, ś, s. Noter aussi les formes *skvargga* (B. 29) pour *svarga*, *baddha* (D. 15) pour *baddha*, etc.

(2) *I. S. C. C.*, p. 566.

.... (41) ..... dep stac ..... (42) — — — — çramaṇa brāhmaṇa *tapas-*  
*viyati* — — — (43-47) . . . . . (48) pāda kamrateñ añ çrī Çūryyabañça  
Rāma Mahādharmmarājā[*dhirāja*] (49) . . . . . *tanu* . . . . . (50) — — — — rūpa  
braḥ ḷçvara — — — braḥ aṅga — *paripūrṇa hōṇ* — — (51) — — —  
*modantap* (1) ket āśādha çukrabāra pūrvāśādhaṅkṣa nā — (52) — çrī [sū] ryon-  
nati kāla stac pratiṣṭhā braḥ Maheçvararūpa *Viṣṇurūpa* (53) s — — Devālaya-  
mahākṣetra brai svāy neḥ — — — — — (54) — *tapasvi brāhmaṇa phoṇ pūjā*  
*nitya* — — — dharmma — — — — — (55) . . . . . braḥ pāda kamrateñ añ  
çrī (56) Çūryyabañça Rāma Mahādharmmarājā*dhirāja* drañ braḥ piṭakatraya *āc*  
*ryyaṇ* [ca]

Face B

(1) p rryaṇ braḥ vinaya braḥ abhidharmma toy lokācāryyakṛtyā d[*aṇ*] (2) nep  
ra toy brāhmaṇa tapasvi saṃtec pavitra *nāpta* beda sã(3) strāgama dharmma  
nyāya phoṇ damnep ra jyoisāstra ta ---- dam — (4) ti barṣa māsa çūryyagrāsa  
candragrāsa stec āc tyañ nu sesa (5) braḥ prajñā ta olārika ri phālguṇānta ti gvar  
mok *adhika kroy* nu ça(6) karāja ta *adhika* stec phdik viñ krāl gvar pi *cai*  
*thnas* — — — ñ — — (7) ūpādhikamāsa dina bāra nakṣatra nu sañksepa guḥ  
toy nu *karmmaçi* (ddhi) (8) saṃtec pavitra āc tak āc lap āc lek nām *guṇa* — —  
— — çišya (9) toy nu çiddhi çakti braḥ karmma sap mātṛā prākat çrīyasakṛtū  
*kṛta* (10) leḥḥ nu barṇanā pi sãnvartha ley stac gañ tamrañ svey rājavibhāba ta  
(11) çrī Sajjanālaya Sukhodaya nau chnām 22 lvaḥ ta 1283 çaka chlū saṃtec (12)  
pavitra pre rājapaṇḍita dau aṅjeñ mahāçāmi sañgharāja ta mñ çilā (13) rryyaṇ  
cap braḥ piṭakatraya ta siñ nau Lañkāvīpa ta mñ çilācāryya (14) rū kṣiṇāçraba  
phoṇ creñ aṃvi nagara Canna mok lvaḥ ta mārḡgāntara dep (15) pre silpi laṃtap  
sañ braḥ kuṭi vihāra kamlūñ brai svāy ta mñ 10(16) v diṣa paçcima Sukhodaya  
neḥ prāp rāp cak ksec sanme thve *maday* (17) prabai sap diṣa rū braḥ Viṣṇu-  
karmma git nirmmāna kāla nā—nu nā saṃtec (18) braḥ mahāthera nu bhikṣ[u]-  
sañgha phoṇ mok braḥ pāda kamrateñ añ pre (19) laṃtap slā lāja dyañ dhūpa  
puspa kalpabrksa sañ — — thve pūjā trā(20) p mārḡga pre amātya mantri rāja-  
kula phoṇ dau daldval pūjā sa(21)kkāra aṃvi sruk Chaut mok lvaḥ Jyañ Doñ  
tal sruk Pañ Candra (22) Pañ Bār rvvac lvaḥ Sukhodaya neḥ mvay rvvat dep  
pre pos krā(23) ç jamrah braḥ rājamārḡga aṃvi dvāra ti pūrvva dau lvaḥ dvāra  
ti paçcima tal ta (24) brai svāy nā sañ kuṭi vihāra sthāna syañ tass nu vitāna  
ta vicitra (25) bvaṃ leñ rvvac raçmiyāditya mvat panlāy panlvañ javanikā  
raṃyval — (26) y trā paṃgap antarāla krāl nu bastra pañcaraṅga bvaṃ leñ ti ta  
bu(27)ddhapāda cuḥ ta dharaṇi sap anle thve braḥ pūjā kriyā phoṇ cren  
(28) beg bvaṃ āc ti gaṇanā thā pi iss ley doḥ nu pryap mel braḥ (29) rāja-  
mārḡga noḥ prabai yvar skvarggarūhāna phlū svargga dep ārādhanā ma(30)

(1) Ou *pidantap*.

hāsāmi saṅgharāja eṅval braḥ barṣā iṣṣ traimāsa kāl nu cuñ braḥ (31) barṣā  
 thve mahādāna chloñ braḥ saṃrīt ti çit pralvañ braḥ aṅga braḥ Bu(32)ddha  
 kamrateñ añ pratiṣṭhā duk kantāl sruk Sukhodaya neḥ (33) toy pūrvasthāna  
 braḥ mahādhātu noḥ stap dharmma sap thñai aṃvi mvay (34) ket lvaḥ pūrṇami  
 ta gi rājadrabya ta jā braḥ dāna mās jyañ 10 prā(35)k jyañ 10 khivad lār 10 slā  
 lār 2 cibara kse 4 pāt cacuḥ khney khnal kande(36)l rūv noḥ jākk o ri kriyā  
 dāna par[ī]bara phoñ ta dai ti sot ayat (37) gaṇanā anekaprakāra ° kāla cuñ  
 braḥ barṣā lvaḥ astami ro(38)c buddhabāra punarvasū rksa nā lñāc thñai noḥ  
 braḥ pāda kamrate(39)ñ añ çrī Çūryyabañça Rāma Mahādharmmarājādhirāja  
 kṣamādāna çila (40) jā tāpasabesa ai bnek braḥ subarṇapratimā ti pratiṣṭhā le  
 (41) rājamandira nā stac namaskāra pūjā sap thñai lhey dep añje(42)ñ mahā-  
 sāmi saṅgharāja therānuthera bhikṣ[u]saṅgha phoñ thle(43)ñ le hemaprāsāda  
 rājamandira dep pvas jā sāmaṇera ° (44) kāla nā nu pvas svam çila noḥ braḥ  
 pāda kamrateñ añ çrī (45) Çūryyabañça Rāma Mahādharmmarājādhirāja stac  
 jhar thleñ (46) lek añjuli namaskāra braḥ subarṇapratimā nu braḥ piṭakatva(47)  
 ya ti pratap duk le braḥ rājamandira nu mahāsāmi saṅgharāja (48) adhīsthāna  
 roḥh neḥ nu phala punya ti añ pvas ta sāsana braḥ (49) Buddha kamrateñ añ  
 ruv neḥ añ bvaṃ tṛṣṇā cakrabartīsampatti (50) Indrasampatti Brahmasampatti  
 añ tṛṣṇā svam leñ añ aṃ pān jā (51) braḥ Buddha pi nāṃ satva phoñ chloñ trai-  
 bhava neḥ guḥ adhiṣṭhāna roḥ (52) noḥ lhey dep yok traisaraṇāgama ° ksaṇa  
 noḥ phdai ka (53)rom neḥ kakrek sap diṣa adhiṣṭhāna pvas lhey dep dra(54)ñ  
 braḥ carat cuḥ aṃvi subarṇaprāsāda pādacāra dau lvaḥ ta braḥ (55) brai svāy °  
 nā stec pratiṣṭhā braḥ pāda cuḥ ta dharaṇitala pra(56)thavi neḥ prakamp[ī]ta  
 viñ sap diṣa sot ta rñnoc noḥ

Face C

(1) — — — calaca — thñai — — — — e cuñ . . . . (2) — — ley . . . . kāla . . . .  
 (3) — y — tā — — kṣa . . . . . (4) — — noḥ dep stac . . . . . (5) — — — —  
 mān nāgarāja . . . . . (6-46) . . . . (47) . . . . braḥ janaka oy nāma braḥ —  
 (48) . . . . . rāja — — abhiṣ . ka . . . . . (49) . . . . . rājasampatti  
 . . . . . (50) . . . . . sruk mvay jmoḥ — — — — (51-56) . . . . .

Face D

(1) — — — — — duk ter jeñ *phen* le thnal dau tal (2) — — — — — moh  
 ta jā andil ley o man stac thve (3) — — — — — kāla noḥ pi mān mahāçcaryya  
 rūv noḥ gi (4) — — — — — [pra] listhā çilācārika neḥ leñ ta janagaṇa (5) — — — — —  
 — pre prabai punya pāpa rvvat thve punya (6) — — — — — mān pramāda sap  
 anak ley ° nā phdai karom (7) — — — — — ruv neḥ ilū khmi ru ta mān aṃbe  
 punya dharmma pho(6)ñ *mun* bvaṃ tel yeñ yal ruv neḥ — — yeñ stap ana  
 (9) k *bol* kaṃlūñ dharmma guḥ neḥ ilū pi yal phala punya (10) — — — — — ta byat gvar pi  
 janagaṇa phoñ byāyām — — — — — ça (11) — — — — — sap anak ri pāpa phoñ bvaṃ

gap pi — — ley<sup>o</sup> [ma](12)[hā]thera traipitaka ta mok amvi Laṅkādvīpa siṅ  
nau (13) — sidol toy daksina brai svāy duk braḥ gā(14)[thā sa]rser braḥ  
yasakirtti phon na stac thve braḥ phnva(15)[s] srac cār çilā duk kamlūn bard-  
dhasimā nā brai svā(16)[y to]y [di]sa paçcima Sukhodaya neh.

TRADUCTION

(Face A:) 1269 çaka, (année du) Porc, S. M. Īdaiyarāja, qui est petit-fils de S. M. çrī Rāmarāja, conduisit toutes ses troupes hors de çrī Sajanālaya (1) ..... pourvoir exactement à ..... le vendredi cinquième jour de la lune croissante de jeṣṭha (sic). A ce moment le roi ordonna..... conduire..... sang, prit toutes les portes (?), la hache..... frappa l'ennemi.... Alors ensuite le roi se divertit..... suprématie..... Sukhodaya (?) ..... succédant à son père et à son grand-père..... (Les souverains) des quatre points cardinaux eurent..... (lui donnèrent) le parasol blanc, l'ondoyèrent et lui donnèrent le nom de Braḥ pāda kamratēn añ çrī Sūryavaṃça Rāma Mahādharmarājādhirāja. Il régna..... fit le bonheur de ses sujets (?). S. M. .... octroya la vie sauve à beaucoup (d'entre eux)..... pitié..... traverser les souffrances de la transmigration..... le roi..... S. M. çrī Sūryavaṃça Rāma Mahādharmarājādhirāja ..... Ensuite le roi..... les çramaṇas, les brāhmanes et les ascètes..... S. M. çrī Sūryavaṃça Rāma Mahādharmarājādhirāja ..... une image d'Īçvara.... le saint corps..... terminé..... le vendredi onzième jour (2) de la lune croissante d'āṣāḍha, mansion lunaire de pūrvāṣāḍha, au lever du soleil. A ce moment le roi érigea une image de Maheçvara, une image de Viṣṇu... (dans le temple) Devālayamahākṣetra de ce Bois des Manguiers..... Tous les ascètes et les brāhmanes lui rendent un culte perpétuel..... S. M. çrī Sūryavaṃça Rāma Mahādharmarājādhirāja a étudié intégralement les Trois Corbeilles,

(Face B :) a étudié le Vinaya et l'Abhidharma selon la méthode des maîtres traditionnels, à commencer par les brāhmanes et les ascètes. Le roi connaît (?) le Veda, les traités, les traditions, la loi et les maximes, à commencer par les traités d'astronomie..... les années, les mois, les éclipses de soleil, les éclipses de lune. Le roi sait (tout cela) et le reste. Sa science est immense. Le jour (?) phālguṇānta (3) devant être reculé (?) et (l'ère) çakarāja se trouvant en

(1) On sait que M. de Lajonquière a définitivement identifié cette ville avec les ruines situées au Nord de Sāvānkhālōk (BCA, 1912, p. 85).

(2) Ou treizième si on lit pidantap (bēitondāp). Si l'on admet que cette date se rapporte à l'année m. s. 1269, il faut dire onzième : le 5 jeṣṭha de cette année étant tombé un vendredi, il s'ensuit que c'est le 11 āṣāḍha, et non le 13, qui fut un vendredi.

(3) AYMONT, *Cambodge*, t. II, p. 87, traduit ce terme par « Fête du printemps »

excès (1), le roi corrigea (ces erreurs) et... clairement... (les années) déficientes, (les années) à mois intercalaires, les jours, les nakṣatras, en abrégé et avec succès (?). Le roi enleva, retrancha, ajouta, multiplia (?). . . . élève (?) menant à bien dans tous ses détails cette œuvre proclamant sa gloire. . . . afin que les explications soient conformes au sens (?). Le roi résidait, gouvernait, jouissait de la royauté à Āṣṭī Sajjanālaya-Sukhodaya depuis vingt-deux ans, lorsqu'en 1283 çaka, année du Bœuf, Sa Majesté chargea un pandit royal d'aller inviter un Mahāsami Saṅgharāja, observant les préceptes, ayant étudié intégralement les Trois Corbeilles, résidant dans l'île de Lanḳā et maître en matière de préceptes, tel un kṣiṅāsraṇa. (Lorsque le roi eut entendu dire que ce religieux) avait quitté la ville de Canna (2) et atteint le chemin (menant à

---

(1) Malgré les lacunes du texte et le sens incertain du mot *phdik*, il est évident qu'il s'agit ici d'une réforme du calendrier, motivée en partie par le fait que l'ère se trouvait « en excès (*adhika*) ». Que faut-il entendre par là ?

L'inscription de Jum est datée : m. s. 1279, 5 āṣāḍha, vendredi *kad rao*. On verra tout à l'heure que, d'après l'inscription khmère, le roi Lidaiya entra en religion en m. s. 1283, le 23 d'un mois qui n'est pas nommé, mais que la stèle palie dit être le mois de kārṭika, un mercredi, que la version thaïe nomme *ruaṅ plao*. L'indication des noms thaïs des jours de la semaine va permettre de calculer le nombre exact de jours qui s'est écoulé entre le 5 āṣāḍha 1279 vendredi *kad rao* et le 23 kārṭika 1283 mercredi *ruaṅ plao*. Si, prenant comme point de départ la combinaison vendredi *kad rao*, on examine toutes les combinaisons qui se sont successivement présentées, à savoir : samedi *kod set*, dimanche *ruaṅ kai*, etc. etc., on trouve que la combinaison mercredi *ruaṅ plao* s'est produite une première fois au bout de 292 jours, et s'est ensuite reproduite régulièrement tous les 420 jours. Dans le courant de m. s. 1283 elle s'est donc reproduite au bout de 1552 jours. Or, pour trouver un total de 1552 jours écoulés entre le vendredi 5 āṣāḍha 1279 et le mercredi 23 kārṭika 1283, il faut supposer que toutes les années intermédiaires furent des années ordinaires de 12 mois avec 29 jours au mois de jyaiṣṭha, ou, en d'autres termes, qu'aucune d'elles ne fut ni *adhikamāsa*, ni *adhikavāra*. On arrive exactement à la même conclusion en suivant la marche des jours sur le calendrier A (année ordinaire de 12 mois) de FARAUT (*Astronomie cambodgienne*, p. 134) : en partant de vendredi 5 āṣāḍha 1279, on trouve bien, en 1283, un mercredi au 23 kārṭika, et un total de 1552 jours écoulés.

Cette concordance entre des résultats obtenus par deux méthodes différentes permet d'affirmer que, à Sukhodaya, les années m. s. 1279, 1280, 1281, 1282, 1283, furent toutes des années ordinaires de 12 mois. Or, il est sans exemple dans le comput actuel, tel que l'a décrit Faraut, que cinq années se succèdent sans qu'aucune d'elles soit *adhikamāsa* ou *adhikavāra*. L'anomalie constatée ne peut guère avoir d'autre cause que le besoin d'accélérer la marche du calendrier, qui pour une raison ou pour une autre, devait se trouver en retard. Et c'est sans doute là le sens de l'expression *sakarāja ta adhika*. « L'ère était en excès », c'est-à-dire qu'on comptait trop de jours, ou marchait trop lentement, on était en retard. Le meilleur moyen de rattraper le temps perdu était évidemment de supprimer pendant un certain nombre d'années les mois et les jours intercalaires et c'est en cela que dut consister la réforme du roi Lidaiya. Dans ces conditions, on s'explique pourquoi aucune des dates de cette période n'est vérifiable par la méthode Faraut.

(2) Ou *Can*.

Sukhodaya), il envoya des artisans préparer l'édification de kuṭīs et d'un vihāra à l'Ouest de cette (ville de) Sukhodaya, dans le Bois des Manguiers, qu'il fit aplanir, égaliser, remblayer avec du sable, et rendit, dans toutes les directions, aussi beau qu'une œuvre conçue par Viṣṇukarma. Lorsque l'arrivée du Mahāthera et de l'assemblée des bhikṣus (fut signalée), Sa Majesté fit préparer l'arec <sup>(1)</sup>, le riz éclaté, les cierges, l'encens, les fleurs et les kalpavṛkṣas, édifica... rendre hommage le long du chemin. Elle chargea les ministres, les mandarins et les membre de la famille royale d'aller recevoir (les religieux) et leur rendre hommage, depuis le pays de Chaut <sup>(2)</sup> jusqu'à Jyañ Doñ, puis jusqu'aux pays de Pāñ Candra, Pāñ Bār <sup>(3)</sup>, et finalement jusqu'à cette (ville de) Sukhodaya. Ensuite, (le roi) se hâta <sup>(?)</sup> de faire balayer, nettoyer l'avenue royale à partir de la porte orientale jusqu'à la porte occidentale et au Bois des Manguiers où l'on construisait les kuṭīs et le vihāra ; il fit tendre partout des voiles multicolores, afin d'arrêter les rayons cuisants du soleil, puis il fit attacher des draperies et des festons et ordonna d'étaler (sur le sol), dans les intervalles <sup>(?)</sup>, des étoffes de cinq couleurs, afin que les pieds du Buddha <sup>(4)</sup> ne touchassent la terre en aucun endroit. Il fit pour honorer (les religieux) des préparatifs si nombreux qu'il est impossible de les énumérer tous. Si l'on veut faire une comparaison, (on peut dire que) cette avenue royale était belle comme la voie d'accès au ciel. Ensuite, (le roi) invita le Mahāsāmi Saṅgharāja à entrer en retraite pendant les trois mois de la saison des pluies (varṣā). Au sortir des varṣas, le roi fit de grandes donations ; il inaugura une statue du Buddha en samrit <sup>(5)</sup> fondue sur le modèle de la statue de Notre Seigneur le Saint Buddha érigée au milieu de cette (ville de) Sukhodaya, à l'Est de la Grande Relique. Il écouta la Loi quotidiennement, du premier jour de la lune croissante à la pleine lune <sup>(6)</sup>. Les biens royaux donnés en aumône furent : 10 jyañ <sup>(7)</sup> d'or, 10

(1) Aymonier, *ibid.*, traduit *slā* par « bétel », ce qui est évidemment un lapsus.

(2) Ce nom figure dans l'inscription de Rama Khāmhéng (I. 4) et dans la version thaïe (B. 32) sous la forme Chôt. Le Prince Damrong (*loc. cit.*, p. 86) identifie ce lieu avec l'amphor Mē Sôt, dans le Muāng Tāk.

(3) Pāñ Bār correspond évidemment au moderne Bang Phan, à une quinzaine de kil. au N.-E. de Kamphong Phet (cf. *Ritrāng thian Muāng Phra : Rūāng* [Bangkok, 1907], carte p. 42).

(4) C'est-à dire sans doute les pieds des religieux.

(5) Alliage de cuivre, d'étain et de mercure (BEFEO, XV, 4, p. 17 n. 1).

(6) Probablement du mois de kattika, puisque ces événements sont postérieurs à la *pavāraṇā* qui tombe régulièrement le jour de la pleine lune d'assaya. — La version siamoise dit que le roi écouta la Loi quotidiennement pendant cent jours, ce qui est difficilement explicable.

(7) La version siamoise read 10 jyañ par *hmon nưñ* = 10.000. Le jyañ, si souvent cité par les inscriptions khmères, comprendrait donc mille fois une certaine unité de poids qui reste à déterminer.

jyañ d'argent, 10 lār (1) de *khvad* (2), 2 lār d'arec, 4 liasses (3) de civaras, des bols à aumônes, *cacuḥ* (?), oreillers, coussins, nattes, exactement comme (il vient d'être énuméré). Quant aux divers accessoires de l'offrande, ils furent innombrables et d'une variété infinie. Après la sortie des varṣās, le mercredi huitième jour de la lune décroissante (4), astérisme Punarvasu, vers le soir, Sa Majesté Çrī Sūryavaṃṣa Rāma Mahādharmaṛājādhirāja prit la résolution d'observer les préceptes (5) à la manière d'un ascète, en présence de la statue d'or (6) érigée sur le Palais Royal où le roi faisait quotidiennement ses dévotions. Puis il invita le Mahāsāmi Saṅgharāja ainsi que les theras, anutheras et toute l'assemblée des bhikṣus à monter sur la Tour d'or dans le Palais Royal, et entra en religion en qualité de novice (7). Au moment de prendre le froc et de jurer l'observance des préceptes, Sa Majesté Çrī Sūryavaṃṣa Rāma Mahādharmaṛājādhirāja se tint debout, leva les mains en faisant l'añjali pour rendre hommage à la statue d'or, aux Trois Corbeilles conservées dans le Palais Royal, et au Mahāsāmi Saṅgharāja (8). Puis il prononça ce vœu : « Comme fruit du mérite

---

(1) *Lār* est rendu en siamois par *lā* qui signifie actuellement « million ». Il semble en résulter que *lān* est la prononciation thaïe de ce mot *lār*, que je n'ai pas encore rencontré dans l'épigraphie cambodgienne.

(2) Sur *khvad*, voir le lexique ci-après.

(3) La version siamoise rend le khmèr *kse 4 par si røy*. La liasse de civaras en comptait donc cent.

(4) Du mois de kattika. Cf. le début de la stèle pâlie

(5) Le texte portant *ḡṣamā dāna ḡila*, il semblerait naturel de traduire avec M. Aymonier (*ibid.*, p. 88) : « (Le roi ayant pratiqué) patience, aumône et piété ». Mais la version siamoise ayant *ḡṣamādāna daḡasila*, je crois que *ḡṣamādāna* est une faute pour *samādāna*. En khmèr moderne *smālān səl* est une expression toute faite et d'un usage des plus fréquents signifiant « prendre sur soi d'observer les préceptes ».

(6) M. Aymonier, *ibid.*, traduit : « ouvrit les yeux de la statue d'or ». Il paraît avoir lu avec le P. Schmitt *ves bra bnek*, et rapproche *ves* du khmèr moderne *vāh* « entailler ». Ce rapprochement me paraît phonétiquement impossible. D'autre part je lis *ai bnek* « sous les yeux, en présence de » (cf. *vnek ai ta vraḡ vleñ*, « en présence du Feu sacré », Serments du Phymānākās, *BEFEO*, XIII, 6, p. 12). Quant à *besa*, c'est évidemment le pâli *vesa*. Mon interprétation est d'ailleurs en accord avec la version siamoise qui porte : *ḡsamādāna daḡasila pen lāpasa nā braḡ Buddharūpa*, « observer les dix préceptes, être ascète, devant la statue du Buddha ».

(7) C'est-à-dire que ce soir-là, au Palais Royal, le roi reçut seulement la *pabbajjā*. D'après l'inscription pâlie étudiée plus loin, il reçut l'*upāsampadā*, et par conséquent la qualité de bhikṣu, au Bois des Manguiers (le lendemain matin ? Cf. Face C, traduction de M. Aymonier).

(8) M. Aymonier, *ibid.*, coupe la phrase après *rājamandira* et interprète le *nu* qui vient immédiatement après comme marquant le début d'une nouvelle phrase. Comme conséquence, c'est le Maître qui prononce le vœu et non pas le roi. Cette traduction est impossible. L'expression *añ pvas* « j'entre en religion » n'a de sens que dans la bouche du roi. *Nu* est évidemment copule : le roi salue successivement la statue, les Écritures et le Maître, c'est-à-dire le Buddha, le Dhamma et le Saṅgha. Ici encore la version siamoise, parfaitement claire, confirme mon interprétation.

(que j'acquiers) en entrant ainsi dans la religion de Notre Seigneur le Saint Buddha, je ne désire obtenir ni la puissance d'un souverain cakravartin, ni celle d'Indra, ni celle de Brahmā ; je souhaite seulement de pouvoir devenir un saint Buddha pour aider les êtres à traverser ces trois sortes d'existences (1) ». Après avoir prononcé ce vœu, il prit les Trois Refuges : à ce moment la terre trembla dans toutes les directions. Lorsqu'il eut prononcé son vœu et qu'il eut reçu l'ordination, il descendit (2) de la Tour d'or et se rendit à pied au Bois des Manguiers. Lorsque le roi posa le pied sur la terre, celle-ci trembla à nouveau dans toutes les directions. Durant cette quinzaine obscure

(Face C) (3)..... jour..... sortir..... alors le roi..... il y eut un roi des Nāgas..... son père, donner le nom de Braḥ..... roi..... sacre..... puissance royale..... un pays nommé.....

(Face D)... la barque, et marcha de plain pied sur la chaussée jusqu'à..... le roi fit..... à ce moment, il y eut ainsi un grand prodige..... ériger cette stèle de pierre afin que les gens..... les mérites et le mal..... se hâter de (?) faire de bonnes œuvres..... mépriser tous les gens sur cette terre..... ainsi maintenant, subitement, il y a des actions méritoires et conformes à la Loi ; auparavant, nous n'avions jamais vu pareille chose..... Nous écoutons les gens prêcher la Loi, afin de comprendre clairement les fruits des bonnes œuvres. Il convient que les gens s'efforcent... les péchés qu'il convient de ne pas commettre (?). Le Mahāthera, (versé dans les) Saintes Ecritures, qui est venu de l'île de Laṅkā et réside à... sidol, au Sud du Bois des Manguiers, a composé de saintes gāthās, écrit la gloire et la renommée du roi là où il est entré dans les ordres ; il a gravé une stèle et l'a placée dans l'enceinte consacrée du Bois des Manguiers, à l'Ouest de cette (ville de) Sukhodaya.

#### LEXIQUE.

(Ce lexique donne la liste des mots khmèrs, avec leur traduction, leur forme en cambodgien moderne, et les références. Les mots dont la lecture est douteuse ont été omis à dessein.)

(1) Les trois *bhava* sont : *kāma bhava* « existence sensuelle », *rūpa bhava* « existence corporelle », *arūpa bhava* « existence incorporelle ».

(2) M. Aymonier, *ibid.*, p. 89, traduit *draṅ braḥ carat* par « tenant une canne à la main », identifiant *carat* avec kh. mod. *črāl*. Je crois que c'est tout simplement le skt *carati* « marcher ».

(3) Sur cette face, M. Aymonier, *ibid.*, p. 89, lit : « ... les étoiles et les arbres... ce matin le roi entra dans les ordres en qualité de Bhiksu ... alors il y eut un nagarāja... en ce Sukhodaya... la population... grand prodige... le Seigneur et Maître... l'auguste Père donna... le roi alla fonder un pays... »

<i>añ,</i>	« Je » <i>añ</i> ; B, 48-50. Kamrateñ <i>añ</i> , « Monseigneur » ; A, 1, 2, 12, 48, 50 ; B, 18, 32, 39.
<i>añjeñ,</i>	« inviter » = <i>añcòñ</i> ; B, 12, 41.
<i>andil,</i>	? ; D, 2.
<i>anle,</i>	« lieu » = <i>anlò</i> ; B, 27.
<i>anlak,</i>	« homme » = <i>nāk</i> ; D, 6, 8, 11.
<i>ayal,</i>	« sans » = <i>ăt</i> et <i>ĕit</i> ; B, 36.
<i>āc,</i>	« pouvoir » = <i>āc</i> ; B, 4, 8, 28.
<i>lū,</i>	« maintenant » = <i>ellòv</i> ; D, 7, 9.
<i>īs<sup>s</sup>,</i>	« tout, complètement » = <i>ās</i> ou <i>ĕis</i> ; B, 28 <i>thū pi ĩs<sup>s</sup></i> . « dire complètement », 30 <i>īs<sup>s</sup> traimāsa</i> « les trois mois entiers.
<i>ai,</i>	« en » = <i>ai (da)</i> ; B, 40 <i>ai bnek</i> « sous les yeux, en présence ».
<i>oy,</i>	« donner » = <i>òy</i> ; A, 12, C, 47.
<i>aṃ,</i>	? ; B, 50.
<i>aṃbe,</i>	« action, résultat » = <i>aṃpo</i> ; D, 7.
<i>aṃvi,</i>	« de, hors de, depuis » = <i>aṃpi</i> ; A, 3 ; B, 5, 14, 21, 23, 33, 54 ; D, 12.
<i>kakrek,</i>	« trembler » = <i>kakròk</i> ; B, 53.
<i>kantāl,</i>	« milieu » = <i>kandāl</i> ; B, 32.
<i>kandel,</i>	« natte » = <i>kantél</i> ; B, 35.
<i>kamrateñ,</i>	« Seigneur » ; A, 1, 2, 12, 48, 55 ; B, 18, 32, 38, etc.
<i>karom,</i>	« en bas » = <i>kròm</i> , dans l'expression <i>phdai karom</i> « la surface inférieure, la terre » ; B, 52 ; D, 6.
<i>kur,</i>	« (année du) Porc » = <i>kòr</i> ; A, 1.
<i>ket,</i>	« jour de la lune croissante » = <i>kòt</i> ; A, 5, 51 ; B, 34.
<i>kamlūñ, kamlvāñ,</i>	« dans » = <i>kamlòñ</i> ; B, 15 ; D, 9, 15.
<i>krāl,</i>	« étendre » = <i>krāl</i> ; B, 26. — (?) B, 6.
<i>krāç,</i>	« nettoyer » = camb. <i>cràs</i> (?), siamois <i>krāl</i> ; B, 22 <i>bos</i> <i>krāç</i> , « balayer ».
<i>kse,</i>	« lien, liasse » = <i>khsè</i> ; B, 35 <i>cibara kse</i> 4 « 4 liasses de <i>cīvaras</i> ».
<i>ksec,</i>	« sable » = <i>khsāc</i> ; B, 16.
<i>khnal,</i>	« coussin » = <i>khnāl</i> ; B, 35.
<i>khney,</i>	« oreiller » = <i>khnòy</i> ; B, 35.
<i>khmi,</i>	« promptement » (?) = <i>khmèi</i> ; D, 7.
<i>khvad,</i>	mot de sens inconnu. Dans la version siamoise, il est rendu par <i>pīy</i> , orthographe ancienne de <i>biā</i> , selon M. Bradley qui prend ce mot dans le sens actuel de « cauris » et traduit <i>mī bnaṃ pīyy mī bnaṃ hmāk</i> par

« there are all sorts <sup>(1)</sup> of money, all sorts of fruits. » (J. Siam Soc., VI, 1909, p. 27). Mais l'inscription khmère et sa version thaïe remettent en question le sens du mot *pīy* dans l'expression *pīy ... hmāk*, puisque th. *hmāk* y correspond à kh. *slā* qui a le sens restreint de « arec ». *Pīy ... hmāk* a évidemment la même signification dans l'inscription de Rāma Khāmhēng que dans la version siamoise : dans les deux textes il s'agit d'offrandes aux religieux. Puisqu'ici *hmāk* a sûrement le sens d'arec, il est probable que *pīy* = kh. *khvad* désigne un objet employé au même usage que l'arec. M. Aymonier songeait à « bétel » (*Cambodge*, t. II, p. 88, n. 1). Mais à cette époque les Siamois appelaient le bétel *phlu* comme de nos jours (Cf. Inscr. de Rāma Khāmhēng, l. 37 *pā hmāk pā blū*). Le sens du mot *khvad* reste donc à déterminer.

*gāñ,*  
*gāp,*

« résider » = *kōñ* ; B, 10.  
« il convient » = *kāp* ; D, 11 dans l'expression *bvaṃ*  
*gāp pi* « il ne faut pas ».

*gi,*  
*git,*  
*guh,*  
*grap,*  
*gvar,*

« à savoir » = *ku* ; B, 34 *ta gi* « voici » ; D, 3.  
« penser » = *kīt* ; B, 17.  
particule finale ou emphatique ; B, 7, 51 ; D, 9.  
« tous, au complet » = *krūp* ; A, 6 ; B, 26.  
« il convient » = *kūor* ; B, 5, 6 ; D, 10 *gvar pi* « il convient de ».

*cak,*  
*cacuḥ,*  
*cap,*  
*cār,*  
*cuñ,*

« verser » = *cāk* ; B, 16 *cak ksec* « remblayer ».  
? ; B, 35.  
« complet » = *cāp* ; B, 13.  
« graver » = *cār* ; D, 15.  
« sortir » = *cēñ* ; B, 30, 37, *cuñ braḥ barṣa* « sortir des varṣās » ; C, 1.

*cuḥ,*  
*cau,*  
*creñ,*  
*cren,*  
*eval,*  
*chnām.*

« descendre » = *cōḥ* ; B, 27, 54, 55.  
« petit-fils » = *cāu* ; A, 2.  
« sortir » (?) ; B, 14.  
« beaucoup » = *cōrōn* ; A, 21 ; B, 27.  
« entrer » = *cōl* ; B, 30.  
« année » = *chnām* ; B, 11.

(1) *Bvaṃ* est le mot cambodgien « montagne » et doit être rendu par « monceau » (Cf. BEFEO, XVI, 3, p. 24, n. 1).

*chlū,*  
*chloñ,*

« (année du) Bœuf » = *chlōv* ; B, 11.

« traverser » = *chlan* ; A, 24 ; B, 31 dans le sens de transmettre (les mérites), c'est-à-dire inaugurer : *chloñ brah samrit* « inaugurer une statue de samrit » ; 51 *chloñ traibhaba* « traverser les trois conditions d'existence ».

*jā,*  
*jāk<sup>k</sup>,*  
*ji,*  
*jeñ,*  
*jaṇrah,*  
*jmoh,*  
*jyan,*  
*jhar,*  
*ta.*

« être » = *čā* ; A, 2 ; B, 34, 40, 43, 50 ; D, 2.

« sûrement, exactement » = *čāk* ; B, 36.

« aïeul » = *či* ; A, 9.

« pied » = *coñ* ; D, 1.

« nettoyer » = *comrah* ; B, 23.

« nom » = *čmòh* ; C, 50.

mesure de poids ; B, 34, 35.

« se tenir debout » = *čhor* ; B, 45.

1° Pronom relatif ; A, 2 ; B, 5, 6, 12, 13, 15, 24, 34 ; D, 2, 7, 10, 12. — 2° Signe du locatif ; A, 10 ; B, 10, 27, 48, 55, 56. — 3° Particule jointe à diverses conjonctions : *tal ta* « jusqu'à » B, 23 ; *lvah ta* jusqu'à B, 11, 14, 54 ; *leñ ta* « puisse » (optatif) B, 26 ; D, 4.

*tak,*  
*ta gi,*  
*ta dai,*  
*tal,*  
*tas<sup>s</sup>,*  
*ti.*

« enlever » = *dak* ; B, 8.

« voici » ; B, 34.

« autre » = *da lei* ; B, 36.

« jusqu'à » = *dāl* ; B, 21, 23 ; D, 1.

« étendre » = *dàs* ; B, 24.

1° conjonction : B, 26 *bvaṃ leñ ti* « pour que ... ne pas », 28 *bvaṃ äc ti gaṇanā* « ne pas pouvoir compter ». — 2° Sorte de pronom relatif ; B, 5, 31, 48. — avec sens locatif, B, 23 *ti pūrva* « qui est à l'est », 40 *ti pratisthā* « qui est élevée », 47 *ti pratap duk* « qui est rangé ». — 3° Particule renforçant l'expression *ta dai* ; B, 36 *ta dai ti* « autre ».

*tiñ,*  
*ter,*  
*tel,*  
*toy,*

« hache » = *děñ* ; A, 6.

« marcher » = *dòr* ; D, 1.

« déjà » = *dèl* ; D, 8 *bvaṃ tel* « jamais ».

« selon » = *dòy* ; B, 1, 2 ; 7 et 9 *toynu*. — prenant le sens locatif quand il est suivi du nom d'un des points cardinaux ; B, 15, 33 ; D, 13.

*taṃrañ,*  
*tyañ,*  
*trā,*  
*trāp,*  
*thā,*

« diriger, gouverner » = *damroñ* ; B, 10.

« savoir » = *děñ* ; B, 4.

« fixer » = *trā* ; B, 26 *trā paṃgap* « ordonner ».

« suivant, le long de » = *trāp* (?) ; B, 19.

« dire » = *thā* ; B, 28.

<i>thñai,</i>	« jour » = <i>thñai</i> ; B, 33, 38, 41 ; C, 1.
<i>thnal,</i>	« chaussée » = <i>thñäl</i> ; D, 1.
<i>thnas,</i>	« clairement » = siamois <i>thñänät</i> ; B, 6.
<i>thleñ,</i>	« monter » ; B, 42, 45.
<i>thve,</i>	« faire » = <i>thvor</i> ; A, 15 ; B, 16, 19, 27 ; D, 2, 5, 14.
<i>dantap,</i>	« dix (en composition) » = <i>tondäp</i> , A, 51.
<i>daldval,</i>	« recevoir » = <i>totùol</i> ; B, 20.
<i>duk,</i>	1° « placer » = <i>lük</i> ; B, 32, 47 ; D, 13. — 2° « composer », D, 15 <i>duk brah gāthā</i> « composer de saintes <i>gāthās</i> ». Cf. <i>duk çloka</i> , Inscr. de Bāt Čūm (JA., 1908 [2], p. 229, 233) : d'où le moderne <i>tāmnik</i> « composition poétique ».
<i>duk,</i>	« jonque » = <i>tuk</i> ; D, 1 (hypothétique, le contexte manquant).
<i>dep,</i>	« ensuite, alors » = <i>top</i> ; A, 7, 41 ; B, 14, 22, 29, 41, 43, 52, 53 ; C, 4.
<i>dai,</i>	Cf. <i>ta dai</i> .
<i>doh,</i>	« si » = <i>tòh</i> ; B, 28 <i>doh nu pryap</i> « si l'on compare ».
<i>dau,</i>	« aller » = <i>tou</i> ; B, 12, 20, 23, 54 ; D, 1.
<i>damnep,</i>	« à commencer par » = <i>tomnop</i> ; B, 1, 3 <i>damnep ra</i> .
<i>dyan,</i>	« cierge » = <i>tien</i> ; B, 19.
<i>drañ,</i>	Particule indiquant une action faite par le roi = <i>tron</i> ; A, 56 ; B, 53.
<i>nā.</i>	Signe du locatif. — 1° de lieu, B, 34 <i>brai svāy nā sañ</i> « le bois des manguiers où l'on construisit », 41 ; D, 6 (?), 15 ; — 2° de temps, A, 51 ; B, 17, 38 <i>nā lñāc</i> « au soir », 44 <i>kāl nā</i> « lorsque », 55 ; D, 14.
<i>nu,</i>	1° Particule indiquant le début d'une période ; A 5 ; B, 48. — 2° Copule = <i>nou</i> ; B, 5, 18, 46, 47. — 3° Signe de l'accusatif = <i>nou</i> ; B, 24 <i>tas<sup>s</sup> nu vitāna</i> « tendre des voiles », 26 <i>krāl nu bastra</i> « étendre des étoffes ». — 4° « avec » ; B, 4, 7, 9 <i>toy nu</i> . — 5° Particule servant à soutenir une autre conjonction : B, 10 <i>leh<sup>h</sup> nu</i> « afin que » ; B, 44 <i>kāla nā nu</i> , 30 <i>kāl nu</i> « lorsque » ; B, 28 <i>doh nu</i> « si ».
<i>neh,</i>	« ceci » = <i>nèh</i> ; A, 17, 53 ; B, 16, 22, 32, etc. ; D, 4, etc.
<i>noh,</i>	« cela » = <i>nòh</i> ; A, 7, 21 ; B, 29, 33, 36, etc. ; C, 4 ; D, 3, etc.
<i>nau,</i>	« demeurer » = <i>nou</i> ; B, 11, 13 ; D, 12.
<i>nām,</i>	« conduire » = <i>nām</i> ; A, 3 ; B, 8, 51.
<i>pandval,</i>	« ordonner » = <i>bantul</i> ; A, 5.

<i>panlây,</i> <i>pànvañ</i>	« attacher » = <i>bunlây</i> ; B, 25. mot de sens douteux dont la lecture n'est pas certaine. Il paraît apparenté à <i>pralvañ</i> et servir d'euphonique à <i>panlây</i> ; B, 25.
<i>pān,</i> <i>pī,</i>	« pouvoir, obtenir de » = <i>bān</i> ; B, 50. 1° « afin de » ; B, 6, 28 <i>thā pi is<sup>s</sup></i> « dire complètement », 51 ; D, 10, 11. — 2° Particule de sens incertain ; B, 10 ; D, 3, 9.
<i>pos,</i> <i>paṅgap,</i> <i>pratap,</i> <i>prabai,</i> <i>pralvañ,</i> <i>prāk,</i> <i>prākat,</i> <i>prāp,</i> <i>pre,</i> <i>pryap,</i> <i>pvas,</i> <i>phoñ,</i>	« balayer » = <i>bōs</i> ; B, 22. « ordonner » = <i>bañkāp</i> ; B, 26. « ranger » = <i>pradāp</i> ; B, 47. « beau » = <i>prapei</i> ; B, 17, 29 ; D, 5. « étendre » = <i>pralōñ</i> ; B, 31. « argent » = <i>prāk</i> ; B, 24. « sûr » = <i>prākāt</i> ; B, 9. « aplanir » = <i>prāp</i> ; B, 16. « envoyer, charger de » = <i>prōr</i> ; B, 22, 25, 28, etc. ; D, 5. « comparer » = <i>prīep</i> ; B, 28. « entrer en religion » = <i>buos</i> ; B, 43, 44, 48, 53. « tous, aussi » = <i>phuñ</i> ; A, 3, 40, 53 ; B, 3, 14, 18, 20, etc. ; D, 7, 10, 11.
<i>phgañ,</i> <i>phgat,</i> <i>phdik,</i> <i>phdai,</i>	euphonique de <i>phgat</i> ; A, 4. « pourvoir exactement » = <i>phkōt (phkōñ)</i> ; A, 4. « corriger (?) » ; B, 6. « surface » = <i>phtei</i> ; B, 52 et D, 6 <i>phdai karom</i> « la terre ».
<i>phnvas,</i> <i>phlū,</i> <i>beg,</i> <i>bnek,</i>	« ordination » = <i>phnuos</i> ; D, 14. « chemin » <i>phlōv</i> ; B, 29. « très » = <i>pék</i> ; B, 28 <i>cren beg</i> « beaucoup ». « œil » = <i>phnék</i> ; B, 40 <i>ai bnek</i> « sous l'œil, en présence de ».
<i>byat,</i> <i>brai,</i> <i>brah</i> <i>bvaṃ,</i> <i>man,</i> <i>mān,</i>	« exact » = <i>pīt</i> ; D, 10. « forêt » = <i>prei</i> ; A, 53 ; B, 15, 24, 55 ; D, 13, 15. « saint » = <i>práh</i> , <i>passim</i> . négation = <i>pūṃ</i> ; B, 25, 26, 28, 49 ; D, 11, 18. Particule initiale ; D, 2.
<i>mās,</i> <i>mel,</i> <i>mok,</i> <i>moḥ,</i> <i>mval.</i>	« (y) avoir » = <i>mān</i> ; A, 10 ; B, 12, 13, 15 ; C, 5 ; D, 3, 6, 7. « or » = <i>mās</i> ; B, 34. « regarder » = <i>moḥ</i> ; B, 28. « venir » = <i>mok</i> ; B, 5, 14, 18, etc. ; D, 12. Particule de sens incertain, le contexte manquant ; D, 2. « cuisant, ardent » = <i>mūt</i> ; B, 25.

*mvay,*  
*yal,*  
*yeñ.*  
*yok,*  
*yvar,*  
*ra.*

« un » = *mûoy* ; B, 22, 33 ; C, 50.  
« voir, comprendre » = *yol* ; D, 8, 9.  
« nous » = *yoñ* ; B, 8.  
« prendre » = *yok* ; B, 52.  
« comme » ; B, 29.

Particule renforçant certains adverbes ou pronoms ayant un sens distributif ; B, 2, 3 *damnep ra* (Cf. *damnepra, khlahra*, inscr. de Sdök kak thom, C. 68 ; D, 17, 66-67 in *BEFEO*, XV [2], p. 71, 72, 75 ; *didaira*, serments du Phimänäkäs, *Ibid.*, XIII [6], p. 12.)

*râp,*  
*ri,*  
*ru,*  
*rû (v),*  
*roc,*  
*roh,*

« égaliser » = *râp* ; B, 16.  
« quant à » = *ri* ; B, 5, 36.  
(?), D, 7.  
« comme, tel que » ; B, 14, 17, 36, 49 ; D, 3, 7, 8.  
« jour de la lune décroissante » = *rôc* ; B, 37.

Déterminatif introduisant un discours au style direct ou en marquant la fin ; B, 48 *roh neh* « le vœu que voici » ; 51 *roh noh* « (le vœu) que voilà ».

*ramyval.*  
*rñnoc.*  
*ryyan,*  
*rvvac.*

« festons » = *romvâol* ; B, 25.  
« quinzaine obscure » = *ronôc* ; B, 56.  
« apprendre » = *rïen* ; A, 56 ; B, 1, 13.  
« enfin » = *rûoc* ; B, 22. — « parvenir à pénétrer » ; B, 25 *bvam leñ rvvac* « pour ne pas laisser pénétrer ».

*rvval,*  
*lap,*  
*lâr,*

« vite » = siamois *ruet* (?) ; B, 22 ; D, 5.  
« effacer » = *löp* ; B, 8.  
mesure de quantité, en particulier pour l'arec ; B, 35.

*le,*  
*lek,*  
*leñ,*

« sur » = *lor* ; B, 40, 43, 47 ; D, 1.  
« lever » = *lo'k* ; B, 46. — « ajouter » ? ; B, 8.  
Signe de l'optatif = *leñ* (*lè*) ; B, 25 et 26 *bvam leñ* « pour que... ne pas », 50 *svam leñ* « je demande que » ; D, 4.

*ley, they,*

Particule finale ; B, 10, 28, 41, 52, 53 ; C, 2 ; D, 2, 6, 11.

*leh<sup>h</sup>,*

« afin que » ; B, 10. (Cf. Serments du Phimänäkäs : *leha yeñ slâp* « puissions-nous mourir », *BEFEO*, XIII, 6, p. 12 ; Stèle de Sdök kak thom, C. 72 : *leha leñ kampi* « afin que... ne pas », *BEFEO*, XV, 2, p. 71, 88, 106.)

*lamtup,*  
*lñac,*  
*lvah,*

« préparer » = *lomdâp*, B, 15, 19.  
« soir » = *lñac*, B, 38.  
« jusque » = *lvah* ; B, 11, 14, 21, etc.

<i>viñ</i> ,	« de nouveau » = <i>viñ</i> ; A, 9, 21 ; B, 6, 56.
<i>çit</i> ,	« fondre » = <i>sət</i> ; B, 31.
<i>sañ</i> ,	« édifier » = <i>sàñ</i> ; B, 15, 19, 24.
<i>sanme</i> ,	« égaliser » ; B, 16 (dérivé de <i>sme</i> = <i>smò</i> « égal »).
<i>sap</i> ,	« tout » = <i>săp</i> ; B, 9, 17, 27, 33, 41, etc.
<i>sarser</i> ,	« écrire » = <i>sarser</i> ; D, 14.
<i>siñ</i> ,	« demeurer (en parlant d'un moine) » = <i>sěñ</i> ; B, 13 ; D, 12.
<i>sol</i> ,	« encore » = <i>sòt</i> ; B, 36, 56.
<i>saṃtac</i> , <i>saṃtec</i> ,	Titre royal = <i>saṃteç</i> ; A, 20 ; B, 2, 8, 11, etc.
<i>saṃrit</i> ,	« alliage de cuivre, d'étain et de mercure » = <i>saṃ-</i> <i>rit</i> ; B, 31.
<i>stac</i> , <i>stec</i> ,	« roi » = <i>sdăc</i> , <i>sdec</i> ; A, 5, 7, 28, 41, 52 ; B, 10, 41, 45 ; C, 4 ; D, 2, 14.
<i>stap</i> ,	« écouter » = <i>sdăp</i> ; B, 33 ; D, 8.
<i>snoñ</i> ,	« remplacer » = <i>snañ</i> ; A, 9.
<i>syañ</i> ,	Pronom = <i>sěñ</i> ; A, 10, 15, 18, 21 ; B, 24.
<i>srac</i> ,	« fini » = <i>srăc</i> ; D, 15.
<i>sruk</i> ,	« pays » = <i>srők</i> ; B, 21, 32 ; C, 50.
<i>slā</i> ,	« avec » = <i>slā</i> ; B, 19, 35.
<i>svāy</i> ,	« manguiier » = <i>svāy</i> ; A, 53 ; B, 15, 24, 55 ; D, 13, 15.
<i>svey</i> ,	« manger » = <i>sòy</i> ; B, 10 <i>svey rājavibhaba</i> « ré- gner ».
<i>svaṃ</i> ,	« demander » = <i>sóm</i> ; B, 44, 50.
<i>hoñ</i> ,	particule marquant la fin d'une période = <i>hòñ</i> ; A, 7.

La stèle où est gravé le texte thaï, et qui est conservée au Vat Phrā: Kèo, a été très exactement décrite par M. de Lajonquière (1) comme « une stèle rectangulaire en grès rose, mesurant 0 m. 25 sur 0 m. 27 de section horizontale et 0 m. 80 de hauteur, se terminant par un pyramidion brut, et portant des inscriptions sur trois de ces faces, la quatrième ayant été usée par l'aiguillage des couteaux ». Des trois faces conservées, la première et la troisième (A et C) sont en assez bon état ; la deuxième (B) est très ruinée. A compte 35 lignes, B 37 et C 40.

(1) *BCAI*, 1912, p. 52.

Pour la transcription de ce texte, j'ai adopté le système usité pour le sanskrit, sans tenir compte de la prononciation siamoise. Les voyelles étrangères à l'alphabet sanskrit sont rendues de la façon suivante :

+ u<sup>4</sup> (1), + ̄ o, ̄ e, ̄ o, ̄ u<sup>4</sup> ura, ̄ ū ia, ̄ a<sup>4</sup> ao,  
 (̄ ai), ̄ ai, + ä.

Parmi les consonnes je distingue

𑖛 p de 𑖛 p, 𑖜 t de 𑖜 t, 𑖞 r de 𑖞 r.

𑖛 et 𑖜 étant pratiquement indiscernables l'un de l'autre, je transcris partout : j. Je n'ai pas employé de signe spécial pour 𑖞 qui n'apparaît que dans 𑖞𑖛 (A, 21, 27 et C, 14).

Les accents + et <sup>4</sup> sont indiqués d'une façon très irrégulière. Le premier se rencontre dans les mots *thōn* (A, 3), *khā* (A, 20), *phū* (C, 2), *lēv* (C, 8), *cao* (C, 10), *rōy* (C, 16), *lē* (C, 20); *nann* (C, 33. 35); le second dans : *grai* (A, 10. 17), *dan* (A, 17), *dao* (A, 20), *pa* (A, 17. 20. 22. 23. 26). *ka* (A, 20. 22. 26. 29; C, 20), *buñ* (A, 22), *khā* (A, 27), *at* (A, 30).

#### TEXTE

#### Face A

(1) — — — (2) *kōn dī hñī pen rāja* — — — — — (2) — — — *brañā Rāmarāja*  
*phū pen pū n* — — — (3) — — — *k mai mvañ fūñ nī pen thōñ tū* — — — (4)  
 — — — *kē kaṃ mra lun nī brañā* (3) — — — (5) — — — *rū brah̄ piṭakatraya*  
*tai khun [sv]e[y]* (6) *rāja nai mrañ çrī Sajjānālaya [Sukho]*(7)*daya dēn pū*  
*dēn ba fūñ pe[n]* (8) *[dā]v pen brañā purañ tavann ō[k tava]*(9)*nn tak hvva nōn*  
*tīn nōn t* — — (10) — — *ñ mī cai grai cai rakk ao makuṭa* — — (11) — — —  
*y çrī svetracatra mā yatt yañ* — — (12) — — — *k hai pen dāv pen brañā dañ*  
*(13)[ñ] hlāy ciñ sanamat khun jur çrī Sūryaba*(14)*[ñ]ça Rāma Mahādharm-*  
*marājādhirāja sve[y]* (15) *rāja jōp tvay dasabiddharājadharmma* (16) — — —  
*prānī kē brai fā khā dai daññ h*(17)*lāy hen khao dan pa grai bīn hen* (18) *sīn*  
*dan pa grai tot ba tāy vai kē lū*(19)*[k] bī tāy vai kē nōñ jur phū tai phit vāñ*  
*(20) — — — ñ rām dao tai kalī pa hōñ khā fann* (21) — — — *sakk gāp jur* (?)  
*tai khā sōk khā sura h*(22)*vva buñ hvva rap kalī pa khā pa tī ñōm ao* (23) —

(1) La voyelle *u* est souvent impossible à distinguer de *r*.

(2) Le caractère précédent *k* est un *a*. Peut-être faut-il restituer *mra*.

(3) Le caractère suivant *ñā* était probablement un *ñi*, la première lettre du nom du roi *Īdaiya*.

yañ mā khun pa hai thoñ dī chip dī hāy jur (24) — — fūñ yiy gat yiy gū kē tan  
 tai fūñ sai (25) — — n nai plā ayā nai khao hai kin lē cakk (26) h[ai] thoñ  
 dī lam dī tày taññ ann kali pa h(27)[ōñ] khā hōñ tī sakk gāp ñōm pros (28)  
 — — ñ doraḥ kē tan taññ ann hlāy thā (29) — — kē kaṃ jur cakk napp ka lē  
 mī thvan hy (30) — — — at nra at cai kē ann boñ gyal (31) — — āc gyal  
 taññ ann bura cakk (32) — — ñ pen braḥ Buddha cuñ cakk ao fū(33)[ñ] — —  
 daññ hlāy khām sañsāradukha nī vañ (34) — — n ñā vā cakk khā phū khā gan  
 ley jur — — (35) — — khā ann tai ann ñaññ pen — — —

Face B

(1-6) . . . . . (7) . . . . . khōñ . . . . . (8) <sup>a</sup>yū . . . . .  
 (9) . . . . . hā Dhammarājā . . . . . (10-11) . . . . . (12) . . . . .  
 . . . . . napp ann tē (13) . . . . . (14) . . . . . jin napp lē mī thvan ji  
 (15) . . . . . y dharmma ka ba (16) . . . . . stūpa cetiya plūk braḥ çrī Mahā  
 (17) — — — — — kē kaṃ napp (18) — — — — <sup>a</sup>yū [svey] rāja nai murañ  
 çrī Sajja(19)[nālaiya] Çukho[daya] — — — — ñi sip sōñ khao çakarā(20)[ja]  
 1283 — — — — hai — añjeñ mahāsā(21)[mī] sañgharāja mī silācāra lē rū braḥ  
 piṭakat(22)[raya] — — — — — nakk fūñ mahāsāmi ann (23) ayū nai — —  
 Lañkadipa ann mī silācāra taññ (24) . . . . . tē — — — — nn (25) . . . . .  
 kuṭṭi bihāra nai pā mvañ nī lū sa (26) . . . . . sī — ñ braḥ Bisṇukarmma  
 (27) . . . . . braḥ ma (28) . . . . . (29) . . . . . tōk mai tai hōñ  
 (30) . . . . . sōñ — (31) . . . . . khun pai — — (32) . . . . . murañ  
 chōt mā (33) . . . . . (34) . . . . . lēv thoñ murañ çrī (35) Çukhodai  
 . . . . . nī ñōm k — — — — — (36) . . . . . nap hai tavann — (37)  
 — — — — ñ yō . . . . .

Face C

(1) val tōk mai — — — — — (2) ao phā pañcaraṅga ann  
 ñām pū — — — — — (3) n sakk hēñ jur cakk napp tē — — — — — (4) nann  
 tvay māk kvā jin klāv tī — — — — — (5) lay phī cakk pryap pai tū han dāñ nann  
 ñām (6) tññ han dāñ nai murañ fā ciñ ā(7)rādhanā Mahāsāmi Sañgharāja khao  
 barṣā sin (8) traīmāsa mura lēv òk barṣā ciñ kadāṃ ma(9)hādāna chlōñ braḥ  
 samrit ann bla — — (10) tan braḥ Buddha cao rao ann prati [sthā k](11)lāñ  
 murañ Çukhodaiya jin lvañ tavann [ō](12)k braḥ çrī Ratanamahādhātu nann  
 ch[lōñ lēv s](13)tapp dharmma duk vann thvan rōy vann — — — (14) lēv krayā  
 dāna gāp nann dōñ hmōñ (15) niñ ñōñ hmōñ niñ pīy sip lāñ hmā(16)[k si]p  
 lāñ phā cībara sī rōy pāl sī rōy [hmōñ] (17) nāñ sī rōy hmōñ nōñ sī rōy fū[ñ]  
 — — — (18) gurañ krayā pūjā dāñ hlāy — — — — — (17) l[é] mī thvan tē ann  
 fūñ lūk dāna — — — — — (18) mā jōy cakk napp lē mī tai lē ann [g](19)rurañ  
 kadāṃ pūjā Mahāsāmi Sañgharāja cakk napp (20) ka lē mī thvan mura òk barṣā  
 lēv — — (21) vann buddhabāra han dai rvañ plao pū[nar](27)bbasunakṣatra

mura tavann ien — — [b](23)rah Buddha cao rao khao nirbāna mā tho[ñ  
van](24)n pvas nann tai bann kao roy hā pi — — — (25) napp tvay vann  
tē brah nirbāna [mā thoñ] (26) vann pvas nann tai hak sēn kao hmon (27) hā  
bann hak rōy vann niñ bra[ñā] ɣri Sū(28)ryabañça Rāma Mahādharmarājā-  
dhirāja — — — (29) hā ksamādāna daçasila pen tāpasa — — — (30) nā brah  
Buddharūpa dōn ann [prafis](31)thā vai hnura rājamadira ān tan tēñ — — — (32)  
vann nann lē lēv cīn añjeñ Mahāsāmi Sat(33)ñgharājā tvay therānuthera bhik-  
[su]sañgha [dāñ hlā](34)y khun mura thoñ rājamadira — — òñ — (35) pvas  
pen sāmānera dī nann mura — — — — (36) sila nān brañā ɣri Sūr[y]abañça  
Rāma Dha[rmmarājā](37)dhirāja cīn cakk ayun ña mur nap brah — — — —  
(38) dōn nap dāñ brah pitakatraya — — — — — (39) — [v]ai dī nann nap dāñ  
Mahāsāmi [Sañgharā](40)ja cīn cakk adhisthāna vā tvay.

TRADUCTION

(Face A).....en ce lieu est le royal..... Phra:ja  
Rāmārāja qui est le grand-père ..... cette troupe,  
examiner..... extrêmement. Ensuite Phra:ja (Lidaiya ?) .....  
qui connaît les Trois Corbeilles, monta régner au pays de Ʉri Sajjanālaya-  
Sukhodaya à la place de son grand-père et de son père. La foule des Thāos  
et des Phra:jas de l'Est, de l'Ouest, du Sud et du Nord.....  
pleins d'affection, prirent le diadème ..... et le parasol blanc, les  
lui remirent ..... le proclamèrent Thāo et Phra:ja de tous (les  
Thāis) (1), et l'élevèrent au titre de Ʉri Sūryavañça Rāma Mahādharmarā-  
jādhirāja. Il règne en observant les dix préceptes royaux. Il est plein de  
pitié pour tous ses sujets Thāis. S'il voit le riz d'autrui, il ne le convoite pas;  
s'il voit les biens d'autrui, il n'enrage pas (2). Si le père meurt, il conserve (les  
biens) aux enfants; si l'aîné meurt, il les laisse aux cadets. Quiconque agit  
mal, quelque..... que ce soit, jamais il ne le frappe à mort .....  
Quiconque (se présente comme) adversaire ou ennemi, comme guerrier ou  
combattant, il ne le tue ni ne le frappe (3). Si l'on apporte ..... au  
roi (?), il ne le laisse pas se perdre ni se ruiner. Les gens qui font preuve de  
fourberie..... qui mettent du poison dans les aliments, de manière à  
causer la maladie et la mort, de quelque façon que ce soit, jamais il ne les tue  
ni ne les frappe. Il fait grâce..... à tous ceux qui se montrent mauvais  
envers lui. Si..... compter, il n'en manque pas..... réprimer son

(1) Je rétablis le mot Thāi, qui paraît omis, par comparaison avec l'Inscr. de Rama Khām-héng, l. 109

(2) et (3) Ces deux phrases se retrouvent textuellement dans l'Inscr. de Rama Khām-héng, respectivement aux lignes 27 et 31.

impatience. Quand il conviendrait de se mettre en courroux, il ne s'y met pas (?), afin de devenir Buddha et de mener toutes les (créatures) pour leur faire traverser ces douleurs de la transmigration.

(Face B)..... de..... être..... Dharmarāja..... compter..... compter, il n'en manque pas..... la Loi — — — — — stūpa, cetiya, établir le Braḥ Çrī Mahā(dhātu)..... compter.... .. régner au pays de Çrī Sajjanālaya-Sukhodaya... vingt-deux ans. En çakarāja 1283..... inviter un Mahāsāmi Saṅgharāja qui observe les préceptes et connaît les Trois Corbeilles..... Mahāsāmi qui réside dans l'île de Laṅkā et observe les préceptes..... kuṭī et vihāra dans ce Bois des Manguiers... .. Braḥ Viṣṇukarma..... fleurs..... mandarin aller..... Murang Chôt . . . . . enfin, jusqu'à Çrī Sukhodaya..... saluer.....

(Face C) des fleurs..... prendre de belles étoffes à cinq couleurs et les étendre..... en tous lieux. Quiconque voudrait compter (ces préparatifs, en trouverait) plus qu'il n'est possible de dire ..... Si l'on veut faire une comparaison, cette avenue était aussi belle à voir que le chemin du ciel. Ensuite, (le roi) invita le Mahāsāmi Saṅgharāja à entrer en retraite pendant les trois mois de la saison pluvieuse. Puis, au sortir des varṣās, (le roi) fit de grandes donations et inaugura une statue en samrit, coulée (sur le modèle) de la statue de Notre Seigneur le Buddha, qui est érigée au milieu de la ville de Sukhodaya, à l'Est de la Grande Relique (*Ratanamahādhatu*). Après l'inauguration, le roi écouta la Loi quotidiennement durant cent jours entiers. Les offrandes distribuées à cette occasion (se composèrent de) 10.000 d'or. 10.000 d'argent. 10 millions de *pīy*, 10 millions d'arec, 400 civaras, 400 bols à aumônes, 400 sièges, 400 coussins. Tous les objets d'offrande furent au complet. Quant à l'ensemble des accessoires de l'offrande, il serait impossible de les dénombrer. Les objets destinés à servir d'hommage au Mahāsāmi Saṅgharāja furent aussi au complet. Après la sortie des varṣās, (le roi entra en religion) un Mercredi, nommé en thaï Rvañ Plao, sous le nakṣatra Punarvasu, vers le soir. Depuis le jour où Notre Seigneur le Buddha entra dans le nirvāṇa jusqu'au jour de cette ordination, il s'est écoulé 1905 années. Mais si l'on compte en jours, depuis le jour du nirvāṇa jusqu'au jour de cette ordination, il s'est écoulé 695601 jours. Alors S. M. Çrī Sūryavaṃça Rāma Mahādharmarājādhirāja, prit la résolution d'observer les dix préceptes, comme un ascète, devant la statue en or du Buddha, érigée sur le Palais royal où lui-même faisait (habituellement des dévotions). Ensuite il invita le Mahāsāmi Saṅgharāja ainsi que les theras, anutheras, et toute l'assemblée des bhikṣus, à monter au Palais Rryal ..... et y prit le froc en qualité de novice. Lorsqu'il jura l'observance des) préceptes, S. M. Çrī Sūryavaṃça Dharmahārājādhirāja se tint debout, et levant les mains, salua (la statue) d'or, salua les Trois Corbeilles ..... conservées en cet endroit, et salua le Mahāsāmi Saṅgharāja. Puis il prononça ce vœu.

. . .

La stèle de la Bibliothèque Vajirañāṇa où sont gravées les gāthās pâlies du Mahāsāmi Saṅgharāja, présente le même aspect que les deux stèles qui viennent d'être étudiés : elle mesure 1 m. 25 de hauteur, et 0 m. 33 sur 0 m. 26 de section horizontale. L'inscription commence sur un des petits côtés et couvre trois faces, mais la grande face est complètement ruinée et l'on n'y distingue que quelques caractères.

Le texte a pour objet d'exalter les mérites du roi Lideyya (ou Līdayya) Dhammarāja ; il relate sa prise de froc et son entrée en religion au monastère du Bois des Manguiers (*ambavana*), 1905 années après le parinirvāṇa. Cette date étant identique à celle qui figure dans la version thaïe, il s'agit bien des mêmes événements. Comme d'autre part le sujet de cette inscription pâlie est exactement celui de l'inscription pâlie mentionnée à la fin de la stèle khmère, on est donc bien fondé à dire qu'elle est l'œuvre du Mahāsāmi.

L'écriture est à peu près la même que celle des inscriptions de Sukhodaya conservées au Vāt Bōvōrānīvēt (1) : elle diffère à peine de l'ākṣōn *khóm* employé aujourd'hui dans les manuscrits pâlis du Siam et du Cambodge. Le nom et les caractéristiques de l'écriture *khóm* prouvant son origine cambodgienne, il est intéressant au point de vue paléographique de rencontrer à la même date, au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle, une inscription khmère employant des caractères encore voisins des anciens caractères épigraphiques, et une inscription pâlie employant des caractères *khóm* déjà complètement évolués.

TEXTE (2)

Face A.

(1) || parinibbāna — vassasatūnadvisahassato  
 uddhaṃ (2) pañca u[sabha] — — — — —  
 — — ka]ttika(3)māsassa kāḷapakkhassa attḥam —  
 buddhavāre — nakkhattamu(4)huttakaraṇādi —  
 — — — ntarād iva dāne Vessanta(5)ro yathā  
 — — — āva paññāya sīle sīlavarād i(6)va  
 paṣaṃsitabbo viññāhi dakkho byākaraṇādike  
 ti(7)piṭakasabhāvaññū rājā Līdeyyanāmako  
 sāsanaṃ (8) hitaṃ sabbalokassa ca hitaṃ caraṃ  
 rajje tḥito pi rā(9)jattanibbindanto guṇākaro ||

(1) Nos IX à XII de FOURNEREAU, *Siam ancien*, t. I, p. 249, 273 et suiv.

(2) Les lectures douteuses sont en italique.

nikkhamma ninno janako va (10) rājā  
rājūhi'maccehi ca nāgarehi  
devaṅgaṇābhā(11)hi ca sundarīhi  
mittehi ṇātīhi nivārito pi ||  
sam(12)bodhisattehi janehi ciṇṇaṃ  
sadā sadācāraṃ apekkha(13)māno  
kāśāvavattaṃ rudataṃ va tesāṃ  
acchādayi chaḍiya (14) rājabhāraṃ ||  
taṃ khaṇaṇṇe eva saṃkampi (1) dhāretuṃ dharāpi ta(15)dā  
asakkontīva tass'eva guṇabhāraṃ samantato ||  
(16) pāṭihāriyaṃ aññaṇ ca āsi 'nekavidhaṃ tadā  
esa (17) dhammaniyāmo hi bodhisattāna kammani ||  
pabbajitvā(18)na so rājā oruyha sakamandirā  
saṭṭhivasso mahāthe(19)ro yathā santindriyo tathā  
yugamattaṃ va pekkhanto (20) 'nekapūjāhi pūjito  
rudammukhajanoghehi vara(21)m Ambavanaṃ gato  
nānādiyagaṇākiṇṇe ramme nanda(22)nasannibhe  
muttārajatavaṇṇābhavālukārāsisa(23)ṇthate  
pavitte ti vivittatthijanānaṃ āsayārahe  
(24) upasampajji so tatha vasā Ambavane vare  
laddhā

Face B.

Cette face est très ruinée. On n'y distingue que quelques caractères n'of-  
frant aucun sens suivi. A la l. 12 apparaît le nom Lideyya.

Face C.

(1) — — — ṇḍam iva pasa(ṃ)saṇīyaṃ khe piṇḍam — — (2) — — taṃ  
patitakaṇṭham iva kuṇapaṃ kuṇa — — (3) m iva va catuddhākaṃ anapekkhi-  
tacittena nand[ī](4)yamāno sakalasujaṇṇaṇhi tesāṃ nama — (5) maggādhiḡa-  
masekhajano viya sāsane — — (6) lasaddho Pākasāsano viya muni — — —  
(7) saṃ na hitam āraddho samāradhakusala — — (8) mmaṭṭhasakalasu-  
janatarugaṇānaṃ pallava — — (9) tā pallavarājā ti pasiddho pasiddhaguṇāna  
— (10) dhāgā dhāraṇajavanagambhīratikkhahāsapaṇṇā(11)ya sampanno sam-  
pannapāramiguṇānaṃ Ariya(12)metteyyādīnaṃ dasannaṃ bodhisattānaṃ — (13)  
nāgadho Līdayyanāmaḡo Dhammarājā sudh[ā](14)rasam iva sudhāsīnaṃ apa-  
rīmigaṇanapathavi (15)rahitasakalabuddhānubuddhapaccekaḡabuddhasāva (16) -  
kabuddhānaṃ paribhogārahaṃ atisaṃyayatisu(17)kham amatāsāyanarasa(m)

(1) L'original porte *saṃkappi*.

paribhuñjanto pi surana(18)radanutanayakamalajagaruddhabhujagapatipa(19)-  
tidina(m)mahitacaranāravindayugaddhamunivara (20) — vara sāsanaḥānisahi-  
tākhilasujana — i (21) — samparidīpanāyācanavacanasavanena (22)girisikhara-  
sadasokaggiḷā parida — (23) māno viya vinaṭṭhacakkarattano viya [ca](24)-  
kkavattirāḷā domanassappatto hutvā.

TRADUCTION

(Face A) Mil neuf cent cinq ans après le parinibbāna, l'année du Bœuf...  
..... le huitième jour de la quinzaine obscure du mois de kattika, un mer-  
credi..... nakṣatra..... Comme par..... et par l'excellence de  
ses vertus, semblable à Vessantara pour la libéralité, la sagesse et la vertu. Il  
convient que les sages célèbrent le roi Līdeyya, habile dans (les sciences) à  
commencer par la grammaire, connaissant la nature du Tipiṭaka. Poursuivant  
le bien de la religion et celui de tout l'univers, ce roi, mine de vertus, bien  
qu'exerçant la royauté, se dégoûta lui-même de la royauté.

Ayant quitté le monde comme Janaka..... (1), le roi éloignant (son  
escorte habituelle) de rois, de ministres, de sujets, de femmes belles comme  
les femmes célestes, d'amis et de parents, ayant en vue sans relâche la conduite  
pratiquée par les Bodhisattvas, dépouilla la dignité royale et revêtit la robe  
jaune, au milieu des pleurs des assistants.

A ce moment, la Terre, incapable de porter le poids des vertus du roi, trem-  
bla dans toutes les directions. Alors il y eut aussi toutes sortes d'autres pro-  
diges : tel est le cours ordinaire des choses dans la carrière des Bodhisattvas.  
Après qu'il eut reçu la *pabbajjā*, le roi descendit de son palais, les sens  
apaisés, tel un mahāthera ayant reçu l'ordination depuis soixante ans. Ne portant  
pas ses regards devant lui au-delà de la distance d'un yuga, honoré d'honneurs  
sans nombre par la foule des assistants en pleurs, il se rendit au saint Bois des  
Manguiers. En ce lieu charmant rempli de toutes sortes d'oiseaux, semblable  
au jardin d'Indra, couvert de sable ayant l'éclat de la perle et de l'argent, pur,  
sanctifié par le séjour des mendiants solitaires, ici, en ce saint Bois des Man-  
guiers, le roi reçut l'*upusampudā*. L'ayant reçue.

(Face B).....

(Face C) . . . . . qu'il faut célébrer, dans le ciel.....  
comme un cadavre à la gorge tranchée..... se réjouissant  
d'un cœur sans désir..... tel un homme s'exerçant à la pratique du chemin  
..... tel Indra ayant foi..... s'exerçant au bien..... parce qu'il était  
comme une jeune pousse (*pallava*) parmi la foule de ces arbres qui sont les  
gens de bien, connu (sous le nom de) Pallavarāja... ses vertus notoires....

(1) *ninno* « bas », d'après Childers, me semble inexplicable ici.

possédant mémoire, vivacité, profondeur, finesse, gaieté, sagesse, . . . . des dix Bodhisattvas, à commencer par Ariyametteya, qui jouissent des mérites de leurs perfections; le roi Līdayya Dhammarāja, qui, — bien que buvant le rāsa ayant le goût de l'ambrosie, semblable au rāsa de l'ambrosie des dieux, digne d'être bu par la foule innombrable des Buddhas, Anubuddhas, Paccekabuddhas, Sāvakabuddhas qui ont quitté la terre, et faisant le bonheur extrême des yatis, — est comme brûlé par la flamme, semblable au sommet d'une montagne, de ce feu qu'est le chagrin (qu'il éprouve) en entendant les voix suppliantes . . . . . de tous les gens de bien qui souffrent de la décadence de la sainte religion du Muni dont le pied-lotus est honoré quotidiennement par les Suras, les hommes, les Dānavas, les Kamalajas (?), les Garuḍas, les Nāgas; triste comme un roi cakkavatti qui a perdu ce joyau qu'est son cakka.

## II. — TEXTES PĀLIS

Pour l'étude de cette dynastie de Sukhodaya qui brilla d'un très vif éclat à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, et fut éclipsée au milieu du siècle suivant par celle d'Ayudhyā, les chroniques siamoises sont de peu de secours. Le *Phōngsāvādan Krūng Kāo* ignore complètement ce qui s'est passé avant la fondation d'Ayudhyā en 1350 A. D. Quant au *Phōngsāvādan Nūa*, compilé en 1807 (1), les érudits siamois eux-mêmes mettent sérieusement en doute sa valeur historique (2), qui n'est guère plus grande que celle des récits merveilleux par lesquels débute la Chronique cambodgienne. Aussi l'histoire des rois de Sukhodaya n'a-t-elle pu être reconstituée qu'à l'aide des inscriptions et de quelques textes chinois.

Les inscriptions publiées jusqu'ici mentionnent cinq rois :

1<sup>o</sup> INDRĀDITYA, dont on ignore les dates de règne, et dont on sait seulement qu'il eut des difficultés avec ses voisins de l'Ouest (Stèle de Rāma Khāmhēng, ll. 1-16, 98).

2<sup>o</sup> BAN MŪANG, fils du précédent (*ibid.*, ll. 1, 16).

3<sup>o</sup> RĀMA KHĀMHĒNG, fils puîné d'Indrāditya, qui régnait déjà en m. s. 1205 (1283 A. D.), date à laquelle il inventa l'écriture thaïe, et qui régnait encore en m. s. 1214 (1292 A. D.), date probable de l'inscription qui porte son nom (3). Roi de Sajjanālaya et de Sukhodaya, il exerçait sa suzeraineté sur de

---

(1) P<sup>re</sup> Damrong, *loc. cit.*, p. 4.

(2) *Ibid.*, p. 5.

(3) M. PELLISOT, *Deux Itinéraires*, BEFEO, t. IV, p. 245, date cette inscription au plus tôt de 1296: « Il y est en effet parlé d'un monument entrepris en 1287 et qui ne fut achevé qu'après six ans; après quoi on éleva des colonnes en pierre autour de ce monument, et ce travail dura 3 ans; ceci met donc au moins en 1296. » Rien dans l'inscription n'oblige à croire que ces travaux furent consécutifs. Ils peuvent fort bien avoir été simultanés.

vastes territoires, depuis Luang Phrabang jusqu'à Ligor, et de Vieng Chăn au Pégou (*ibid.*).

4° LŪDAIYA (LŪ THĀI), fils du précédent (Inscr. de Jum, l. 3).

5° LĪDAIYA (LŪ THĀI), fils du précédent, sacré sous le nom de Sūryavaṃṣa Rāma Mahādharmarājādhirāja, qui semble avoir été surtout un lettré, versé dans l'astronomie, et fort dévot. Roi, ou peut-être simplement uparāja en 1340 A. D., il reçut l'abhiṣeka en m. s. 1269 (1347 A. D.) et prit le froc en m. s. 1283 (1361 A. D.). C'est le héros de l'inscription khmère de Sukhodaya. (Inscr. de Jum, *loc. cit.* [Cf. les corrections à la traduction du P. Schmitt proposées par Pelliot, BEFEO., IV, p. 259 et Petithuguenin, *ibid.*, XVI (3), p. 17]; Inscr. khmère; Stèle conservée au Vāt Bōvōrānīvət [Fournereau, Siam ancien, t. I, p. 275, Inscr. n° X]).

Après eux, l'épigraphie de Sukhodaya mentionne encore un Dharmarājādhirāja en c. s. 750 (1388 A. D.) et c. s. 768 (1406 A. D.) (Stèle de Sukhodaya au Vāt Bōvōrānīvət [Fournereau, n° XI, t. I, p. 278]); un Mahādharmarājādhirāja, probablement fils du précédent, en B. s. 1970 (1426 A. D.) (Buddhapāda de Sukhodaya au même Vāt [*ibid.*, n° IX, p. 249]); et enfin un Dharmāsokarāja à une date indéterminée (Stèle conservée à la Bibliothèque Vajirañāṇa [*ibid.*, n° VII, p. 209]).

Les Annales chinoises de la fin des Song et des Yuan divisent le pays que nous appelons aujourd'hui Siam en deux états : le *Sien*, c'est-à-dire le *Syām* de l'épigraphie cambodgienne, définitivement identifié par M. Pelliot avec la région de la Haute-Ménam ou royaume de Sukhodaya ; et le *Lo-hou*, le *Lvo* des inscriptions khmères, identifié avec la Basse-Ménam, région où devait ensuite s'élever Ayudhyā<sup>(1)</sup>. Les Annales des Yuan mentionnent, entre 1282 et 1323, une série d'ambassades du Sien, où régnait en 1294 un roi nommé Kan-mou-ting<sup>(2)</sup>. Elles nous apprennent en outre qu'entre 1341 et 1368, l'état de Lo-hou s'empara de celui de Sien<sup>(3)</sup>. Un passage du *San tao yi tche lio*, signalé pour la première fois par Huber, précise cette date : c'est en 1349 que le Sien se soumit au Lo-hou, date concordant d'une manière remarquable avec le témoignage des Annales birmanes et siamoises qui placent respectivement en 1348 et 1350 la fondation du royaume d'Ayudhyā<sup>(3)</sup>.

Tels sont les renseignements que l'on peut tirer des inscriptions et des Annales chinoises : une liste de rois souverains de Sukhodaya, dont le troisième, Rāma Khāmhéng, régnait entre 1283 et 1292, et le cinquième, Līdaiya, entre 1340 et 1361 ; et la date à laquelle la suprématie passa de cette dynastie à une dynastie nouvelle qui fonda Ayudhyā en 1350. A côté de ces données qui paraissent absolument dignes de foi, il y a les traditions populaires, recueillies

(1) PELLIOU, *ibid.*, p. 235 sqq.

(2) PELLIOU, *ibid.*, p. 235.

(3) BEFEO, IX, p. 586.

en partie dans le Phōngsāvādan Nūrā, qui font régner à Sukhodaya, à des dates plus ou moins fantaisistes, le fameux Phra: Rùàng, le libérateur des Thaïs. Ce personnage, dont le nom apparaît pour la première fois en 1510 dans l'inscription du Çiva de Kāmphēng Phēt, est cité dans une inscription de Xieng-maï de 1581, d'après laquelle « en c. s. 658. année du Singe (1296), le jeudi 8<sup>e</sup> jour de la lune croissante de Viçākha, à l'aurore 2 nādis 2/4, le signe 9 étant avec Jupiter dans le signe des Poissons (1), les trois rois Phra:ja Māngray, Phra:ja Ngām Muràng et Phra:ja Rùàng vinrent demeurer au pavillon royal du village de Jayabhūmi et édifièrent des trisūla aux quatre côtés de la pagode, etc. » (Inscription de Vat Xieng-mān, *Mission Pavie, Et. div.*, t. II, p. 297). Or, en 1296, il est probable que Rāma Khāmhēng régnait encore à Sukhodaya. On devait donc être tenté de l'identifier à Phra Rùàng avec qui il a, par ailleurs, un autre trait commun, celui d'être le créateur de l'écriture thaïe : cette hypothèse n'a pas manqué d'être émise à plusieurs reprises (2) et M. Pelliot la déclara « vraisemblable » (3).

Il y a lieu de rechercher maintenant si quelque lumière nouvelle ne jaillirait pas de l'examen de deux ouvrages pālis publiés récemment, que j'ai déjà eu l'occasion de signaler (4), la *Jinakālamālinī* (5) et le *Sihīnganidāna* (6). Ils parlent incidemment de la dynastie de Sukhodaya et de sa chute, à propos de la fameuse statue du Buddha connue sous le nom de Phra: Sihīng. Bien que ces deux écrits ne soient pas exempts de la déplorable insouciance que les chroniqueurs indochinois professent à l'égard de la vérité historique, leur témoignage mérite d'être pris en considération, car ils ont été composés à une époque assez rapprochée des événements qu'ils rapportent.

JINAKĀLAMĀLINĪ (par Ratanapaññā, date : 1516 A. D.).

(P. 118) *Tato ekūnapaññāsādhike chasatasakarāje kuñjaravasse Maṃrāyo ca Purachādano ca Rocarājā cā ti ime tayo rājāno sahāyākā Jayaigghaṭṭhāne samāgamma aññamaññaṃ mittabhūvaṃ* (P. 119) *daḥataram katvā sakapuram eva agamiṃsu iti purāṇatantiyaṃ pākataṃ.*

« En c. s. 649, année du Porc (1287 A. D.), les trois rois amis Maṃrāya, Purachādana et Rocarāja se réunirent dans un lieu de réception nommé

---

(1) Cette date ainsi que les données astronomiques groupées dans le cercle qui la surmonte ont été reconnues exactes par FARAUT, *Étude sur la vérification des dates des inscriptions siamoises...* Saigon, 1911, p. 17. L'auteur propose de lire mercredi (chiffre 4) au lieu de jeudi (chiffre 5), les deux chiffres prêtant facilement à confusion.

(2) BASTIAN, *J. S. A. B.*, t. XXXIV, p. 36; AYMONIER, *Cambodge*, t. III p. 693 sqq.

(3) *Deux itinéraires*, BFEFO, t. IV, p. 248.

(4) BFEFO, t. XV, 3, p. 5-7.

(5) Bangkok, 1908.

(6) *Tāmnān Phra: Phūtthāsīhīng*, Bangkok, 1913.

Jaya (1), conclurent un solide pacte d'amitié, et s'en retournèrent ensuite chacun dans son pays : voilà ce que dit un ancien texte. »

(P. 122) *Tadā pi Syāmadese Sukhodayapure Dhammarājā nāma rājā rajjaṃ kāresi. Kilanā pana mahārājā Buddhasāsane pasunno arañhāvāsīnaṃ bhikkhūnaṃ āgamaṃ (P. 123) patthayanto ciraṃ vicintayi. Tadā kira Sumano nāma thero Sukhodayanivāsiko Ayojjapuram gantvā garūnaṃ santike dhammaṃ uggahelva Sukhodayapuraṃ punāgami. Tudā Udumbaro nāma mahāsāmi Laṅkādiṭṭipato Rammanadesakaṃ āgato. Taṃ sutvā Sumano saḥāyena Rammanadesakaṃ gantvā Udumbaramahāsāmino santike puna pabbajitvā dhammaṃ uggaṇhi. Tadā Dhammarājā sakulasamghakammaṃ kātuṃ samatthaṃ bhikkhuṃ patthayanto evarūpaṃ bhikkhuṃ yācanatthāya mahāsāmissa santike dūte pesesi. Mahāsāmi pana sāsanavuddhiṃ pihayanto Sukhodayapure sakulasamghakammakaraṇatthāya Dhammarājassa Sumanattheraṃ apesayi. Sasahāyuko Sumanatthero mahāsāmiṃ āpucchitvā Sukhodayaṃ agamāsi. Dhammarājā pana tuṭṭhahattho Ambavanārāmaṃ kārapetvā tattha theram vasāpetvā calupaccayehi upaṭṭhahi. Ekadā Sumano Sajjanālayaṃ gacchanto Pānāmaṃ nadiṃ patvā vasaṃ kappesi. Tattha kira ekasmiṃ purāṇavihāre ekā dhātu rattiyaṃ pāṭihāraṃ dassesi. Taṃ disvā mahājano therassa pavuttiṃ kathesi. Rattibhāge ca brāhmaṇavannaena āgantvā rukkadevatā tassa dhātupatitthitatthānaṃ ācikkhi. Thero tattha gantvā taṃ thānaṃ khaṇāpetvā sakaraṇḍakaṃ dhātuṃ alattha. Sumano taṃ dhātuṃ ādāya Sajjanālayaṃ āgami. Tadā kira Dhammarājassa suto Lideyyarājā Sajjanālaye rajjaṃ kāresi. Therassa āgamaṃ sutvā (P. 124) paccuggantvā Sajjanālayaṃ ānetvā Siripabbatapāde Mahārattavanārāme vasāpesi. Thero Lideyyarājassa dhātuṃ daṭṭhukāmassa dhātuṃ dussesesi. Rājā dhātuvā acchariyaṃ disvā paramapīṭito pūjesi. Dhammarājā pana dhātupavuttiṃ sutvā daṭṭhukāmo therassa santike dūtaṃ pāhesi. Sumanatthero Sukhodayapuraṃ gantvā Ambavanārāme vasi. Dhammarājā dhātuṃ passitukāmo anekasakkāraḥāhakehi nikkhamitvā « Dhātuṃ passitukāmo haṃ bhante » ti theram avandī. Thero Dhammarājassa dhātuṃ dassesi. Dhammarājā dhātuṃ vanditvā pūjितvā gandhodakapuṇṇāmalacarukaṃ sacāṭiyaṃ abhisiñcīltha.*

*Pāṭiheraṃ nidassesī sā dhātu tassa rājino  
Aṭṭhātukāmbhāvena Sukhodayapure taḥiṇ ti.  
SUMANATTHERENA LADDHADHĀTUKĀLO PARIPUṆṆO.*

(1) Traduction hypothétique de *Jayaigghatthāne*. Je suppose que *iggha*, que ne donne aucun lexique, est plus ou moins apparenté au sanskrit *arghya*. Quant à *Jaya*, je le prends pour un nom de lieu, probablement identique au *Jayabhāmi*, où, suivant l'inscription de Vāt Xieng-mán, les trois mêmes rois devaient se réunir 9 ans plus tard.

*Tadā kira Kilanā nāma mahārājā Nabbisipure sakalusamghakammaṃ kātum samattham bhikkhum patthento Rammanadesa Udumbaramahāsāmino santikaṃ dūtaṃ pesesi. Mahāsāmi attano sissaṃ Ānandattheram rājādūtaṃ dassesi. So Ānandatthero rājādūtena saddhiṃ visatiyojanikaṃ maggaṃ khepetvā Syāmaadesaṃ sampāpuni. Kilanā pi rājā tuṭṭhahaṭṭho taṃ catupaccayehi upaṭṭhahi. So ca Ānandatthero garusanikā anuññātaṃ alabhanto araññakaṃ samghakammaṃ na icchi. Anicchanto ca pana rājānaṃ (P. 125) etad abravi : « Mahārāja amhākaṃ garunā pesito Sumano nāma eko thero Sukhoduyapure dāni vasati so hi sakalasamghakammaṃ kātum samattho taṃ idhūnehi tena mayaṃ pi samghakammaṃ karomā » ti. Therassa vaco sutvā rājā ekaṃ amaccaṃ pāhesi. « Sukhodayapuraṃ gantvā mama vacanena Sumanattheraṃ vanditvā ānehi » ti. So anukkamena Sukhodayaṃ gantvā yathicchitaṃ Sumanaṃ alabhitvā Saddhātissaṃ nāma theraṃ ānesi. So pi Ānandatthero Saddhātissena samghakammaṃ kātum n 'ev' icchi. Rājā pana sopāyanaṃ dūtaṃ Dhammarājassa santikaṃ Sumanatthāya puna paḥiṇi. So Sukhodayaṃ gantvā Dhammarājassa taṃ pavuttim kathesi. Dhammarājā pana sāsānodayakāraṇaṃ patthayanto Sumanattheraṃ vissajji. Sumanatthero Dhammarājānaṃ āpucchitvā attano pavaradhātum ādāya rājādūtena Nabbisipuraṃ āgami.*

« A cette époque (vers 1355 A. D.), le roi Dhammarāja régnait à Sukhodaya dans le Syāmaadesa. Le roi Kilanā (de Xieng-māi), dévot à la religion du Buddha, et désirant la venue de moines vivant dans la forêt, réfléchit longtemps (et se remémora les faits suivants).

« Un thera du nom de Sumana, résidant à Sukhodaya, était allé à Ayojjapura pour y étudier le dhamma avec les maîtres, puis était revenu à Sukhodaya. A ce moment, le maître Udumbaramahāsāmi, venant de l'île de Laṅkā, venait d'arriver dans le Rammanadesa (Ramaññadesa, Pégou). A cette nouvelle, Sumana se rendit dans le Rammanadesa avec un compagnon afin de recevoir à nouveau l'ordination de Udumbaramahāsāmi, et d'étudier le dhamma avec lui. Dhammarāja (roi de Sukhodaya) désirant avoir auprès de lui un religieux compétent dans tout ce qui concerne les actes du Saṅgha, envoya au maître (Udumbara) des messagers chargés de lui demander un tel moine. Le maître, n'ayant en vue que la prospérité de la religion, envoya à Dhammarāja le thera Sumana afin qu'il accomplît à Sukhodaya tous les actes du Saṅgha. Le thera Sumana, accompagné de son ami, prit congé du maître et arriva à Sukhodaya, où Dhammarāja, rempli de joie, l'installa au monastère du Bois des Manguiers (*Ambavanārāma*) qu'il venait de faire construire, et lui offrit vêtements, nourriture, couchage et remèdes. Un jour que Sumana se rendait à Sajjanālaya, il s'arrêta au bord de la rivière nommée Pā. Cette nuit-là, dans un ancien sanctuaire, une relique apparut miraculeusement. Les habitants allèrent rapporter la chose au thera, et dans la nuit, une divinité sylvestre, sous l'apparence d'un brâhmane, lui indiqua l'emplacement de la relique. Le thera s'y rendit, fit creuser le sol, et trouva une

relique dans son coffret. Sumana prit la relique et se rendit à Sajjanālaya, où régnait alors un fils de Dhammarāja nommé Lideyyarāja. Celui-ci, ayant appris la venue du thera sortit à sa rencontre et le conduisit à Sajjanālaya, où il l'installa dans le Mahārattavanārāma au pied du mont Siripabbata. Le thera montra la relique à Lideyyarāja qui désirait la voir, et celui-ci, rempli de joie, adora cette relique miraculeuse. Mais Dhammarāja, qui avait déjà appris l'histoire de cette relique, eut aussi le désir de la voir et envoya un messenger au thera Sumana qui revint à Sukhodaya, au monastère du Bois des Manguiers. Dhammarāja, accompagné de gens portant une multitude d'offrandes, sortit de la ville et vint dire au thera : « Vénérable, je désire voir la relique ». Le thera la montra à Dhammarāja qui la salua, l'adora et l'oignit avec du parfum contenu dans une belle jarre.

« (Stance :) La relique fit un miracle pour montrer au roi qu'elle ne voulait pas rester à Sukhodayapura.

FIN DE L'HISTOIRE DE LA DÉCOUVERTE DE LA RELIQUE PAR LE THERA SUMANA.

« Le roi Kilanā, désirant avoir à Nabbisipura (Xieng-māi) un bhikkhu qualifié pour accomplir tous les actes du Saṅgha, envoya un messenger à Udumbaramahāsāmi dans le Rammanadesa. Celui-ci indiqua au messenger royal son disciple le thera Ānanda, qui partit avec le messenger et arriva dans le Syāmadesa, après avoir parcouru un chemin long de vingt yojanas. Le roi Kilanā, rempli de joie, offrit au religieux vêtements, nourriture, couchage et remèdes. Mais le thera Ānanda refusa d'accomplir les actes du Saṅgha des moines vivant dans la forêt, parce qu'il n'avait pas l'autorisation de son maître, et dit au roi : « Grand roi ! un thera du nom de Sumana a été envoyé par mon maître à Sukhodayapura, où il réside actuellement. Lui est bien qualifié pour accomplir tous les actes du Saṅgha. Si tu le fais venir ici, nous accomplirons ensemble les actes du Saṅgha. » A ces mots, le roi appela un mandarin et lui dit : « Va à Sukhodayapura, salue de ma part le thera Sumana et ramène-le ici. » Le messenger se rendit à Sukhodaya, mais, n'ayant pu décider Sumana, il ramena le thera Saddhātissa. Ānanda et Saddhātissa refusèrent d'accomplir les actes du Saṅgha. Alors le roi envoya de nouveau un messenger avec des présents pour le roi Dhammarāja, afin d'en obtenir la venue de Sumana. Arrivé à Sukhodaya, l'envoyé transmit son message à Dhammarāja, qui consentit à envoyer le thera Sumana, dans le désir de voir la religion se propager. Le thera Sumana prit congé de Dhammarāja, et, portant sa relique, suivit le messenger à Nabbisipura.

(P. 126) *Tato paraṃ pana sammāsambuddhassa parinibbānato aṭṭhārasannaṃ vassasatānaṃ accayena aṭṭhārasādhiṃ sattasatasakarāṇe tadā Jambūlīpe pubbalakkhiṇadisantarāṇe* (P. 127) *Syāmadese eko Rocarājā nāma Sukhodayapure rajjaṃ kāresi. Gogāme kira eko puriso rūpavā balasampanno vane vicari. Taṃ disvā ekā devadhītā tena saṃvāsakāma itthimāyaṃ dassesi. So pi tāya suddhiṃ saṃvāsam akāsi. Tesam saṃvāsam anvāyu eko putto jāto. So ca balavā rūpasampanno tasmā samaggā sabbe*

va gāmvāsino taṃ abhisiñciṃsu. So tattha rajjaṃ kāresi. Tadā Rocarājā itī viṣṣuto kālantare Naradrārājā itī pākaṭo. Ekadā kira Rocarājā mahāsamuddaṃ passitukāmo anekanaहुलusenāya parivuto Nānadiyānusārena heṭṭhā gantvā yāvu Siridhammanagaraṃ sampāpuṇi. Tattha kira Siridhammarājā rajjaṃ kāresi. So Rocarājussāgamunaṃ sutvā paccuggantvā sakkāraṃ katvā Rocarājassa Laṅkādīpe Sīhaḷapaṭimāya yathāsulāmaḥariyaṃ kathesi. Taṃ sutvā Rocarājā evaṃ āha : « Sakkā nu kho amhehi tattha gantun » ti. Siridhammarājā āha : « Na sakkā. Kasmā ? Cattāro kira devatāyo Sumanadevarājā Rāma-Lakkhaṇa-Khattagāmunāma ca tejiddhikā sutṭhu Lankādīpaṃ rakkhanti » ti. Atha ubho rājāno dūtāṃ pesesun. Pesetvā ca puna Rocarājā Sukhodayapuraṃ paccāgami. Rājadūto Sīhaḷadīpaṃ gantvā Sīhaḷarājassa sabbaṃ taṃ pavullim kathesi. Taṃ sutvā Sīhaḷarājā sattarattindivaṃ Sīhaḷapaṭimaṃ pūjetvā rājadūtaṃ adāsi. Rājadūto Sīhaḷapaṭimaṃ (P. 128) nāvāya āropetvā ūgami. Sā ca nāvā caṇḍataravātavegena pukkhanditvā samuddasetāṃ puharitvā bhijji. Sīhaḷapaṭimā puna ekaphalake nisīdi. Taṃ phalakaṃ Nāgurājānubhāvena tīṇi divasāni gantvā Siridhammanagarasamīpaṃ pāpuṇi. Tadā Siridhammarājā rattiyaṃ devatāya dassitasupinena Sīhaḷapaṭimāvāgamunaṃ paccakkham iva disvā pāto va disodisaṃ nāvāyo pesesi. Sayam pi nāvāya Sīhaḷapaṭimaṃ pariyesanto Devarājādhiṭṭhānena taṃ phalakaṃ disvā ānetvā pūjaṃ akāsi. Tato Siridhammarājā Rocarājussu Sīhaḷapaṭimāya laddhasāsaṃ pesesi. Taṃ sutvā Rocarāja Siridhammanagaraṃ gantvā Sīhaḷapaṭimaṃ Sukhodayaṃ ānetvā pūjayittha.

So Sajjanālayupure pavaroru thūpaṃ  
Pāsāṇa-iṭṭhakamayaṃ va sudhānulittāṃ  
Hemānulittathiratambamayaṃ asesam  
Kāresi bhūmipati dibbavimānarūpaṃ.

Kāretvā ca puna Sajjanālaya-Vajirapākāra-Sukhodaya-Jayanādīnagarato sumāgatehi mahājanehi mahantaṃ mahāvihāramahaṃ kāresi. Rocarājā puna anekapuññāni upacinitvā maccamukhaṃ agamāsi.

Tadaccayena tassa atrajo Rāmarājā Sukhodaye rajjaṃ kāresi. So pi Sīhaḷapaṭimaṃ tattheva pūjesi.

Tadaccayena Pālarājā tattha rajjaṃ patvā Sīhaḷapaṭimaṃ pūjesi.

Tadaccayena tuss'oraso (P. 129) Udakajjotthatarājā tattha rajjaṃ patvā Sīhaḷapaṭimaṃ sakkari.

Tadaccayena Līdeyyarājā tattha rajjaṃ kāresi. So ca teṭṭhakaṃ Bud-dhavaṇaṃ uggaṇḥanato Dhammarājā itī viṣṣuto. Ekadā kira Jayanādapuramhi dubbhikkhabhayaṃ jātaṃ. Ayojjarājā Rāmādhipati Kambojato āgantvā dhaññavikkayaḷesena taṃ gaṇhi. Gaṇhitvā ca puna attano mahāmaḥariyaṃ Vattitejaṃ Suvāṇṇabhūmiyaṃ kārentaṃ Jayanādupure thupetvā sayam Ayojjapuram eva gato. Tato paraṃ Dhammarājā Rāmādhipatino bahupaññākāraṃ pesetvā taṃ Jayanādapuraṃ yācāpesi. Rāmarājā puna Dhammarājassa adāsi. Vattitejo puna Suvāṇṇabhūmiṃ gato. Labhitvā

*pana Dhammarājā Sukhodayapure attano kaniṭṭham Mahādevim Vajira-  
pākāre Tipaññāmaccaṃ thapetvā sayama Sihalapaṭimam Jayanādapuram  
upanetvā pūjesi. Kambojaraṭṭhassa c'eva Ayojjapurassa ca issare Rāmā-  
dhipatirājini muraṇamañce nipanne Vattitejo Suvanṇabhūmito āgantvā  
Kambojaraṭṭham gaṇhi. Tato Jayanādapure Dhammarāje divaṅgate  
Vattitejo Ayojjapurato āgantvā Jayanādapuram gaṇhitvā Sihalapaṭimam  
Ayojjapuram eva ānetvā pūjesi. Brahmajeyyo ca mahāmacco Sukhodayam  
gaṇhi.*

« En B. s. 1800, c. s. 618 (1) (1256 A. D.), le roi Rocarāja régnait à Sukhodayapura dans le Syāmalesa, dans la partie Sud-Est du Jambudīpa. [Voici quelle était son origine]. Un habitant de Gogāma, beau et vigoureux, se promenait un jour dans la forêt. Une fille des dieux, qui l'avait aperçu, prit l'apparence d'une femme pour s'unir à lui. De leur union naquit un fils, beau et vigoureux, que tous les habitants du village s'entendirent pour sacrer roi. Il régna sous le nom de Rocarāja, mais dans la suite fut aussi connu sous le nom de Naradrārāja (2). Il arriva que Rocarāja eut envie de voir la mer. Accompagné d'une foule innombrable de guerriers, il descendit la Nānnadī (Mě nām) et arriva à Siridhammanagara (Nākhon Sī Thāmmārāt) où régnait alors le roi Siridhammarāja. Celui-ci, ayant appris l'arrivée de Rocarāja, sortit à sa rencontre et organisa une fête. Il lui dit les miracles qu'il avait entendu raconter au sujet de la statue de Phra: Sīhng (Sihalapaṭimā) dans l'île de Laṅkā. Rocarāja dit alors : « Me serait-il possible d'aller là-bas ? — Non, répondit Siridhammarāja, c'est tout à fait impossible. — Et pourquoi ? — Parce que quatre puissantes divinités, à savoir Sumanadevarāja, Rāma, Lakkhaṇa et Khattagāma gardent cette île de Laṅkā ». Alors les deux rois envoyèrent un messenger (à Laṅkā), après quoi Rocarāja retourna à Sukhodayapura. L'envoyé arriva dans l'île de Sīhala et transmit son message au roi qui lui donna le Phra: Sīhng après l'avoir adoré pendant sept jours et sept nuits. Le messenger mit la statue dans une jonque et partit. La jonque, agitée par un vent violent, heurta un récif et se brisa : mais la statue resta sur une planche qui, par un effet de la puissance du roi des Nāgas, flotta pendant trois jours et arriva dans le voisinage de Siridhammanagara. Dans la nuit, une divinité envoya un songe à Siridhammarāja, lui montrant l'arrivée du Phra: Sīhng comme s'il y assistait réellement : dès l'aurore,

(1) Le texte porte 718, mais la correction est évidente. On a vu plus haut que Rocarāja se rencontra en c. s. 613 (1287 A. D.) avec Manraya et Parachadana, et l'on verra tout à l'heure qu'il est le premier d'une liste de cinq rois dont le dernier vivait au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle. C'est donc bien le millésime B. s. 1800 = c. s. 618 qui est exact. L'erreur s'explique par ce fait que l'histoire du Phra: Sīhng, d'où est tiré ce passage, est intercalée entre d'autres récits dont les dates se rapportent aux années c. s. 700.

(2) Ou Radrarāja. Le texte porte en effet *kālantarenaradrārāja* qui autorise les deux interprétations. J'ai suivi celle des traducteurs siamois (p. 174).

le roi envoya des bateaux dans toutes les directions. Lui-même partit sur l'un d'eux à la recherche de la statue, et, sur l'indication du roi des Devas, il vit la planche (où elle reposait), la ramena et lui rendit hommage. Ensuite Siridhammarāja envoya un message à Rocarāja, pour lui annoncer qu'il était entré en possession du Phra: Sīhṅg. A cette nouvelle, Rocarāja vint à Siridhammanagara et emmena la statue à Sukhodaya où il lui rendit hommage.

(Stances :) « Le roi fit faire à Sajjanālayapura un grand et magnifique stūpa en briques et en pierre, enduit de chaux blanche, et (un maṇḍapa) <sup>(1)</sup> tout en cuivre doré ayant l'aspect d'un char céleste.

« Ensuite il rassembla les habitants de Sajjanālaya, de Vajirapākāra (Kamphēng Phēt), de Sukhodaya, de Jayanāda (Xāināt) <sup>(2)</sup> et de plusieurs autres villes, et inaugura solennellement le grand sanctuaire. Rocarāja mourut après avoir accumulé toutes sortes de mérites. »

« Après lui, son fils Rāmarāja régna à Sukhodaya et y rendit aussi un culte au Phra: Sīhṅg.

« Après lui régna Pālarāja qui continua le culte du Phra: Sīhṅg.

« Après lui régna son fils Udakajjotthatarāja qui adora le Phra: Sīhṅg.

« Après lui régna Līdeyyarāja qui, parce qu'il avait étudié les Saintes Écritures, fut nommé Dhammarāja. Sous son règne, Rāmādhīpati roi d'Ayojja, venant du Kamboja, profita d'une famine qui venait de se déclarer à Jayanādapura pour s'emparer de cette ville sous prétexte de venir y vendre du riz. Il chargea un de ses grands mandarins nommé Vattitejo <sup>(3)</sup>, gouverneur de Suvaṇṇabhūmī (Mứang Sūphān), d'administrer Jayanādapura, puis il s'en retourna à Ayojjapura. Dhammarāja envoya alors de nombreux présents à Rāmādhīpati, en lui demandant Jayanādapura. Rāmarāja (Rāmādhīpati) accorda cette ville à Dhammarāja et Vattitejo s'en retourna à Suvaṇṇabhūmī. Alors Dhammarāja confia le gouvernement de Sukhodayapura à sa sœur cadette Mahādevī, celui de Vajirapākāra au mandarin Tipāññamacca, et lui-même s'en fut à Jayanādapura avec la statue du Phra: Sīhṅg dont il continua le culte. A la mort du roi Rāmādhīpati, souverain du royaume de Kamboja et d'Ayojjapura, Vattitejo quitta Suvaṇṇabhūmī et conquit le royaume de Kamboja. Puis Dhammarāja étant mort à Jayanādapura, Vattitejo quitta Ayojjapura, prit

---

(1) La version siamoise (p. 176) ajoute ce mot qui paraît en effet utile à la compréhension du texte, car on ne voit pas bien comment le même édifice pourrait être à la fois « en pierre » et « tout en cuivre doré ». Un stūpa ne saurait d'ailleurs guère être comparé à un *vimāna*.

(2) Le site ancien de Xāināt serait à Sāngkhāburi ou Mứang Sān. P. DE DAMRONG, *loc. cit.*, p. 407-408. (Sur ce site, cf. de LAJONQUIÈRE, *Inv. arch. du Siam*, B. C. A. I., 1912, p. 57)

(3) Ce personnage n'est autre que Khūn Luāng Phōnguā, beau-frère de Rāmadhīpati, qui devait régner sous le nom de Paramarājādhīrāja, et qui, d'après les Annales d'Avu-dhyā, gouvernait Mứang Sūphān. Cf. P. DE DAMRONG, *loc. cit.*, p. 408.

(Variantes extraites d'un ms. de la Bibliothèque nationale Vajirañāna).

Jayanādapura et ramena le Phra: Sihṅg à Ayojjapura où il continua son culte.  
Le mandarin Brahmajeyya prit Sukhodaya. »

SIHṆGANIDĀNA (par Bodhiramsi, XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècle).

- (P. 64) Tato cīratarā āgā vassagaṇapaṭipāṭiyā  
Sakarājesu vuḍḍhesu diyaḍḍhasahussesu ca  
Eko rājā tadā asi Seyyaraṅgan ti nāmako  
Sukhodeyyanagarasmim rajjam kāresi dhammiko.  
Yasmā so Seyyaraṅgan ti kiṃ kammaṃ abhipāvakaṃ  
Kiṃ kiccaṃ ko guṇo hoti Seyyaraṅgan ti āyare.  
Eso suro raṇaraṅge kusalo baladhāriko  
Bahubalo bhogabalo amaccābhijaccabalo  
Paññābalena sampanno Seyyaraṅgan ti tena so ti  
Uddhato mālikā Gaṅgā Nānantā paṭipāṭiyā  
Adho Ayodayo yāvu Siridhammaratthā ti ca.  
Suraṅgurājādhipati eko appatibhūmiyo
- (P. 65) Sukhodeyyajanā santā samiddhā sabbavatthunā.  
Iti pavurakusalo Raṇaraṅgan ti nāmako  
Arivijeyyapatto khattiyā<sup>(1)</sup>parivutto  
Āgañchi samuddatīraṃ Siridhammarājam  
Patvāna sārakuthaṃ aṅṅamaññaṃ bhaṇimsu.  
.....  
.....
- (P. 75) Tato cīratarā āgā Raṇaraṅgo divaṅgato  
Tassa putto Pālarājā rajjam kāresi anukkumā  
Pālarājā pi taṃ Buddhaṃ sakkaccaṃ paṭipūjivā  
Dasadhamme akkopento kammakhayā divaṅgato.  
Putt'assu Lideyyo nāma nāmena atipākaṭo  
Rajjam kāresi so rājā sakkaccaṃ taṃ upatthahi  
Appāmādaṃ viharatthaṃ cīrakārantarāgātā<sup>(2)</sup>  
Kammakhayā ca so rājā tatheva ti divaṅgato.  
(P. 76) Tassu putto Dakosito nāma rājā ti pākaṭo.  
So pi kammakhayaṃ patvā cavivā ti divaṅgato  
Tato Atthakalideyyo nāma rajjam kari tadā  
Dasadhamme akkopetvā Dhammarājā ti vissuto  
Sihṅgabuddharūpaṃ so niccakālaṃ upatthahi  
Buddhadhamme ca saṅghe ca bharito so anudhako

(1) Ms. khattiyehi.

(2) Ms. °kālan<sup>o</sup>.

*Pāḷidhammañ ca atthañ ca niccakālaṃ rato uhu  
Cātuddasiṃ pañcadasiṃ yāva pakkhassa aṭṭhamiṃ  
Aṭṭhasīlaṃ dasasīlaṃ rakkhati sabbakālikaṃ  
Raṭṭhaṃ janapadañ cāpi rakkharaṅgaṃ nuyuñji so.  
Tadā Ayodayā rājā Rāmādhīpatināmakō  
Appamādaṃ tussa disvāna Dvisākhanagarā gato  
Rumhitvā taṃ labhivāna katvā hatthāgatattano  
Tejaṃ nāma sakaṃ puttāṃ kāretvā taṃ nivattayī.*

*Aṭṭhakalideyyo ( ) taṃ mettucittaṃ*

*Yācito nikkamaṃ puna saccena*

*Sapathaṃ katvā Rāmo tassa*

*Adāsi taṃ Dvisākhaṃ tassa rājino.*

*Aṭṭhakalideyyo (1) rājā Sīhīṅgaṃ gahito gato  
Dvisākhanagare nāme niccakālaṃ bhīpūjavi  
Yāvajīvaṃ so rājā rajjaṃ kāresi dhammiko  
Puññakkhayaeva so rājā Aṭṭhakalideyyo (1) mato  
Dvisākhanāgarāma eva puna Rāmassa labhati.*

« Dans la suite des temps, lorsque l'ère (du Buddha) eut atteint 1500 ans, il y eut un roi vertueux nommé Seyyaraṅga qui régna à Sukhodayyanagara. Quels actes, quels faits, quelles qualités lui valurent ce nom de Seyyaraṅga ? Sa vaillance sur le champ de bataille, ses vertus, son énergie, ses nombreuses armées, sa fortune, la haute naissance de ses ministres, sa grande sagesse lui valurent son nom de Seyyaraṅga. De la Gaṅgā (Mékong) et de la (rivière de) Nān (Mênam de Nàn), au Nord, jusqu'à Ayodaya et au royaume de Siridhamma, au Sud, Suraṅga était roi souverain, et les habitants de Sukhodayya étaient prospères en toutes choses. Raṇaraṅga, aux vertus excellentes, ayant vaincu tous ses ennemis, alla avec une escorte de guerriers jusqu'aux rives de l'Océan, et quand il fut arrivé chez le roi de Siridhamma, il s'entretint avec lui d'affaires importantes.

(Vient ensuite l'histoire du Phra: Sīhīṅg comme dans la *Jinakālamālīnī*.)

« Ensuite Raṇaraṅga mourut, et son fils Pālarāja régna à sa place. Celui-ci célébra avec zèle le culte de ce Buddha (le Phra: Sīhīṅg), n'enfreignit jamais aucune des dix défenses et mourut.

« Son fils Lideyya, au nom fameux, lui succéda : il continua avec ardeur le culte de la statue, et mourut après un long règne.

« Après lui (régna) son fils Dakosita.

« A la mort de celui-ci, Aṭṭhakalideyya régna conformément aux dix préceptes, et fut surnommé Dhammarāja. Il servait avec dévotion la statue du Phra: Sīhīṅg. Plein de piété envers le Buddha, la Loi et la Communauté, il

(1) Ms. *Athaka*<sup>o</sup>.

prenait un plaisir sans cesse renouvelé à étudier le texte et le sens des Saintes Ecritures. Le huitième, le quatorzième et le quinzième jour de chaque quinzaine, il observait en tout temps les huit et dix défenses. Il s'était consacré entièrement à la protection de son royaume et de son peuple.

« Alors, le roi d'Ayodaya, nommé Rāmādhpati, voyant son zèle, alla à Dvisākhanagara (Murāng Sān) (1), s'empara de cette ville et y installa comme régent son propre fils nommé Teja (2). Aṭṭhakilideyya implora sa miséricorde. et quand il eut prêté un serment solennel, Rāmā(dhipati) lui donna Dvisākha. Aṭṭhakilideyya prit avec lui le Phra: Sīhīng, et s'en fut à Dvisākhanagara où il l'adora sans relâche. Durant toute sa vie, ce roi régna avec justice, et à sa mort, Dvisākhanagara échut de nouveau à Rāmā(dhipati) ».

Le premier roi de Sukhodaya cité par les textes pâlis est celui que la *Jinakālamālinī* [J] nomme Rocarāja et que le *Sihīnganidāna* [S] appelle Seyyaraṅga, Suraṅga ou Raṅga. Il était, d'après J., fils d'un habitant de Gogāma et d'une nymphe. Il régna, selon S., en 1500 de l'ère du Buddha (956 A. D.); mais, selon J., il régna en B. s. 1800 (1256 A. D.), et en c. s. 649 (1287 A. D.). Il conclut un pacte d'amitié avec Maṃrāya, le futur fondateur de Xieng-māi, et un troisième prince nommé Purachādana. Il gouvernait un vaste empire dont les limites extrêmes étaient le Mékhong, la rivière de Nān, Ayodyā et Siridhammarāja (S.), et dont les villes principales étaient Sukhodaya, Saijanālaya, Vajirapākāra et Jayanāda (J.). Le fait capital de son règne est son expédition à Siridhammarājanagara d'où il rapporta le Phra: Sīhīng qu'il installa à Sukhodaya.

Il n'est pas douteux que ce personnage ne soit identique au Phra: Ruāng de la tradition populaire. Raṅga est la transcription de Ruāng et Roca « brillant » en est la traduction. De plus, les relations d'amitié qui, d'après J., unissaient Rocarāja à Maṃrāya et à Purachādana, unissaient Phra: Ruāng aux deux mêmes princes, s'il faut en croire l'inscription de Vāt Xieng Mān que j'ai citée plus haut (3). L'identification de Suraṅga-Rocarāja avec Phra: Ruāng peut donc être considérée comme acquise. Est-elle de nature à fortifier l'hypothèse d'après laquelle Phra: Ruāng serait identique à Rāma Khāmhéng? Je ne le crois pas.

---

(1) Il s'agit toujours de l'ancien site de Xaināt (Cf. p<sup>re</sup> DAMRONG, *loc. cit.*, p. 407). Ce nom de *dvisākha* « embranchement » se justifie par la position de la localité, au point où le *khlong*, qui se détache de la Mênām à Xaināt (actuel), se divise à son tour en deux branches.

(2) Son beau-frère. V. plus haut.

(3) *Purachādana* « couverture du royaume » a le même sens que Ngam Murāng de l'inscription de Vāt Xieng-Mān. Il s'agit du même personnage.

M. Pelliot (1) a dit fort justement que la pierre angulaire de cette théorie était l'inscription de Vāt Xieng Măn. Mais le témoignage de celle-ci ne saurait avoir plus de poids que celui de J., dont la rédaction est antérieure d'au moins 65 ans. Or J. distingue nettement Rocarāja = Phra: Ruāng de Rāmarāja = Rāma Khāmhēng. Pour J., comme pour S., Phra: Ruāng est un personnage déjà un peu fabuleux, le fondateur de la dynastie. Le Prince Damrong (2), estimant que ce fondateur est Indrāditya, et faisant ingénieusement remarquer que le nom d'*Indrāditya* est peut-être l'équivalent sanskrit de *Ruāng*, serait disposé à identifier Phra: Ruāng avec Indrāditya; la tradition populaire aurait ensuite confondu les divers rois de Sukhodaya et attribué en bloc au fondateur de la dynastie, et l'invention de l'écriture thaïe, qui appartient à Rāma Khāmhēng, et la réforme du calendrier, qui semble revenir à Lidaiya (3). Si l'on adopte cette hypothèse assez séduisante, il faut admettre du même coup que cette confusion s'était produite dès avant le XVI<sup>e</sup> siècle, puisque J. qui est de 1516, et l'inscription de Vāt Xieng Măn qui date au plus tôt de 1581, font vivre Phra: Ruāng à des dates qui appartiennent au règne de Rāma Khāmhēng. Par contre, et comme confirmation de la théorie du Prince Damrong, la date de B. s. 1800 (1256 A. D.) attribuée par J. au règne de Phra: Ruāng concorde à peu près avec celle que l'épigraphie permet d'attribuer à Indrāditya. De plus, J. et S. lui donnent respectivement pour fils Rāmarāja = Rāma Khāmhēng et Pālarāja = Ban Murāng (4); or l'épigraphie nous a justement appris que Ban Murāng et Rāma Khāmhēng étaient tous deux fils d'Indrāditya (5).

Après Phra: Ruāng, J. et S. donnent deux listes de rois un peu divergentes.

J

1. Rocarāja
2. Rāmarāja, fils de 1.
3. Pālarāja.
4. Udakajjhotthata, fils de 3.
5. Lideyya (Dhammarāja)

S

1. Suraṅga
2. Pālarāja, fils de 1.
3. Lideyya, fils de 2.
4. Dakosita, fils de 3.
5. Aṭṭhakilideyya (Dhammarāja).

Ces listes ne se trouvent en complet accord avec l'épigraphie que sur le nombre des rois qu'elles nous font connaître. A part l'énigmatique Dakosita

(1) BEFEO, IV, p. 248.

(2) *Loc. cit.*, p. 84.

(3) Aymonier, *Cambodge*, III, p. 715-716, attribuée à Hrdaya l'introduction au Siam de la petite ère, que la tradition populaire attribue à Phra: Ruāng.

(4) De même que *Purachādana* = *Ngām Mīcāng*, *Pālarāja* est l'équivalent de *Ban Murāng*.

(5) J'hésite à tirer un nouvel argument de la forme *Naradrarāja* que J. déclare être un autre nom de Rocarāja, et qui pourrait à la rigueur être une forme corrompue de *Indrarāja*.

(S 3) ou Udakajjhotthata (J 4) « le roi plongé dans l'eau » (1), les noms pris isolément sont aisément reconnaissables : Rāmarāja = Rāma Khāmhéng, Pālarāja = Ban Murāng, Lideyya (S 3) = Lōdaiya et Atṭhaka-Lideyya (J 5. S 5) = Līdaiya. Mais pour faire concorder ces listes avec les données épigraphiques, il faut supposer que J. intervertit l'ordre de Pālarāja et de Rāmarāja, et que S. omet Rāmarāja.

Avec Lideyya, surnommé Dhammarāja, nous reprenons pied sur un terrain plus solide. Ce roi est, à n'en pas douter, le Līdaiya des inscriptions, dont le nom de sacre comporte en effet le titre de Dharmarājādhirāja. Comme Līdaiya, c'est un fervent bouddhiste connaissant à fond les Saintes Ecritures. Cette concordance de noms et de goûts se double d'une concordance de dates. Les textes pâlis nous apprennent que Līdeyya était contemporain de Rāmādhīpati qui fonda Ayudhyā en 1350 A. D., et de Kilanā, qui monta sur le trône de Xieng-māi en c. s. 717 (1355 A. D.) (2). Or, d'après les inscriptions, Līdaiya régnait entre 1340 A. D. et 1361 A. D.

D'après J., Līdeyya, en 1355 A. D., gouvernait Sajjanālaya en qualité d'uparāja de son père Dhammarāja, roi de Sukhodaya. Mais, dira-t-on, cette même *Jinakālamālīnī* ne dit-elle pas un peu plus loin que Dhammarāja est un surnom de Līdeyya ; et ne s'agit-il pas d'un seul et même personnage ? Pas nécessairement. L'épigraphie nous montre que le titre de Dhammarāja, porté par Līdaiya, l'a été aussi par ses successeurs jusque dans le courant du XV<sup>e</sup> siècle (3). Il peut fort bien l'avoir été par son prédécesseur, et il n'y a pas forcément contradiction entre les deux passages de la *Jinakālamālīnī*. Le fait que Līdaiya fut d'abord uparāja à Sajjanālaya nous fait comprendre pourquoi l'inscription khmère nous le montre en m. s. 1269 (1347 A. D.), alors qu'il détenait le pouvoir depuis sept ans, sortant de Sajjanālaya pour aller recevoir l'abhiṣeka à Sukhodaya ; et pourquoi l'exorde du *Trāiphum Phra: Ruāng* nous dit qu'en l'année du Coq il régnait depuis dix ans à Sajjanālaya tout court, et non à Sajjanālaya et Sukhodaya comme son père. On voit que sur ce point les inscriptions et les textes pâlis s'éclairent mutuellement.

Ces mêmes textes aident aussi à résoudre un problème d'une portée plus générale pour l'histoire du Siam. S'il est vrai, comme le disent les Chinois, que le Lo-hou se soit emparé du Sien en 1349 A. D. et que les deux Etats n'en aient plus formé qu'un seul nommé Sien-lo (hou), comment se fait-il qu'après cette date on trouve encore à Sukhodaya, c'est-à-dire au Sien, un souverain faisant en somme figure de roi indépendant. Cette difficulté avait paru assez grande à M. Aymonier pour qu'il essayât de reculer d'un siècle la fondation du

(1) Parmi les légendes du cycle de Phra: Ruāng figure celle de sa disparition mystérieuse dans le rapide de Kēng Murāng. Cf. *Ph. Nūā in Praxum Ph.* I. 14.

(2) *Jinakālamālīnī*, p. 122.

(3) FOURNEREAU, *Siam ancien*, p. 250, 280.

royaume d'Ayudhyā<sup>(1)</sup>. Les textes pâlis cités plus haut, d'après lesquels Līdaiya fut contemporain du fondateur d'Ayudhyā, auraient suffi à ruiner cette théorie. M. Pelliot, qui l'a déjà réfutée en se basant sur d'autres arguments, estimait lui aussi, « étrange qu'on trouve des inscriptions à Sukhotāi alors que cette ville n'est plus capitale »<sup>(2)</sup>, mais il indiquait déjà la solution de cette difficulté, en faisant remarquer que le roi du Sien « a pu conserver dans son royaume, même après sa mise en tutelle, ses anciens titres ne correspondant plus à un pouvoir réel »<sup>(3)</sup>. L'examen des textes pâlis aboutit à la même conclusion.

Selon eux, Rāmādhpati s'étant emparé par ruse de Murāng Sān et y ayant laissé comme gouverneur un de ses parents, Dhammarāja lui envoie des présents, implore sa pitié et prête serment; en reconnaissance de cet acte de soumission, Rāmādhpati accorde à Dhammarāja le gouvernement de Murāng Sān qui, à la mort de ce dernier, fait retour au souverain d'Ayudhyā.

Ainsi, même après 1350 A. D., les deux États sont restés bien distincts. Quels qu'aient été les événements qui ont amené la reconnaissance de la suprématie du roi d'Ayudhyā, il n'y a pas eu fusion entre le Nord et le Sud, ni annexion de territoire : le royaume d'Ayudhyā proprement dit ne s'étend même pas jusqu'à la région de Xāināt, qui faisait, a-t-on vu, partie du royaume de Sukhodaya. A la prise de Murāng Sān, Līdaiya fait, il est vrai, acte de vassalité, mais Rāmādhpati se croit sans doute obligé de compter avec lui et d'agir avec une certaine prudence, puisqu'il lui rend provisoirement cette localité. Dans ces conditions, il n'est pas surprenant que Līdaiya, dont le territoire était resté intact et avec qui le roi d'Ayudhyā consentait à traiter, ait conservé tous ses titres et ait, surtout dans ses états, fait figure de roi indépendant. Cet état de choses dut se prolonger pendant un certain temps. Je ne sais trop ce qu'il faut penser de cette prise de Sukhodaya que la *Jinakāh-mālīnī* place après la mort de Dhammarāja : son témoignage est isolé. Plus loin le même ouvrage, d'accord avec le *Sihāganidāna*, raconte les démêlés des successeurs de Rāmādhpati (Paramarājādhirāja) avec le gouverneur que Līdaiya avait installé à Kāmpēng Phēt. Sous l'année c. s. 740 (1378 A. D.) les Annales d'Ayudhyā nous disent que Mahādhammarāja<sup>(4)</sup> essaya de résister aux

---

(1) *Cambodge*, III, p. 718 et suiv.

(2) *Deux itinéraires*, BEFEO, IV, p. 261

(3) *Ibid.*, p. 261.

(4) FRANKFURTER, dans sa traduction de la Chronique de Liāng Prāsūt (l'ancien Ayudhya, *J. Siam Soc.*, VI, 1909, p. 4) ajoute entre crochets of *Chiengmai*. Mais à cette époque, le trône de Xieng Māi était toujours occupé par le roi que les textes pâlis nomment Kilanā, et qui ne semble pas avoir porté le titre de Dhammarāja. Le roi Mōngkūt était plus près de la vérité en ajoutant au nom de ce Dhammarāja : *oṅg Phālsanulōk* (*Phra: Rāxā phōngsāvadan xa:bāb phra: rāxāhātthatekhā*, sous la date c. s. 740). Je crois qu'il s'agit du roi de Sukhodaya, d'accord avec le prince Dāntona

armées de Paramarājādhirāja qui venaient pour la seconde fois conquérir Xakāngrāo (1), mais que, voyant l'inutilité de la résistance, il rendit hommage.

Tout cela prouve que les événements de 1349-1350 A. D. n'avaient pas anéanti la puissance du royaume de Sukhodaya, et que les rois d'Ayudhyā durent s'y reprendre à plusieurs fois avant de l'incorporer définitivement.

Bangkok, mars 1917.

---

(loc. cit., p. 101, 423 et suiv.) qui identifie ce personnage avec le Phra. Chao Saiternat dont le *Phongsāvādan Yōnok* (chap. XVIII) raconte les campagnes contre Xieng Māi au début du XV<sup>e</sup> siècle.

(1) Le pce Damrong (loc. cit., p. 444) identifie cette localité à Kamphong Phēt.

PUBLICATIONS DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT

Les Publications de l'École française d'Extrême-Orient sont en vente à l'École française d'Extrême-Orient ; à Paris, chez l'éditeur, E. LEROUX, 48, rue Bonaparte.

- I. — **Numismatique annamite.** Par DESIRÉ LAGUOLX, capitaine d'Artillerie de marine. Saïgon, 1900, 1 vol. in-8°, accompagné d'un album de 48 planches. . . . . **Épuisé**
- II. — **Nouvelles recherches sur les Chams.** Par ANTOINE CABATON, attaché à la Bibliothèque Nationale, Paris, Leroux, 1901, in-8°. . . . . **10 fr.**
- III. — **Phonétique annamite (DIALECTE DU HAUT-ANNAM).** Par L. GADIERE, de la Société des Missions étrangères, Paris, Leroux, 1902, in-8°. . . . . **7 fr. 50**
- IV. — **Inventaire archéologique de l'Indochine. I. Monuments du Cambodge.** Par E. LUNET DE LAJONQUIÈRE, chef de bataillon d'Infanterie coloniale. TOME 1<sup>er</sup>. Paris, Leroux, 1902, in-8°. . . . . **15 fr.**
- V. — **L'Art gréco-bouddhique du Gandhâra. ÉTUDE SUR L'ORIGINE DES INFLUENCES CLASSIQUES DANS L'ART BOUDDHIQUE DE L'INDE ET DE L'EXTRÊME-ORIENT.** Par A. FOUCHER, docteur ès-lettres. TOME 1<sup>er</sup>. INTRODUCTION. — LES ÉPIQUES. — LES BAS-RELIÈFS. Paris, Leroux, 1905, in-8°. . . . . **15 fr.**
- VI. — **Le même. TOME II. (Sous presse.)**
- VII. — **Dictionnaire cham-français.** Par ETIENNE AYMONIEN, ancien directeur de l'École coloniale, et ANTOINE CABATON, attaché à la Bibliothèque Nationale, Paris, Leroux, 1906, in-8°. . . . . **40 fr.**
- VIII. — **Inventaire archéologique de l'Indochine. I. Monuments du Cambodge.** Par E. LUNET DE LAJONQUIÈRE, chef de bataillon d'Infanterie coloniale. TOME II. Paris, Leroux, 1907, in-8°. . . . . **15 fr.**
- IX. — **Le même. TOME III. Avec un cartable.** Paris, Leroux, 1912, in-8°. . . . . **20 fr.**
- X. — **Répertoire d'Épigraphie Jaina, PRÉCÉDÉ D'UNE ESQUISSE DE L'HISTOIRE DU JAINISME D'APRÈS LES INSCRIPTIONS.** Par A. GUÉRLINOT, Paris, Leroux, 1908, in-8°. . . . . **15 fr.**
- XI. — **Inventaire archéologique de l'Indochine. II. Monuments chams de l'Annam.** Par H. PARMENTIER, chef du Service archéologique de l'École française d'Extrême-Orient. TOME 1<sup>er</sup>. DESCRIPTION DES MONUMENTS. Paris, Leroux, 1909, in-8°. . . . . **16 fr.**
- XI<sup>bis</sup>. — **Le même. PLANCHES, D'APRÈS LES RELIÈVÉS ET LES DESSINS DE L'AUTEUR.** 1 album in-8°, comprenant 114 planches. Paris, Leroux, 1909. . . . . **16 fr.**
- XII et XII<sup>bis</sup>. — **Le même. TOME II et Album de Planches. (Sous presse.)**
- XIII. — **Mission archéologique dans la Chine du Nord.** Par EDOUARD CHAVANNES, membre de l'Institut. TOME 1<sup>er</sup>. PREMIÈRE PARTIE. LA SCULPTURE À L'ÉPOQUE DES HAN. Paris, Leroux, 1913, in-8°. . . . .
- DEUXIÈME PARTIE. LA SCULPTURE BOUDDHIQUE, Paris, Leroux, 1915, in-8°. . . . .
- XIV. — **Le même. TOME II. (En préparation.)**
- XIII<sup>bis</sup>-XIV<sup>bis</sup>. — **Le même. PLANCHES.** 2 albums in-4°, comprenant 488 planches. Paris, Leroux, 1909. (Ne se vendent pas séparément. Prix de souscription à l'ouvrage complet : 150 fr.)
- XV. — **Bibliotheca Indosinica. DICTIONNAIRE BIBLIOGRAPHIQUE DES OUVRAGES RELATIFS À L'INDOCHINE.** Par HENRI CORDIER, membre de l'Institut. TOME 1<sup>er</sup>. BIRMANIE, ASSAM, SIAM ET LAOS. Paris, Leroux, 1912, in-8°. . . . . **50 fr.**
- XVI. — **Le même. TOME II. PÉNINSULE MALAISE.** Paris, Leroux, 1913, in-8°. . . . . **15 fr.**
- XVII. — **Le même. TOME III. INDOCHINE FRANÇAISE.** Paris, Leroux, 1914, in-8°. . . . . **40 fr.**
- XVIII. — **Le même. TOME IV. INDOCHINE FRANÇAISE.** Paris, Leroux, 1914, in-8°. . . . . **40 fr.**

**Atlas archéologique de l'Indochine. MONUMENTS DU CHAMPA ET DU CAMBODGE.** Par le capitaine E. LUNET DE LAJONQUIÈRE, attaché à l'École française d'Extrême-Orient. Paris, Leroux, 1901. 1 vol. in-f°. . . . . **12 fr.**

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT.

- I. — **Éléments de sanscrit classique.** Par VICTOR HENRY, professeur à l'Université de Paris. Paris, Leroux, 1902, in-8°. . . . . **10 fr.**
- II. — **Précis de grammaire pâlie, ACCOMPAGNÉ D'UN CHOIX DE TEXTES GRADUÉS.** Par VICTOR HENRY, professeur à l'Université de Paris. Paris, Leroux, 1904, in-8°. . . . . **10 fr.**